LA CONTAGION SACRÉE,

OU

HISTOIRE NATURELLE DE LA SUPERSTITION:

Ouvrage traduit de l'Anglois.

Prima mali labes.

TOME PREMIER.



LONDRES.

M. DCC. LXX.



AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage, l'un des plus profonds & des plus forts qui ayent été publiés sur la Religion, parut en Angleterre en 1709. sans nom d'Auteur, en un volume *in*-8°. On crut cependant y reconnoître la touche & les principes de Mr. JEAN TRENCHARD, homme très distingué dans le parti des Whigs, par ses lumiéres, par sa probité, & sur-tout par son zéle pour la Liberté. Il publia plusieurs Ecrits conjointement avec le célebre THOMAS GORDON, parmi lesquels les plus connus sont les *Lettres de Caton* en 4. volumes, & l'*Indépendent Whig* en deux volumes *in*-12. L'on y trouve, au moins

une partie des idées contenues dans le préſent ouvrage, où l'Auteur s'eſt montré plus à découvert. Au reſte tous ſes écrits reſpirent également l'amour du bien public & la haine la plus forte contre la Tyrannie Religieuſe & Politique. Ce Citoyen Philoſophe, moins eſtimable par ſa naiſſance & ſes richeſſes que par ſes talens & ſes vertus, fut membre du Parlement pour la Ville de Taunton, & en cette qualité ſervit utilement ſon Pays. Il mourut en 1723, âgé de 55. ans. *V. le Supplément du Dictionnaire de Bayle, Article* TRENCHARD.

A MYLORD, VICOMTE DE ***.

MYLORD,

IL y a quelques mois qu'ayant l'honneur d'être avec vous à W ***. vous me demandâtes quelle pouvoit être la cause de l'antipathie que tant de personnes éclairées de notre pays montrent aujourd'hui pour la Religion. Vous étiez, disiez-vous, surpris de leur voir tant d'acharnement à détruire un systême, qui, peu fait pour en imposer aux gens d'esprit, avoit au moins l'avantage d'être propre à contenir la multitude, & de ré-

gler les passions du peuple grossier?
Je me contentai pour lors de vous répondre en général que, pour peu qu'on y fit attention, il étoit aisé de se convaincre que la Religion devoit être regardée comme la vraie *boëte de Pandore*, d'où sont sortis tous les maux dont l'espéce humaine est affligée, & que, bien loin de servir à contenir le peuple, elle n'étoit par sa nature propre qu'à l'enivrer d'un fanatisme bien plus dangereux que tous les vices auxquels il pouvoit d'ailleurs se livrer. Vous parutes surpris de ma proposition; en conséquence je m'engageai à vous la démontrer. C'est, Mylord, pour remplir mes engagemens, que je vous

envoye le traité ci-joint, dans lequel, après avoir remonté à la ſource de la Superſtition, j'ai tracé le tableau de ſes funeſtes effets ſur l'eſprit & ſur le cœur des hommes, & ſes facheuſes influences ſur la Société. J'eſpére que cette légere eſquiſſe, que j'ai faite avec franchiſe, ſuffira pour juſtifier à vos yeux le zèle de ceux qui ſe déclarent hautement contre des chimères évidemment nuiſibles à à tout le genre humain. J'aurois, ſans doute, pu donner beaucoup plus d'étendue à cet ouvrage en rapportant un grand nombre de faits tendans à prouver mes opinions; mais une perſonne auſſi verſée que vous dans l'hiſtoire n'a

pas besoin que l'on entre dans des détails fastidieux; j'ose donc me flatter que ce que j'ai dit suffira pour vous détromper des préjugés favorables à l'erreur, dont jamais il ne peut résulter d'avantages solides & durables pour les nations. Vous reconnoitrez donc, Mylord, que c'est la Religion, devenue en tout pays l'objet le plus important, qui est la vraie cause de l'ignorance, de l'esclavage, des extravagances & de la corruption des hommes. Si notre Isle fortunée jouit de la liberté & de quelques avantages dont d'autres contrées sont privées, elle les doit aux efforts de nos ancêtres, qui ont, au moins en partie, diminué le pou-

voir & l'influence de la superstition sur nous. Cependant contens de remédier à ses excès les plus crians, ils n'ont point porté la coignée jusqu'à la racine de cet arbre fatal, qui toujours repoussera des rejettons & des fruits dangereux. Quoique la *Réformation* nous ait délivrés du joux odieux du Papisme; quoique par la *Révolution* les fauteurs de la Tyrannie Romaine semblent avoir été bannis à jamais de notre pays; des exemples récens vous prouvent, Mylord, que la Grande-Bretagne n'a point encore assez fait pour son bonheur: le levain superstitieux subsiste toujours parmi nous; ses effets seront en tout tems les mêmes; il por-

tera dans les esprits une fermentation facheuse dont il est impossible de prévoir les terribles conséquences. La superstition est un feu caché sous la cendre, dont le Clergé se servira, quand il voudra, pour embraser le peuple crédule, toujours prêt à se laisser guider en aveugle par ceux qui feront retentir le nom de la Divinité dans ses oreilles. Tant que des Prêtres feront en droit de dire *qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*, que la Religion est plus importante que la vie, que la nature doit céder aux oracles prétendus du Ciel, que la raison ne doit point être écoutée quand il s'agit des intérêts du Très-Haut, ces Prêtres feront à portée de troubler l'Etat, & se serviront

du peuple comme de l'instrument le plus propre à faire valoir leurs fourberies, leurs prétentions ambitieuses, leur avarice, leurs passions séditieuses.

De tous les artifices que les fauteurs de la superstition moderne ont employés pour se rendre chers aux hommes, il n'en est point qui leur ait mieux réussi que de l'allier, &, pour ainsi dire, de l'incorporer avec la morale; par là ils ont trouvé des adhérans & des défenseurs dans ceux-mêmes qui d'ailleurs sentoient tout le ridicule de leurs systêmes chimériques. Bien des gens, Mylord, reconnoissent l'absurdité de la Religion, mais il en est très-peu qui en sentent les

dangers, & qui l'ayent suffisamment examinée pour sçavoir à quel point ses principes mêmes sont destructeurs de toute morale & pernicieux à toute société. Cependant pour peu que l'on veuille réfléchir à ces principes, on trouvera que, fondés sur des impostures & sur des rêveries, ils ne peuvent qu'égarer l'imagination, allumer la dé raison & faire agir les peuples en insensés: on verra que, bien loin de resserrer les liens de la société, ils ne sont propres qu'à les dissoudre: on restera persuadé que pour quelquas avantages incertains, particuliers & momentanés que la Religio n procure, elle produit des calamités du rables & des maux infinis. En un mot tout prouvera qu'il ne

peut jamais résulter aucun bien réel du mensonge, & que c'est avec grande raison que notre illustre Chancelier Bacon a dit que *de toutes les erreurs la plus dangereuse, c'est l'erreur divinisée.*

Non, Mylord, des Dieux despotiques aviliront toujours les ames, les disposeront à la servitude, favoriseront la tyrannie ; les Prêtres de ces Dieux acquerront le droit d'abrutir les peuples & feront par leur essence les ennemis nés de toute liberté. La violence sera toujours nécessaire à l'imposture ; pour régner elle a besoin de l'aveuglement, de l'ignorance, de la soumission, & de l'esclavage ; des ames nobles & généreuses sont peu propres à

plier sous le joug sacerdotal. Dès que l'homme ose penser, l'empire du Prêtre est détruit.

Ces réflexions vous convaincront, Mylord, de l'importance de ruiner de plus en plus les principes mêmes de toute superstition. Il ne faut point temporiser avec le mensonge, ceux qui trompent les hommes sont toujours leurs plus cruels ennemis, pour servir le genre humain, il faut les attaquer avec vigueur & les peindre sous les couleurs qui leur conviennent. Je m'estimerai fort heureux si, convaincu de cette vérité, vous approuvez mon zêle, & si vous reconnoissez qu'il faut enfin chercher à la morale, à la politique, à la félicité des na-

tions & des individus, des fondemens plus solides & plus vrais que ceux que leur ont fourni jusqu'à présent des mensonges révérés, dont depuis tant de siécles les mortels n'ont retiré que des malheurs sans nombre.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MYLORD,

V. T. H. *& très-dévoué*
Serviteur * *

à LONDRES le 10 Janvier 1709.

TABLE DES CHAPITRES
Contenus dans cet Ouvrage.

TOME PREMIER.

HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE DE LA SUPERSTITION,

OU

Tableau des effets que les opinions Religieuses ont produits sur la terre.

CHAPITRE I.

Origine de la superstition; la terreur en fut toujours la base.

Primus in orbe Deos fecit timor.

L'HOMME n'est superstitieux que parce qu'il est craintif; il ne craint que parce qu'il est ignorant.

Faute de connoître les forces de la nature il la suppose soumise à des Puissances invisibles, dont il croit dépendre, & qu'il s'imagine ou irritées contre lui ou favorables à son espece. En consé-

quence il ſe figure des rapports entre ces Puiſſances & lui; il ſe croit tantôt l'objet de leur colere & tantôt l'objet de leur tendreſſe ou de leur pitié; ſon imagination travaille pour découvrir les moyens de les rendre propices ou de détourner leur fureur; mais comme elle ne peut jamais lui montrer dans ces Dieux que des hommes exagérés, les rapports qu'il ſuppoſe entre ces êtres inviſibles & lui-même ſont toujours humains, & la conduite qu'il tient à leur égard eſt toujours empruntée de celle que tiennent les hommes, lorſqu'ils ont à traiter avec quelqu'être de leur eſpece dont ils craignent la puiſſance ou dont ils veulent mériter la faveur. Ces rapports & ces moyens une fois trouvés, l'homme ſe comporte envers ſon Dieu comme l'inférieur envers le ſupérieur, comme le ſujet envers ſon ſouverain, comme le fils envers ſon pere, comme l'eſclave envers ſon maître, comme le foible envers celui dont il craint le caprice ou le pouvoir. D'après ces notions il ſe fait des regles, il ſe trace un plan de conduite, accommodé aux idées agréables ou terribles que ſon imagination, guidée par ſon tempérament

& ſes circonſtances propres, lui donne de l'être inviſible duquel il croit dépendre. Ainſi ſon culte, c'eſt-à-dire le ſyſtême de ſa conduite relativement à Dieu, eſt néceſſairement conforme aux notions qu'il s'en eſt faites, de même que ce Dieu lui-même a été formé ſur ſa façon propre de ſentir. Lorſque l'homme a ſouffert de grands maux, il ſe peint un Dieu terrible devant lequel il tremble, & ſon culte devient ſervile & peu ſenſé : lorſqu'il croit en avoir reçu des bienfaits, ou lorſqu'il s'imagine être en droit d'en attendre, il voit ſon Dieu ſous des traits plus radoucis, & ſon culte devient moins abject & moins déraiſonnable. En un mot s'il craint ſon Dieu, il eſt capable de toutes ſortes d'extravagances pour l'appaiſer, parce qu'il le ſuppoſe vicieux, méchant, mal intentionné ; il a plus de confiance en lui & lui rend des hommages moins abjects d'après les vertus & les bonnes qualités qu'il lui attribue ou qu'il deſire trouver en lui, & d'après les faveurs qu'il croit en avoir reçus ou qu'il en attend pour la ſuite.

Tous les Cultes ou Syſtêmes Religieux de la terre ſont fondés ſur un Dieu

qui s'irrite & qui s'appaise. Les hommes sont exposés à éprouver des calamités, & dans d'autres circonstances ils se trouvent dans une situation plus heureuse qu'ils attribuent également à cet Etre; ainsi son idée frappe diversement leurs imaginations; tantôt elle les effraye, les afflige & les jette dans le désespoir; tantôt elle excite en eux l'admiration, la confiance & la reconnoissance; en conséquence les cultes qu'ils rendirent à cet Etre se ressentirent des différentes passions ou manieres dont ils furent affectés: Dieu, d'après les effets de la nature, parut tantôt terrible & tantôt aimable; tantôt il fut l'objet des craintes & tantôt celui des espérances & de l'amour; tantôt il fut un tyran redoutable pour ses esclaves, & tantôt il fut un pere tendre qui chérissoit ses enfans. Comme la nature n'agit point d'une façon uniforme dans les effets que nous éprouvons de sa part, nul Dieu ne put avoir une conduite uniforme ou qui ne se démentît jamais; le Dieu le plus méchant, le plus susceptible de colere, eut quelques bons momens; le Dieu le plus rempli de bonté eut nécessairement des momens d'hu-

meur dont les hommes se crurent les objets.

C'est dans cette conduite changeante & peu soutenue de la Divinité, ou plutôt dans les variations de la nature, que nous devons chercher les causes des moyens si opposés, & souvent si bizarres & si contradictoires, que nous voyons employés dans les cultes divers, & souvent dans la même Religion; nous trouvons les mortels tantôt occupés à rendre des actions de graces, se livrant à la joie, témoignant leur gaieté par des fêtes riantes; tantôt, & plus souvent encore, nous les voyons plongés dans la tristesse, n'osant lever leurs yeux vers le ciel, occupés d'expiations, de sacrifices, de cérémonies qui annoncent la consternation la plus profonde & des efforts pour appaiser le courroux de la Divinité. C'est ainsi que toutes les Religions du monde ne sont qu'un mélange périodique & continuel de pratiques qui nous décelent les idées vacillantes que les hommes se sont faites des objets de leur culte.

C'est encore à la même cause que l'on doit assigner la diversité des opinions que les différens individus des mêmes socié-

tés, quoique sectateurs du même culte, se font & se feront toujours sur le Dieu qu'ils s'accordent à servir : les uns ne voyent que le Dieu terrible, les autres ne voyent que le Dieu bienfaisant ; les uns tremblent devant lui, les autres s'efforcent de l'aimer ; les uns se défient de lui, les autres ont en lui la confiance la plus entiere. En un mot chacun dans ses idées suit son propre tempérament, ses préjugés, ses passions, ses circonstances, & tire des inductions avantageuses ou nuisibles pour lui-même ou pour les autres du systême qu'il s'est fait sur son Dieu. L'un transi de frayeur gémit aux pieds de ses autels pour implorer sa pitié, l'autre lui montre une tendresse affectueuse & le remercie de ses bontés ; l'un se persuade que ce Dieu se plaît à tourmenter les humains & à les voir dans les larmes ; en conséquence il s'afflige, il s'inquiette, il renonce aux plaisirs ; l'autre, moins pusillanime, se persuade qu'un Dieu bon ne peut désapprouver qu'on use de ses bienfaits : l'un croit son Dieu colere & toujours prêt à frapper, l'autre le voit plus indulgent & prêt à pardonner ; l'un plongé dans la mélancolie, le chagrin

& les infirmités, s'occupe sans relâche de son Dieu désolant; l'autre, plus gai, plus dissipé, plus distrait par des affaires, n'y songe que rarement & cesse bientôt d'y penser: que dis-je! dans le courant de sa vie, & même dans le courant de sa journée, le même homme n'a point constamment la même idée de son Dieu; sa notion varie dans la santé, & dans la maladie, dans la prospérité & dans l'adversité, dans la sécurité & dans le péril, dans l'enfance, dans la jeunesse ou dans l'âge des passions, dans l'âge mûr, dans la vieillesse. Cette notion varie encore selon les états; les personnes les plus exposées aux entreprises périlleuses sont communément les plus sujettes à la superstition. Le mal fait toujours sur l'homme des impressions bien plus fortes que le bien; ainsi le Dieu méchant l'occupe bien plus que le Dieu bon. Voilà pourquoi l'on voit dominer une teinte lugubre & noire dans toutes les Religions du monde. En effet nous voyons par-tout la Religion disposer les mortels à la mélancolie, les rendre sérieux, les porter à fuir la joie & les plaisirs, & souvent leur faire embrasser le genre de vie le plus désagréa-

ble & le plus opposé à leur nature. Dans tous les climats de la terre nous appercevrons des preuves de cette vérité ; nous trouverons que le nom de Dieu rappelle par-tout à la tristesse ceux qui s'en occupent sérieusement, renouvelle sans cesse en eux le sentiment de la frayeur, & nourrit dans leurs ames des dispositions sombres & chagrinantes.

Cela ne doit point nous surprendre ; ce sont des calamités qui ont par-tout fait songer aux Divinités & imaginer des moyen de les appaiser. L'homme est superstitieux parce qu'il est ignorant & timide : il n'est point de mortel qui n'éprouve des peines : il n'est point de nation qui n'ait essuyé des revers, des désastres, des infortunes ; on les prit toujours pour des marques de la colere du Ciel faute d'en connoître les causes naturelles. (*a*) Accoutumés à regarder les Dieux comme les auteurs de toutes

(*a*) Nous voyons que chez les Grecs tous les Philosophes qui ont essayé d'expliquer les phénomenes de la nature, comme les tonnerres, les tempêtes, les calamités &c. par des causes physiques, ont été traités d'impies, & haïs par le peuple, qui croyoit que ces choses sont les signes de la colere des Dieux.

choses, ce fut à eux que les peuples s'adresserent pour faire cesser les maux qui les affligeoient. Ils se soumirent indistinctement & sans examen à tous les moyens qu'on leur présenta soit pour les rendre favorables soit pour écarter leur courroux: l'homme stupide & troublé est dans une incapacité totale de rien examiner. Ne soyons donc point étonnés si nous voyons par-tout la race humaine trembler sous des Dieux cruels, frissonner à leur idée, & pour les désarmer se soumettre à mille inventions dont le bon sens est indigné.

En effet sur quelque portion de notre globe que nous portions les yeux, nous voyons les peuples infectés de superstitions, conséquences de leurs craintes & de l'ignorance où ils sont des vraies causes de leurs maux. Leur imagination troublée leur fit adopter sans réflexion les cultes qu'on leur annonça comme les moyens les plus surs d'appaiser les Dieux, auxquels la fourberie imputa toujours les malheurs du genre humain. Tout homme qui souffre, qui tremble & qui ignore, est disposé à la crédulité; privé de ressources en lui-même il donne sa confiance à quiconque lui paroît

plus instruit & moins effrayé que lui; il le regarde comme un être privilégié, avorisé du ciel, capable de le consoler & de remédier à ses peines. (*b*).

Au milieu des nations consternées, souffrantes & dénuées d'expérience il se trouva des ambitieux, des enthousiastes ou des fourbes, qui profitant de l'ignorance allarmée de leurs concitoyens, firent tourner à leur profit leurs calamités, leurs craintes & leur stupidité, s'attirerent leur confiance, parvinrent à les subjuguer, & leur firent adopter leurs Dieux, leurs opinions & leurs cultes. Un mortel plus intrépide, plus éclairé, plus rusé, ou d'une imagination plus vive, prend un ascendant

(*b*) Il est aisé de voir que le peuple Hébreu, si méprisé & si maltraité par les Egyptiens, dut être fort disposé à écouter Moyse qui lui promit de le délivrer, & qui dans cet espoir lui fit exécuter & croire tout ce qu'il voulut. Il paroît que les Israëlites étoient ou des Lépreux, des Eléphantiaques, des Forçats, ou des hommes vils, semblables à ceux qui composent encore aujourd'hui la derniere Tribu ou Caste chez les Indiens, & qui sont en horreur aux autres. La Religion Chrétienne fut pareillement embrassée, dans son origine par la plus vile populace, qui crut que Jésus alloit la délivrer & la mettre en honneur.

néceſſaire ſur celui qui eſt plus foible, plus timide & plus ſimple que lui ; l'eſpoir de trouver des reſſources & d'adoucir la rigueur de ſon ſort attache le malheureux à ſon guide, il s'adreſſe à lui comme l'on a recours au premier Charlatan dans les maladies déſeſpérées. Celui qui ſouffre ou qui tremble croit tout, conſent à tout, pourvu qu'on lui promette de ſoulager ſes peines, qu'on fixe ſes incertitudes, & qu'on lui fourniſſe des moyens de ſe ſouſtraire aux malheurs qui l'affligent ou qu'il craint. Voilà pourquoi tout homme qui pâtit ou qui eſt dans l'inquiétude, eſt toujours diſpoſé à ſe livrer à la ſuperſtition ; c'eſt ſur-tout au ſein des calamités publiques que les peuples écoutent la voix des impoſteurs qui leur promettent des remedes ; c'eſt lorſque les nations ſont conſternées que les Inſpirés, les Prophêtes & les Miniſtres des Dieux deviennent tout puiſſans ; ils triomphent toutes les fois que les hommes ſont infirmes, affligés, mécontens & chagrins. Les maladies & les revers livrent chaque mortel à ceux qui lui parlent au nom de la Divinité ; c'eſt près du lit d'un moribon que la Religion eſt ſure de rempor-

ter des victoires complettes sur la raison humaine.

Rien n'est donc plus naturel que de voir l'imposture triompher de la crédulité ; l'expérience, l'adresse & le génie donnent à quelques hommes un pouvoir sans bornes sur des nations ignorantes, consternées & plongées dans la misere. Le Vulgaire semblable à un troupeau timide, se rassembla près d'eux, reçut leurs conseils & leurs leçons avec avidité, souscrivit sans examen à ce qu'ils voulurent lui commander, ajouta foi aux merveilles qu'ils débiterent, en un mot reconnut en tout leur supériorité : ceux-ci d'ailleurs s'attirerent communément la confiance des peuples soit par des promesses flatteuses, soit par des bienfaits réels ; ils étonnerent leurs esprits par des œuvres qu'ils ne purent comprendre, & souvent les enchainerent par la reconnoissance. Tous ceux qui donnerent des Dieux, des loix & des cultes aux hommes, s'annoncerent communément par des découvertes utiles & merveilleuses pour des ignorans ; ils s'insinuerent dans leur confiance avant de leur commander ; ils leur firent espérer la cessation de leurs maux ;

mais pour conserver leur empire, ils jugerent qu'il étoit important de ne jamais bannir leurs inquiétudes ; ils les tinrent toujours flottans & suspendus entre l'espérance & la crainte ; ils prirent bien garde de ne point trop les rassurer ; au contraire ils eurent soin de renouveller fréquemment leurs allarmes, afin d'en demeurer les maîtres ; par là les Législateurs assûrerent leur pouvoir, ils le rendirent plus sacré en montrant à leurs disciples un Dieu terrible toujours prêt à punir ceux qui refuseroient de plier sous leurs propres volontés : la cause du Législateur fut toujours celle du Dieu dont il fut l'interprête & l'Envoyé.

Ainsi des imposteurs, identifiés avec la Divinité, exercerent le pouvoir le plus absolu ; ils devinrent des despotes & régnerent par la terreur ; les Dieux servirent à justifier les excès & les crimes de leur tyrannie ; l'on fit des tyrans de ces Dieux mêmes ; l'on ordonna le crime & la déraison en leur nom, & les menaces du ciel vinrent à l'appui des passions de ceux qui annoncerent ses décrets aux mortels ; on fit entendre à ceux-ci que la nature entiere, armée par des Dieux jaloux, étoit conjurée con

tre eux; que ces Dieux puissans, semblables aux Rois de la terre, veilloient sans cesse sur la conduite de leurs sujets, & se tenoient toujours prêts à punir avec fureur les moindres désobéissances ou les murmures contre les décrets annoncés de leur part. On prétendit que ces Dieux travestis en Rois ou en Tyrans étoient comme eux avides, bizarres, intéressés, envieux des biens de leurs sujets & de leur félicité: on supposa qu'ils exigeoient des tributs, des présens, des subsides, demandoient qu'on leur rendît des honneurs, qu'on leur adressât des vœux, & ne souffroient point que l'on négligeât le cérémonial & l'étiquette dont leur orgueil étoit flatté. Les interprètes de ces Rois invisibles furent seuls au fait de ces choses dont ils eurent soin de faire de très-profonds mysteres; par là ils devinrent les arbitres de la conduite qu'on devoit tenir à leur égard; eux seuls savoient les intentions de la Divinité, la voyoient face à face, jouissoient de sa conversation familiere, recevoient directement d'elle-même ses ordres & la méthode qu'il falloit suivre pour mériter ses graces ou pour appaiser son courroux.

Prévenus que Dieu est un Monarque puissant ; intéressé, jaloux de son pouvoir & prompt à s'irriter, les hommes se comporterent toujours à son égard comme envers les souvrains de la terre ; cet Etre fut toujours traité en homme ; mais cet homme fut un homme privilégié : sa puissance le mit au dessus des régles ordinaires, il ne connut de loi que son caprice, il fut un vrai Sultan d'Asie, & ses Ministres des Visirs, aussi despotiques que lui. En effet nous voyons que toutes les Religions du monde n'ont peuplé l'Olympe que de Dieux pervers, qui remplirent la terre de leurs déréglemens, qui se firent un jeu de la destruction des humains ; qui gouvernerent l'univers d'après leurs fantaisies insensées. Accoutumées à croire que la licence doit être le partage du pouvoir, les nations crurent qu'à plus forte raison tout étoit légitime dans les Souverains célestes qu'elles adoroient. Elle ne virent dont dans leurs Dieux que des Maîtres licencieux à qui tout fut permis, qui se jouoient impunément du bonheur de leurs sujets, & dont ceux-ci ne pouvoient sans crime ou sans danger critiquer la conduite. Ces funestes idées empruntées de l'affreux

potiſme, rendirent tous les cultes ſerviles, abjects, déraiſonnables, & firent des Dieux les Etres les plus contraires à la morale, les plus déraiſonnables, les plus deſtructeurs de toute vertu.

La Divinité ainſi changée en un Souverain injuſte & capricieux reçut les hommages des peuples, qui chercherent à la flatter par des baſſeſſes, à la gagner par des préſens, à la corrompre par des offrandes, à la fléchir par des prieres. Comme les Rois, ainſi que les autres hommes, n'agiſſent que par intérêt, comme le deſir de s'approprier les biens & les fruits du travail des autres eſt communément le grand mobile de ceux qui gouvernent, on penſa que le Roi du monde devoit exiger des tributs, envioit les poſſeſſions de ſes foibles créatures, étoit jaloux de leurs proſpérités, regrettoit même les avantages qu'il leur avait procurés, en un mot avoit le caractère d'un Monarque fantaſque qui retiroit d'une main ce qu'il donnoit de l'autre. Toutes les Religions, en conſéquence de ces notions bizarres, ont repréſenté leurs Dieux divers comme avides, intéreſſés, gourmands, ſenſibles aux mêts choiſis & à la fumée des

viandes (*c*). Ainsi pour contenter les goûts de la Divinité, pour calmer son envie, pour alimenter sa paresse, pour assouvir son avarice, pour appaiser sa faim, chacun lui fit le sacrifice d'une portion de ses biens ou de sa félicité, & la régala des mêts & des parfums qu'il jugea les plus propres à flatter son palais ou son odorat.

Les traits effrayans sous lesquels les fondateurs des différentes Religions du monde peignirent leurs Divinités, durent nécessairement rendre les hommes sanguinaires; des Dieux méchans & cruels ne durent point avoir des sujets humains & pacifiques. Les nations accoutumées à ne voir dans leurs Dieux que des monstres altérés de sang, ne

(*c*) On reproche aux Dieux du Paganisme leur gourmandise & leur avidité, cependant le Dieu des Juifs est bien plus occupé que tous les autres des repas qu'on doit lui faire; il insiste très-longuement & avec prolixité sur les sacrifices qui lui sont les plus agréables, & sur la maniere d'apprêter les mêts qu'il veut que son peuple lui serve. Enfin il recommande aux Israëlites *de ne jamais se présenter devant lui les mains vuides*. V. *Exode chap.* XXIII. vs. 15. usage qui s'observa de tout tems à la cour des Despotes de l'Orient.

tarderent point à croire que c'étoit par le sang qu'il falloit les appaiser; elles penserent que c'étoit les servir suivant leur goût que de leur immoler des hommes, d'exterminer des peuples pour leur plaire, de tourmenter, de persécuter, de détruire en leur nom. Ainsi le sang humain coula sur tous les autels; les sacrifices les plus barbares, les plus révoltans, les plus douloureux furent censés les plus agréables pour des Dieux autropophages; des peuples se firent un devoir de rassasier la Divinité par des milliers de victimes humaines; d'autres l'appaiserent par le sang de leurs Rois mêmes; des meres, enfin, des meres! arrachant des enfans de leur sein, les donnerent en repas à leur Dieu. A force de méditer un Dieu terrible & de raffiner sur les notions de sa cruauté, des nations éclairées sont parvenues jusqu'à cet excès de folie, de croire que le Dieu de l'univers avoit exigé la mort de son propre fils & que ce ne fut qu'à cette condition qu'il consentit à pardonner au genre humain; il ne fallut pas moins que la mort d'un Dieu pour appaiser sa colere! ce fut-là sans contredit le dernier pas de l'extra-

vagance théologique ; il est difficile d'imaginer qu'elle puisse aller au delà.

Telles furent les suites des idées fâcheuses que les nations se formerent de leurs Divinités. Leurs Législateurs les ayant représentées sous les traits de la folie & de la méchanceté, les hommes se conduisirent à leur égard comme des esclaves égarés, qui pour complaire à leurs maîtres tâchent de déviner & de servir leurs fantaisies, adoptent aveuglément leurs passions, & se font un mérite de se rendre les complices de leurs déréglemens. Voilà comme en partant du principe que Dieu étoit souvent irrité contre le genre humain & la cause de ses maux, les nations se soumirent à des pratiques aussi abominables que bizarres, & peu-à-peu se persuaderent que des cérémonies insensées pouvoient être méritoires, que la barbarie religieuse & la folie sacrée tenoient lieu de raison, de bon sens, de vertus. En conséquence les caprices & les passions des Dieux furent secondés par le délire, leur culte devint souvent d'une atrocité capable de révolter les cœurs les plus endurcis. L'aspect de la terreur fut celui sous lequel les mortels, plus sensibles à

leurs maux qu'aux biens qu'ils éprouvoient, envisagerent communément leur Monarque céleste ; ce fut aussi, comme on a vu, sous cette face que les Législateurs eurent soin de le présenter, ils sentirent qu'un Dieu terrible étoit bien plus convenable à leurs intérêts, bien plus propre à rendre les peuples souples, qu'un Dieu bon & facile dont on se seroit trop aisément permis de violer les décrets ; si l'on attribua de la bonté à ce Dieu, elle fut prudemment contrebalancée par uue sévérité toujours inquiétante & capable de fixer l'attention. C'est ainsi que les Dieux, après avoir été enfantés par la crainte, furent encore rendus plus effrayans par la fourberie des Législateurs, qui se sentirent intéressés à nourrir & à perpétuer la terreur dans les cœurs des hommes ; le fruit de cette affreuse politique ne fut point de les rendre meilleurs, de les attacher à la vertu, de leur faire observer les loix de la nature ; ce fut de les rendre plus soumis à leurs guides qu'à la raison, de les avilir à leurs propres yeux, d'étouffer en eux toute énergie, tout courage, tout sentiment de leur dignité. C'est en écrasant les hommes

à force de terreurs, c'eſt en leur remettant ſans ceſſe ſous les yeux des objets propres à les inquiéter, c'eſt en troublant leur entendement; c'eſt en irritant leur curioſité ſans jamais la ſatisfaire; c'eſt en parlant à leur imagination & en faiſant taire leur raiſon, qu'on peut en faire des eſclaves & les retenir eternellement ſous le joug.

On nous dira peut-être, qu'en préſentant un Dieu terrible aux hommes, des Légiſlateurs éclairés crurent avoir trouvé le plus puiſſant des motifs pour les engager à vivre entre eux d'une maniere raiſonnable: mais pour rendre les mortels raiſonnables, il ne faut point les tromper; il ne faut point les forcer de renoncer à la raiſon, il ne faut point leur dire qu'il exiſte des préceptes plus importans ou plus ſaints que ceux de la nature: il faut leur montrer la vérité, leur faire ſentir les rapports qui les lient les uns aux autres; il faut leur donner une éducation & des loix qui les invitent, les habituent & les obligent à vivre d'une façon vraiment conforme à la nature. Le moyen le plus ſûr d'égarer les hommes & de les rendre méchans, c'eſt de les rendre ſtupides, c'eſt de

leur cacher ou de leur déguiser la vérité, de leur interdire l'usage de la raison & de leur ordonner ensuite le crime au nom du Ciel.

Ce fut la route que prirent tous ceux qui apporterent des Dieux, des Religions & des Loix aux Nations. Loin de les éclairer & de former leur esprit, loin de leur enseigner la vraie morale, loin de leur apprendre les voies de la nature, ils ne leur parlerent que par des énigmes & des allégories; ils leur présenterent des mysteres; ils ne les entretinrent que de fables; ils redoublerent autant qu'il fut en eux leurs incertitudes, leurs embarras & leurs craintes, & se firent sur-tout un devoir de ne jamais développer leur raison.

Par cet indigne abus de la confiance des peuples, ceux-ci n'eurent qu'un esprit de servitude; jettés dans une perplexité continuelle & dépourvus de moyens de s'en tirer, ils furent toujours à la merci de leurs guides, qui sans principes de morale, étrangers à la vertu, assurés de l'impunité, furent avides, inhumains & menteurs, rendirent au nom du ciel les nations complices de leurs excès & les instrumens de leurs passions.

L'ignorance & la crainte ſont les deux ſources fécondes des égaremens du genre humain. Il n'eſt donc point ſurprenant que des Divinités enfantés au ſein des allarmes & des malheurs, & rendues plus hideuſes encore par l'impoſture & la politique, ayent porté les hommes peu-à-peu aux plus affreux délires. Si la terreur, préſidant à la formation des Dieux, empêcha les hommes de raiſonner, ſi l'ignorance des forces de la nature ne leur permit pas de reconnoître ſes effets néceſſaires dans les révolutions & les déſaſtres dont ils furent effrayés, il fallut néceſſairement que les moyens qu'ils imaginerent pour détourner ces maux & pour appaiſer les Puiſſances auxquelles ils les attribuerent, fuſſent auſſi bizarres & déraiſonnables que les Dieux qu'ils s'étoient formés. Chacun ſuivit en cela les caprices de ſon imagination ou de celle de ſes guides; plus les Divinités furent extravagantes & méchantes, plus les cultes dont on crut les honorer furent cruels & extravagans. Le raiſonnement n'eut point de fil pour ſe guider toutes les fois qu'il fut queſtion des êtres à la formation deſquels la raiſon n'avoit point eu de part.

En conséquence la nature & le bon sens furent outragés dans presque tous les cultes que l'on rendit aux Puissances invisibles auxquelles on crut la nature subordonnée. Si le malheur, la foiblesse, l'inexpérience disposent, comme on a vu, l'homme à la crédulité, l'autorité, la confiance, l'habitude & l'inertie l'attachent à des opinions & à des usages qu'il n'a jamais pu, ni osé examiner; ainsi sans s'en appercevoir il se remplit de préjugés : accoutumé à ne jamais consulter sa raison, il devient le jouet de sa propre démence ou de celle des autres, & l'on ne peut prévoir jusqu'où l'aveuglement & la déraison le porteront. Les conséquences d'une erreur que l'on regarde comme importante & sacrée doivent être aussi variées qu'étendues.

CHAPITRE II.

Des différentes Religions; il ne peut y en avoir de véritable. Des Révélations.

DES Dieux modifiés par des imaginations diverses ont dû suivre les capri-

caprices de ceux qui les ont annoncés, & les façons de les servir ne purent être que des suites de ces mêmes caprices. Si chaque individu est forcé de se faire un Dieu à part, d'après sa propre organisation & ses propres circonstances, s'il n'est pas deux êtres de l'espece humaine qui ayent précisément les mêmes idées de leur Dieu, il n'est pas surprenant que les inductions qu'ils en tirent soient infiniment diversifiées; & l'on peut affirmer qu'il n'est pas deux hommes dans le monde qui ayent précisément la même Religion. Tous les Dieux des nations ont des points généraux de ressemblance; toutes les Religions s'accordent à plusieurs égards; mais le Dieu & la Religion d'un même pays sont envisagés diversement par chaque individu; chacun d'accord pour les admettre en gros, les modifie dans le détail à sa maniere, & s'en fait des idées particulieres ou propres à lui tout seul.

Il ne peut donc point y avoir de Religion qui convienne à tous les hommes. Comme ceux-ci varient pour le tempérament, pour les idées, pour les circonstances physiques & morales qui les modifient, ils ne peuvent ni adorer le

même Dieu ni convenir du culte qu'il faut lui rendre, ni des notions que l'on doit s'en former : le Dieu d'un lâche ne peut être le même que celui d'un homme intrépide & courageux ; le Dieu d'un esclave du Despotisme ne peut être le même que celui d'un Citoyen libre & qui connoît ses droits ; le Dieu d'un climat fertile & heureux ne peut être celui d'un climat disgracié ; le Dieu d'un homme robuste & sain ne peut être celui d'un mortel chétif & rempli d'infirmités. Par une conséquence nécessaire, la Religion doit suivre les idées que l'on s'est faites de sa Divinité ; & comme les hommes n'auront jamais de mesure commune pour décider des objets qui n'ont que leurs fantaisies pour base, nous sommes forcés de conclure que nulle Religion ne peut être vraie, & que jamais le genre humain ne pourra s'accorder dans les mêmes notions sur des objets purement imaginaires que chaque homme est obligé de voir diversement : il n'y a que la folie la plus tyrannique qui puisse entreprendre de décider quel est l'homme ou la nation qui ont le mieux rêvé, & dont les rêveries doivent servir de regle pour les autres.

Pour qu'une Religion fût vraie il faudroit qu'elle eût pour objet le culte d'un vrai Dieu. Mais parmi cette foule de Dieux divers que les nations adorent comment distinguer le véritable ? Sera-ce le plus puissant ? par-tout on leur attribue le même pouvoir. Sera-ce le plus rempli de bonté, de sagesse, d'intelligence ? par-tout nous voyons les nations gémir sous le poids de leurs maux tant physiques que moraux. Sera-ce le Dieu le plus raisonnable ? hélas ! nous voyons par-tout les Dieux ne parler que le langage du délire. Sera-ce celui dont la Religion rend les hommes les plus heureux ? nous voyons que par-tout la Religion est la source primitive de leur asservissement, de leurs préjugés religieux & politiques, de leurs querelles sanglantes, de leurs haines invétérées, de leurs tourmens intérieurs, de leurs chagrins les plus cuisans. Sera-ce le Dieu dont la morale est la plus pure, la plus conforme à la nature de l'homme ? nous voyons que par-tout la nature, la raison, la morale sont subordonnées aux caprices d'un Dieu changeant ou de ceux qui le font parler, & que ceux-ci substituent des devoirs ridicules & même

des crimes réels aux loix immuables de la nature, aux devoirs de la raison, aux intérêts de la Société. Enfin sera-ce le Dieu qui rend les hommes meilleurs? nous voyons par tout que les mortels oublient leur Religion & leur Dieu pour suivre les passions que leurs tempéramens, leur éducation, leurs gouvernemens, leurs usages, leurs préjugés, leurs opinions & l'exemple leur rendent nécessaire. Ainsi nulle Religion ne peut fixer les idées des hommes; nulle Religion ne peut être utile à leur bonheur.

On nous dira peut-être que toutes les Religions du monde s'accordent à faire adorer des Dieux méchans, mais que l'on pourroit remédier aux inconvéniens qui résultent de ces notions fausses, en supposant un Dieu parfaitement bon. Je réponds que cette supposition est totalement impossible; dès qu'on suppose Dieu l'auteur de toutes choses, on se trouve obligé de lui attribuer également les biens & les maux dont ce monde est le théâtre: si l'on s'obstine à ne lui attribuer que le bien, en voyant les maux auxquels l'innocence & la vertu même sont exposées ici-bas, on se trouvera forcé de convenir où que

ce Dieu si bon ne peut les empêcher, ou que ce Diuu si parfait y consent, ou que ce Dieu si sage les permet; idées qui sont également contraires à la toute-puissance & aux perfections divines: si un Dieu bon est le maître de la nature, les désordres tant physiques que moraux que nous trouvons dans le monde démentiront à tout moment la bonté qu'on lui attribué. Il est donc impossible de proposer aux hommes un Dieu qui puisse être constamment le modele de leur conduite & l'objet de leur amour sincere.

La Religion est, nous dit-on, le systême des devoirs de l'homme envers son Dieu; cela posé, ces devoirs doivent donc être fondés sur les rapports subsistans entre ce Dieu & lui; mais avant de pouvoir découvrir ces rapports, il faudroit connoître la nature de ce Dieu; être assuré de ses attributs essentiels & de ces qualités; être instruit de ses volontés; s'être duement convaincu si ses ordres sontréellement émanés de lui, ou s'ils point été supposés ou altérés par ceux qui nous parlent en son nom. D'un autre côté quels rapports véritables peut-il y avoir entre Dieu & les hommes? Ne nous répete-t-on pas sans cesse que

Dieu ne doit rien à l'homme ; qu'il eſt maître de lui donner ou de lui refuſer ſes graces ; qu'il eſt en droit de le punir d'avoir manqué des graces qu'il na point voulu lui donner ; qu'il peut avec juſtice le damner pour des fautes qu'il n'a pu s'empêcher de commettre ? Quels rapports peut-il donc y avoir entre les hommes & un deſpote tout puiſſant qui ne conſulte que ſa fantaiſie ?

Cependant toute Religion ſuppoſe non ſeulement des rapports entre Dieu & les hommes, mais encore quelque, révélation, une manifeſtation de la Divinité, une promulgation de ſes loix ; mais parmi ces révelations faites à tous les peuples de la terre en faveur de laquelle ſe déterminer ? Sera-ce pour celle qui nous donne l'idée la plus claire de la Divinité ? toutes ſe font un principe d'étouffer la raiſon, d'interdire l'examen, de nous propoſer des myſteres, de jetter notre eſprit dans de profondes ténebres ; toutes nous nontrent un Dieu incompréhenſible, des myſteres mipénétrables, des oracles inintelligibles, des loix oppoſées aux lumieres du bon ſens ; toutes nous ramenent à l'autorité des hommes ; mais pour s'en rapporter à

l'autorité, il faut avoir des motifs de confiance en ceux qui se disent plus instruits que nous des volontés de la Divinité qu'ils nous annoncent; & pour peu qu'on réfléchisse on est forcé de reconoître que nul être fini ne peut se former une idée d'un Dieu que l'on dit infini, & que par conséquent tous les hommes n'ont jamais eu & n'auront jamais aucune notion réelle de l'Etre qu'ils se croyent obligés d'adorer ou d'honorer de leur culte. De tout cela l'on est obligé de conclure qu'il n'existe point de vraie Religion sur la terre, que les hommes n'ont que des superstions, c'est-à-dire des Systêmes de conduire ridicule, arbitraires, insensés, & des opinions destituée de fondemens.

Il n'est point de révélation qui soit propre à faire disparoître l'ignorance & les incertitudes où leshommes seront toujours sur le compte de la Divinité; il n'en est par qui, bien loin de jetter plus de jour sur cet Etre, ne plonge l'esprit humain dans des ténebres plus epaisses, & n'anéantisse son Dieu par les contradictions palpables qu'elle débite en son nom. En effet on nous dit que la révélation est une preuve de la bonté d'un

Dieu, qui, dans sa miséricorde, a daigné se manifester à des hommes choisis par préférence à d'autres, afin de leur faire connoître ses volontés suprêmes & les moyens de mériter ses faveurs. Mais cela même ne prouve t-il pas que le Dieu qui se révele n'est ni bon ni équitable? Si tous les hommes ont besoin de connoître la Divinité & de se conformer à ses vues, la révélation d'un Dieu bon auroit dû être universelle; une révélation particuliere annonce un Dieu favorable à un peuples particulier, mais injuste & cruel pour tous les autres, qu'il veut laisser dans leur aveuglement; ainsi toute révelation exclusive anéantit évidemment la bonté & la justice du pere commun des mortels.

Toute révélation ne répugne pas moins a la sagesse divine qu'à la nature de l'homme; quand même cette révélation pourroit être un moyen de connoître la Divinité & ses loix; ce moyen ne seroit que momentané & trompeur. Tout ce qui se passe entre les mains des hommes est sujet à s'altérer par les différens récits, par la vicissitude des langues, par l'amour du merveilleux, par le penchant à mentir, à exagérer, par

la diversité des façons de voir, d'entendre, de comprendre, de penser; par la variété presqu'infinie des esprits, des intérêts, des préjugés. Ainsi pour qu'une révélation fût stable il faudroit que la nature de l'homme fût changée; mais en supposant l'homme tel qu'il est, il faut nécessairement que toute révélation devienne à la longue un vrai tissu de fables & de rêveries, diversement modifiées par les esprits divers qui l'annoncent, l'interprêtent & qui la reçoivent. Quelles difficultés ne trouvons-nous pas à constater les faits qui se passent journellement dans les sociétés où nous vivons? Ne voyons-nous pas que ce qui arrive dans un quartier d'une ville, en passant de bouche en bouche, s'altere & devient souvent un amas de contradictions & de mensonges avant de parvenir jusqu'à nous? Combien est-il d'hommes qui sachent rendre fidélement ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu raconter? comment veut-on qu'une révélation conserve quelque permanence au travers les siecles, les nations, les peuples ignorans, les Prêtres enthousiastes ou menteurs, les intérêts changeans? Ainsi quand il y auroit eu en

effet jadis une révélation véritable, cette révélation se corromproit, s'altéreroit infailliblement, & deviendroit peu à peu un tissu de faussetés, au milieu desquelles il seroit impossible de démêler la vérité primitive ; elle ne seroit par conséquent qu'un moyen absurde, ridicule, incompatible avec la nature de l'homme & avec les projets immuables d'une Divinité toute puissante.

En effet si Dieu s'est révélé dans le tems il a cessé dès lors d'être immuable, il a voulu dans un tems ce qu'il n'a point voulu dans un autre ; il a privé les hommes de ce qu'il leur étoit indispensablement nécessaire pour le leur accorder dans la suite ; il n'a pu tout d'un coup leur donner les connoissances & les lumieres dont ils avoient besoin, ou s'il l'a pu il ne l'a point voulu, ce qui seroit injurieux soit à sa puissance, soit à sa justice, soit à sa bonté. (*d*)

(*d*) Les Théologiens nous disent que la révélation Judaïque fut donnée pour rétablir parmi les hommes la *Religion naturelle*, que l'idolâtrie avoit par-tout entiérement effacée ; mais la révélation Judaïque, quoique divine, fut imparfaite, & remplacée par la révélation Chrétienne, annoncée par Jésus-Christ, qui est venu suppléer aux défauts que *Dieu* avoit mis ou

laissés

D'un autre côté une révélation variable & sujette à s'altérer ne seroit pas compatible avec les attributs de la Divinité. Quand Dieu lui même se tiendroit suspendu au haut de l'atmosphere, d'où il annonceroit continuellement ses loix & ses volontés aux différens peuples de la terre qui passeroient sous ses pieds; quand même ils les annonceroit dans les différens idiômes de ces peuples, à moins de changer l'essence même de l'homme, il ne parviendroit pas à les amener à quelqu'uniformité de croyance; les hommes demeurant ce qu'ils sont, entendroient, concevroient, expliqueroient ses oracles diversement; sa révélation continuelle ne seroit qu'une occasion continuelle de disputes entre eux, & peut-être qu'à chaque révolution du globe Dieu les trouveroit s'entrégorgeant pour savoir dans quel sens il faut entendre ses ordonnances du jour précédent. D'où il suit qu'une révéla-

laissés dans sa révélation antérieure. En bonne foi, ces notions sont-elles conformes à celles que l'on doit avoir d'un Dieu infiniment parfait? S'il est tout-puissant que ne rendoit-il tout d'un coup les Juifs charnels & grossiers susceptibles de la révélation *plus parfaite* qu'il leur donna depuis?

tion momentanée seroit une absurdité ; & qu'une révélation continue seroit un grand malheur pour notre espece, en la laissant disposée comme elle l'est. Le Tout-Puissant auroit donc mieux fait de refondre l'homme afin de lui rendre une révélation utile, que de se donner la peine de l'instruire continuement & par lui-même.

Toutes les révélations qui existent sur la terre ont été faites par l'entremise des hommes ; la Divinité en tout pays s'est servie de l'organe de quelque mortel pour faire connoître ses volontés suprêmes. Mais pourquoi faire passer par la bouche d'un mortel faillible & menteur ce qu'elle pouvoit inspirer directement aux cœurs des créatures qu'elle vouloit éclairer ? A quoi bons tous ces miracles prétendus, faits pour appuyer les discours d'un homme, tandis qu'il n'étoit besoin que d'un acte de la volonté divine pour changer la nature humaine & convaincre toute la terre de ce qu'elle avoit besoin de faire & de savoir ? Un Dieu présent par-tout & par conséquent présent à toutes les ames, ne pouvoit-il pas s'entretenir avec elles directement ? Pourquoi ayant un moyen si excellent

& si sûr de faire connoître sa volonté, en prend-il un si mauvais, si suspect, si sujet à l'erreur? Pourquoi pouvant agir en Dieu, agit-il en homme? Pourquoi ne préfére-t-il pas des moyens infaillibles à des moyens douteux?

C'est un être bien étrange que le Dieu théologique; il est revêtu de toutes sortes de qualités divines, c'est-à-dire incompréhensibles pour l'homme; & cependant il agit toujours en homme! Mais encore d'après les révélations qu'on lui attribue dans toutes les parties de la terre se conduit-il en homme infiniment sage, infiniment bon, infiniment juste, infiniment puissant, infiniment prévoyant & constant? non, sans doute; il parle pour n'être point entendu; il choisit un petit nombre d'hommes & réprouve tous les autres: il agit en Sultan qui ne doit rien à personne.

Cependant sa toute-puissance n'empêche pas tous ses projets d'échouer: l'homme est en pouvoir de l'offenser, de troubler l'ordre qui lui plaît, de lui désobéir, de se révolter contre lui. Enfin malgré son immutabilité ce Dieu est continuellement occupé à faire & à défaire son propre ouvrage; l'homme l'o-

blige à chaque inſtant de changer de meſures ; la race humaine, qu'il a créée pour ſa gloire, ne le glorifie point, elle ne fait que l'irriter & l'appaiſer, provoquer ſa fureur par des ouvrages continuels afin de la calmer par des prieres & des baſſeſſes continuelles ; en un mot Dieu devient le plus changeant & le plus malheureux des êtres, par la fatale liberté qu'il laiſſe à ſes créatures de contrarier ſes vues ; jamais le Tout-Puiſſant ne parvient à leur inſpirer ni les opinions ni les diſpoſitions qu'il déſire ; il lui eſt plus facile de bouleverſer les élémens, de ſuſpendre la marche de la nature, de faire des miracles, que de changer le cœur de l'homme, qu'il tient pourtant dans ſes mains.

Les loix contenues dans toutes les révélations connues & promulguées au nom de la Divinité ſont-elles dignes d'un homme ſage ? Elles ſont par-tout puériles, inſenſées ; elles annoncent un Dieu fantaſque, occupé de pratiques extravagantes, de cérémonies ridicules ; elles montrent un Dieu avide de préſens & d'offrandes ; elles nous préſentent un Dieux glorieux ſenſible aux baſſeſſes, aux humiliations, aux flat-

teries de ses favoris, & n'accordant rien à ses amis, s'ils ne le lui arrachent à force de prieres & d'importunités.

Ces révélations nous proposent elles un Dieu bien moral ou propre à servir de modele aux hommes? Elles nous le montrent comme un séducteur, qui tend des pièges; comme un juge inique, qui punit les fautes qu'il a invité ou permis de commettre; comme un exterminateur des peuples; comme se vengeant de l'ignorance nécessaire des mortels, & les châtiant d'avoir manqué des lumieres & des forces qu'il n'a point voulu leur donner; comme l'ennemi de la raison humaine; comme le plus déraisonnable des tyrans: & par un renversement fatal de toutes les idées de morale l'on se croit obligé de louer en Dieu ce qu'on déteste dans l'homme, & de blâmer dans l'homme ce qu'on honore en son Dieu.

Toutes les Religions du monde nous parlent d'un Dieu qu'elles prétendent connoître, qu'elles assurent être le seul véritable, le seul digne d'être aimé & adoré; mais aussi tôt que la raison veut examiner les titres & les prétentions exclusives de ce Dieu, elle ne trouve par-

tout qu'une égale folie; par-tout elle voit les contradictions les plus frappantes, les inconséquences les plus marquées, la conduite la plus désordonnée. Elle voit en tout pays la Religion établie dans des tems d'ignorance & de barbarie : elle trouve que la Religion des enfans n'est que l'effet de la sottise des peres. Elle voit l'enthousiasme, l'autorité, l'imposture aidée de la tyrannie fermant par-tout la bouche à la vérité, à l'expérience, au bon sens. En un mot lorsqu'exempts de préjugés nous voulons contempler ces Religions qui absorbent l'attention des peuples & de ceux qui les gouvernent, nous reconnoissons dans tous les Dieux le pinceau de la crainte, de la démence, de la fourberie; nous ne trouvons qu'obscurité & mysteres dans les dogmes qu'on leur attribue, nous ne voyons que délire dans les cultes qu'on leur rend, nous ne voyons que délire dans les inductions qu'on en tire, & tout conspire à nous prouver que la Religion, loin d'être l'instrument de la félicité des hommes, est la source empoisonnée d'où sont découlés tous leurs maux.

CHAPITRE III.

Toutes les Religions nous donnent des idées également contradictoires & sinistres de la Divinité. De l'Idolâtrie. Du Polythéisme, & du MONOTHÉISME, *ou du dogme de l'unité de Dieu.*

CHaque peuple eut ses Législateurs & ses Missionnaires, & chaque Législateur ou Missionnaire apporta un Dieu, un Culte, une Religion créés & modifiés d'après son propre cerveau, d'après les préjugés dont il avoit été lui-même imbu, d'après ses propres intérêts, d'après les sentimens qu'il voulut inspirer à ceux dont il s'étoit attiré la confiance & les respects. Enthousiaste ou fourbe, & souvent l'un & l'autre à la fois, dans les peintures qu'il fit de la Divinité, dans les fables qu'il en raconta, dans les ordres qu'il annonça de sa part, dans les moyens qu'il indiqua pour lui plaire, il ne consulta que son imagination, que ses propres rêveries, que ses intérêts, que les opinions fauf-

ses déjà reçues par ceux qu'il vouloit persuader. Il y eut donc autant de Divinités & de Religions qu'il y eut de Législateurs & d'Inspirés ; les Dieux n'eurent jamais que le caractere & n'eurent pour régle de conduite que les vues des personnages qui les annoncerent aux peuples. Un Législateur ambitieux, fourbe, cruel dut offrir aux esclaves ou aux voleurs qui le choisirent poûr chef un Dieu de son affreux caractere (*e*). Un Législateur bilieux, sombre, capricieux & colere fit de son Dieu un être aussi désagréable que lui-même. Un Guerrier, un Conquérant représenterent l'Etre suprême comme un Monarque vaillant qui n'estimoit que le courage. Un Imposteur voluptueux fit de son Dieu l'ami de la volupté & des plaisirs des sens. Un Inspiré dont les mœurs furent austeres & farouches fit de son Dieu l'ennemi des plaisirs. Il fallut aussi consulter

(*e*) Quiconque lira la Bible même reconnoîtra dans le peuple Juif une nation de voleurs, de brigands, de bandits que Moyse parvint à soulever contre leur souverain, & à qui, à force de cruautés, il donna un Dieu aussi féroce & aussi méchant que lui, & très-analogue à leur façon de penser.

les dispositions des peuples & leurs façons de penser. Les Orientaux accoutumés à l'esclavage & soumis de tout tems à des Despotes séveres, inaccessibles, impitoyables, qui punissoient la moindre désobéïssance avec la derniere rigueur, eurent des Dieux aussi absolus que leurs Rois. Ils furent esclaves de leurs Prêtres & de leurs Souverains, qui les infecterent à l'envi de superstitions & de préjugés avilissans. Les peuples de l'Occident & du Septentrion, plus belliqueux, plus robustes, plus sains, eurent des Dieux guerriers, vu que la guerre était leur élément.

En un mot dans toutes les superstitions qui se répandirent sur la terre, les Dieux, ainsi que leurs cultes, n'eurent pour base que le caractere des hommes qui les firent parler; ils furent dans l'origine accommodés aux dispositions particulieres & aux circonstances physiques & morales des peuples à qui on les annonçoit. Ces dispositions sont dues aux tempéramens, aux climats, aux alimens, aux genre de vie, aux besoins, aux gouvernemens, aux mœurs, aux préjugés des différens habitans de notre globe; & comme ces dispositions furent

rarement les mêmes, les Dieux & les cultes furent nécessairement variés. Cependant, comme on l'a déjà fait observer, il y eut entre eux des ressemblances générales; par-tout les Dieux furent des Rois, par tout ils furent à craindre, par-tout la Religion fut abjecte & rampante; les peuples les plus ignorans & les plus malheureux furent les plus superstitieux: mais en fait de superstitions, les plus folles & les plus étudiées doivent l'emporter sur les autres. C'est ainsi que l'Egypte, la Syrie, la Judée, la Phénicie, l'Indostan, peuvent être regardés comme les grands atteliers des Dieux & des Religions. Ce fut de ces contrées que l'on vit sortir des essains de Missionnaires qui porterent au loin leurs Divinités, leurs rites, leurs Mysteres & leurs Fables. C'est dans l'Egypte surtout que prirent naissance les folies astrologiques, la magie, les enchantemens, l'art des prestiges, la divination, la prophétie, les songes, & enfin la Métaphysique ou la science des Esprits & les profondeurs de la Théologie. Un pays mal sain, & tel que l'Egypte, dont les habitans étoient sujets à un grand nombre de maladies cruelles, de-

voit être naturellement diſpoſé à la ſuperſtition ; d'ailleurs un climat chaud a dû parmi leurs Prêtres oiſifs faire éclore des ſpéculateurs ſans nombre, des ſorciers, des viſionnaires, des Devins, des Prophêtes, des Inſpirés & des rêveurs, dont les folies en impoſeient à un peuple malheureux & par ſon tempérament porté à la mélancolie. En conſéquence nous voyons que l'Egypte fut le pays le plus extravagant, le plus religieux, le plus dominé par les Prêtres ; ceux-ci ont de proche en proche infecté l'univers de leurs rêveries & de leurs ſuperſtitions. (*f*)

(*f*) Toute l'Hiſtoire ancienne prouve évidemment que l'Egypte fut le berceau de toutes les Religions. L'*Adonaï* des Hébreux ou le *Jehovah* dont l'empire s'étend aujourd'hui ſi loin, eſt viſiblement le même Dieu que l'*Adonis* des Syriens & des Phéniciens, que l'*Atys* des Phrygiens. Tous ces Dieux ont été formé ſur le modele de l'*Oſiris* Egyptien, qui dans l'origine étoit un emblême de la nature mourante pendant l'hyver & renaiſſante au printems. Voilà la véritable raiſon de la conformité qui ſe trouve entre les Mythologies anciennes & modernes. C'eſt en Egypte qu'Orphée avoit puiſé ſa Théologie ; les *Telchines*, les *Dactyli Idæi*, les *Curetes* &c. doivent être regardés comme des Miſſionnaires qui porterent dans la Grece des

Telles ont été & telles seront toujours dans les peuples les dispositions qui feront naître & qui feront adopter les superstitions & les idées théologiques. Cependant ces notions merveilleuses n'ayant jamais pour base que l'imagination, les rêveries de quelques hommes ainsi que l'ignorance, la crédulité, le peu de lumieres de ceux qui les reçoivent, ne peuvent être invariables. Semblables aux fruits des arbres que l'on transplante, les Religions prennent, pour ainsi dire, le gout du terroir ; les Dieux primitifs changent de face, & les systêmes religieux sont forcés de s'accommoder aux circonstances & aux idées des peuples, qui varient avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs principes politiques, & les opinions de leurs guides.

des Dieux, des cultes, des Mythologies & des Théologies ; ils furent reçus avec empressement par les Grecs encore sauvages & qui n'étoient point réunis en sociétés. Les Juifs ont visiblement puisé leur Religion & leurs cérémonies chez les Egyptiens. Ils n'étoient que des Egyptiens *Protestans*. Les Chrétiens ne sont que des Juifs *Schismatiques*, qui ont avidement adopté la Métaphysique & la Théologie, réchauffée par Platon ; & subtilisée depuis par une foule de profonds Théologiens.

C'est ainsi que le Dieu des Egyptiens prend une nouvelle forme entre les mains du Législateur des Hébreux ; c'est ainsi que ce même Dieu prend un aspect nouveau chez les Chrétiens, & leur demande un culte tout différent de celui qui lui plaisoit autrefois ; le même Dieu & le même systême religieux prennent des nuances différentes chez les différentes nations. L'Anglois ne le voit point aujourd'hui des mêmes yeux qu'autrefois ; il n'en a plus des idées aussi atroces que ses peres, ou que ses voisins qui continuent à gémir sous la verge de leurs Prêtres. En un mot les volontés immuables du Dieu suprême de l'univers son modifiées, sont forcées de se prêter aux changemens & aux progrès des esprits, aux révolutions des hommes : leurs Doctrines, leurs cultes, leurs liturgies, leurs opinions religieuses son perpétuellement altérés par leurs circonstances présentes, toujours plus fortes que leurs spéculations merveilleuses : leurs Prêtres, qui jamais ne sont longtems d'accord entre eux, ont eux-mêmes contribué à changer leurs systêmes religieux. Voilà comment, pour ainsi dire, les Dieux ont changé de

physionomie : les hommes ne peuvent longtems penser d'une façon uniforme sur des opinions qui n'ont jamais l'expérience & la raison pour base ; leurs chimeres sont forcées de se diversifier. Ne soyons donc point surpris si la Religion enfantée par l'enthousiasme, soumise aux passions & aux intéréas des mortels, fut changeantecomme eux ; il n'y a que les ouvrages de la raison qui soient capables de résister à leurs caprices ; il n'y a que la vérité qui demeure éternellement la même.

Malgré tous ces changement survenus dans les idées religieuses ; malgré la dissonnance des opinions des hommes, toutes les superstitions furent, comme on a vu, en tout tems d'accord à voir dans leurs Dieux des êtres facheux faciles à irriter, propres à inquiéter : la Divinité fut toujours ennemie de la tranquillité de l'homme, ses Ministres la peignirent toujours sévere. La Religion fut l'Empire des ténebres & des orages ; on n'y marcha jamais qu'à la lueur des éclairs ; ses sujets furent aveugles, & ses décrets furent exécutés, quelque difficiles & déraisonnables qu'ils parussent, quelque contraires qu'il fu-

fussient à la nature, à la raison, au bon sens, au repos du genre humain; les nations enivrées n'oserent point examiner les ordres de leurs Dieux; elles se crurent forcées d'obéir; elles se flatterent de les rendre propices, même en outrageant la nature, en violant ses loix les plus sacrées, en anéantissant leurs propre félicité.

» Je suis, dit Jehovah, un Dieu ja-
» loux, vindicatif, impitoyable. Hé-
» breux! je ne vous ai tirés des fers que
» pour servir ma jalouse fureur; j'aban-
» donne à votre rage la personne & les
» biens de l'impie Cananéen. Dépouil-
» lez, exterminez des nations qui m'ir-
» ritent par leur culte; périsse tout mor-
» tel qui ne me connoît point; que
» l'enfant à la mamelle, que la femme
» éplorée, que le vieillard débile, que
» la brute elle-même soient impitoya-
» blement égorgés. Ne craignez rien,
» je marche à votre tête, je dirige vos
» coups, j'applaudis & je récompense
» votre inhumanité; je suis le Dieu des
» armées. C'est moi qui crée le juste &
» l'injuste; la vie & la mort sont à moi;
» toute la terre est mon domaine.
» obéissez & tremblez, car je suis le

» Seigneur ; je venge la désobéissance
» des peres sur leurs enfans innocens. »

» Ecoutez, s'écrie Moloch, Tyriens
» & Carthaginois ! Je suis un Dieu san-
» guinaire ; faites nâger mes autels dans
» le sang. Pour me rendre favorable,
» que la flamme dévore vos enfans, que
» la mere endurcie me présente d'un
» œil sec son fils palpitant ; mon oreille
» est charmée des cris de l'innocence ;
» mon odorat est flatté de la fumée des
» chairs brulées ; c'est en étouffant la
» nature que l'on réussit à me plaire. »

» Romains ! combattez avec fureur,
» (leur disent des Dieux injustes, qui
» leur abandonnent la terre pour la ra-
» vager) que le guerrier se dévoue &
» périsse avec courage : que la férocité
» soit pour vous la premiere des vertus ;
» vos Dieux approuvent la rapine &
» le meurtre ; accomplissez leurs ora-
» cles cruels : que vos bras victorieux
» fassent du monde entier le séjour du
» carnage : que le genre humain soit
» égorgé sur l'autel de la patrie : que
» la nature lui soit immolée sans pitié.«

» Mexicains ! (dit un Dieu sauva-
» ge) volez à la conquête ; attaquez

» vos paisibles voisins ; saisissez des ca-
» ptifs pour les égorger devant moi :
» que leurs cœurs fumans me soient of-
» ferts. Je suis affamé de chair humai-
» ne ; songez à me rassasier, ou crai-
» gnez mon courroux «.

» Mortels, engendrés dans la cole-
» re ! (dit le Dieu des Chrétiens) pro-
» sternez vos fronts dans la poussiere ;
» immolez votre raison ; sacrifiez-moi
» vos penchans les plus doux ; fuyez
» les plaisirs de la vie ; détachez-vous
» de vous-mêmes & des objets que la
» nature vous rend chers ; haïssez un
» monde pervers, je suis jaloux de vo-
» tre cœur ; rendez-vous misérables,
» que l'amertume & la tristesse empoi-
» sonnent vos jours ; je ne vous ai don-
» né l'être que pour me repaître de vos
» douleurs ; ce monde n'est qu'un pas-
» sage où je prétend vous éprouver ;
» souffrez, priez, gémissez, affligez-
» vous dans cette vallée de larmes ;
» j'aime à voir couler vos pleurs ; j'en-
» tends avec plaisir les accens plaintifs
de vos gémissemens ; vos hurlemens
suspendront peut-être mon tonnerre.
Quel bonheur pour vous de me con-
noître ! sachez que je réserve des

» tourmens éternels à quiconque igno-
» rera mes volontés énigmatiques ; la
» raison m'est en horreur, je vous en
» défends l'usage, vivez dans les allar-
» mes ; nourrissez-vous de frayeurs ;
» meditez mes jugemens ; le tems ne
» mettra point de bornes à ma vengean-
» ce aussi cruelle que durable".

Tel fut à peu près le langage que toutes les superstitions firent tenir aux Dieux ; elles eurent pour maxime invariable d'étourdir le jugement des hommes, de les accabler par la crainte & de les empêcher de raisonner. Quand l'homme est bien troublé, on n'a plus besoin de preuves pour lui persuader de croire ou d'agir comme on voudra.

Quoi qu'il en soit, ceux qui inventerent des Dieux & des cultes pour les nations, ne firent d'abord que personnifier la nature & ses fonctions & la cacher sous le voile du mystere & de l'allégorie. Ce ne fut pas assez de la peindre à l'aide de la poësie, il fallut encore parler aux sens du peuple, & lui montrer des objets matériels qui fixassent ses regards & qui lui représentassent les Puissances invisibles qu'on lui disoit d'adorer. Les Dieux prirent donc

des formes, & l'emblême ou figure qu'une nation convint d'honorer fut ſon Dieu: de-là toutes les figures bizarres que nous voyons devenir les objets des différens cultes des peuples; nous y retrouvons néanmoins toujours la nature ou ſes diverſes opérations; le tems, les ſaiſons, les révolutions périodiques des aſtres, la terre, la fertilité, la génération, &c. Voilà les élémens primitifs dont on forma ces Dieux qui furent & qui ſeront toujours redoutables pour le genre humain, obſtiné à donner de la vie, de l'intelligence, des projets à tout ce qui fait de l'impreſſion ſur lui ou à toutes les cauſes qu'il ne peut concevoir.

Ainſi les hommes aſſignerent toujours des qualités humaines aux forces, aux Agens ſecrets dont ils ignorent la façon dagir; il n'eſt donc point difficile de deviner pourquoi ceux qui leur annoncerent des Dieux les repréſenterent le plus communément ſous une forme humaine. C'eſt ainſi que la matiere Ethérée, changée en *Jupiter*, fut repréſentée ſous la forme d'un monarque armé de la foudre & porté par l'aigle qui plane au haut des airs. C'eſt ainſi que le

tems, déguisé en *Saturne*, prit la forme d'un vieillard inexorable, dont la faux n'épargne rien; c'est ainsi que la génération, métamorphosée en *Venus*, devint une femme aimable, ornée de tous les attributs de la beauté &c.

Mais le vulgaire ne sçut jamais, ou du moins oublia bientôt l'objet qu'on lui représentoit sous ces emblêmes ou images; il crut que la Divinité même, ou quelque vertu secrette émanée d'elle, résidoit dans la matiere grossiere ou dans la figure qu'on lui montroit; il adora toujours le bois, la pierre, le marbre, l'airain; ses vœux s'adresserent à ces figures emblématiques, sans que son esprit remontât jusqu'aux objets que ces figures représentoient. Ainsi nâquit *l'idolâtrie*. Le plus grand nombre des hommes fut & sera toujours idolâtres. Si quelques penseurs plus exercés ne virent dans les figures qu'on leur montroit que les emblêmes des Dieux, le peuple y vit les Dieux mêmes; si dans des Religions plus raffinées quelques spéculateurs sont parvenus à spiritualiser la Divinité, le peuple la vit toujours, la respecta & l'adora dans les signes ou symboles sous lesquels on la

lui présenta; parmi nous les hommes qui se donnent pour les plus grands ennemis de l'idolâtrie adorent de cœur & d'esprit le pain sacré sous le symbole duquel le Dieu de l'univers est lui-même caché.

Ceux qui auroient pu détromper le vulgaire, en lui rappellant que les symboles & les formes qu'il voyoit n'étoient point des Dieux, n'avoient aucune vertu, mais n'étoient destinés qu'à représenter d'une façon sensibles des causes invisibles, des agens naturels, ou l'oublierent eux-mêmes ou se garderent bien de lui découvrir la vérité; ils furent toujours intéressés à le tromper, à redoubler ses erreurs, à lui persuader qu'ils étoient les possesseurs, les ministres & les interprétes, non d'une statue inanimée ou d'une forme de convention, mais de la Divinité même, d'un être puissant & redoutable, d'une force qui devoit en imposer. L'intérêt des Ministres des Dieux est toujours de redoubler l'aveuglement & la surprise des hommes, afin de se rendre plus importans à leurs yeux (*g*).

(*g*) C'est sans doute à cette politique qu'est due la fureur avec laquelle les Prêtres de l'Egli-

Les vues bornées du vulgaire ne lui permettant gueres d'embrasser un grand ensemble, il ne peut se figurer dans l'origine qu'un seul Dieu eût le pouvoir de gouverner toutes choses; pour entrer dans ses idées, on fut obligé de multiplier les Dieux & leurs emblêmes ou figures; l'air, la terre, les mers, le feu, les astres, les tems, les saisons furent divinisés, personnifiés, représentés: la paix & la guerre, la santé & la maladie, l'ivresse, la volupté, ainsi que les remors & la tristesse dépendirent de Divinités particulieres, ou furent regardés comme des effets surnaturels; enfin chaque ville, chaque famille, chaque homme eurent des Dieux particuliers, des *Lares*, des *Pénates*, des Anges tutélaires, des Patrons, des Saints.

Cependant quelques Législateurs or-

se Romaine réprimerent dans les commencemens ceux qui oserent examiner le dogme de la *présence réelle* de la Divinité dans le pain consacré ou dans l'*Eucharistie*. L'intérêt du sacerdoce le décidera toujours pour l'opinion la plus favorable à ses intérêts. Dans les pays où l'*Eucharistie* n'est qu'un Emblême l'Eglise a bien moins de pouvoir que dans ceux où ce pain est Dieu lui-même.

donnerent de n'adorer qu'un seul Dieu, & même de peur que les peuples n'adoraſſent ſon image en ſa place, ils défendirent de le repréſenter ſous aucun ſymbole ou figure. Quelques-uns d'entre eurent des peines infinies à forcer leurs ſectateurs de n'adreſſer leurs hommages qu'à un être métaphyſique & caché, qui n'en fut que plus propre à faire inutilement travailler leurs cerveaux. Ce ne fut qu'avec des peines infinies & par des maſſacres réitérés, que le chef des Hébreux détourna ſon peuple du culte des Dieux d'Egypte; les annales ſacrées de ce peuple matériel & groſſier nous le montrent toujours diſpoſé à retomber dans l'idolâtrie. Néanmoins la raiſon humaine ne gagna rien à n'avoir qu'un Dieu unique & dépourvu de figure; cet être vague n'en fut que plus propre à mettre l'eſprit des hommes à la torture: les adorateurs de ce phantôme inviſible s'en formerent des idées bizarres, diſcordantes, ſujettes à des diſputes éternelles; les peuples ne virent jamais en lui qu'un Souverain jaloux, orgueilleux, animé des mêmes paſſions que les Tyrans de la terre. Ceux qui n'admirent qu'un ſeul Dieu, tire-

rent de son unité même une conséquence très-dangereuse ; ils voulurent qu'il régnât tout seul, ils combattirent pour étendre son empire, & persuadés que leur Dieu étoit le seul Roi légitime, ils regarderent les autres Dieux comme des usurpateurs, & traiterent leurs adorateurs en rebelles que l'on devoit exterminer. Les Polythéistes furent bien plus accommodans ; ils penserent que chaque Dieu avoit son district, & que sans l'offenser on pouvoit tolérer & même admettre d'autres Dieux ses égaux. Le dogme de l'unité de Dieu fit de cet être un Souverain ombrageux, ennemi naturel de tous ceux qui vouloient partager son trône avec lui. Le Polythéisme au contraire supposa que les Dieux des nations formoient une *Aristocratie* ou République de souverains, qui, sans nuire à leur bonne intelligence, partageoient entre eux le gouvernement du monde, sans qu'aucun d'eux prétendit empiéter sur le département de son voisin. Lorsque les partisans de ces Dieux différens se firent la guerre, cette guerre fut politique & jamais religieuse ; le Dieu de la nation subjuguée recevoit la loi de celui de la nation vic-

torieuſe, & ſouvent recevoit les hommages du peuple vainqueur. Les Polythéiſtes furent communément moins zélés & plus tolérans que les adorateurs d'un ſeul Dieu. Le zéle n'eſt jamais autre choſe dans l'homme que la paſſion de ſeconder l'ambition & l'orgueil d'un Dieu qui veut régner ſans partage ; l'intolérance, la haine & la perſécution ſont des ſuites bien plus néceſſaires dans un ſyſtême religieux qui n'admet qu'un ſeul Dieu, que dans celui qui en admet pluſieurs. (*h*).

Soit que la Religion n'eût pour objet qu'un ſeul Dieu, ſoit qu'elle en admit pluſieurs, ce Dieu ou ces Dieux furent toujours traités en Rois. Le reſpect qu'on

(*h*) Les Mages, les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans, en un mot tous les *Unitaires*, furent toujours haineux, intolérans, animés du deſir de faire des Proſélytes. Ce fut en conſéquence de ſa Religion que Cambyſe détruiſit les temples d'Egypte & tua le bœuf Apis, l'ivreſſe alors avoit ranimé ſon zèle. Les Romains, qui étoient polythéiſtes, ſacrifioient aux Dieux des pays où ils paſſoient ou qu'ils avoient ſubjugués ; ils ſe feroient fait un ſcrupule de les inſulter ; il n'y eut que dans les tems où l'avarice l'emporta ſur la ſuperſtition, que quelques-uns d'entre eux ſe permirent de piller des temples.

eut pour ces Princes invisibles ou pour les emblêmes ou figures qui les représentoient, fit qu'on les séquestra de la société; on bâtit à ces Souverains cachés des Palais que l'on appella des *Temples*; on les y plaça sur des Trônes, dans des appartemens secrets, dont le vulgaire n'osa point approcher, & que l'on nomma *Sanctuaires*; on leur dressa des tables ou des *Autels*; on leur forma des cours composées de Ministres, d'Officiers & de Serviteurs, que l'on nomma des *Prêtres*; enfin l'on ne cessa de combler de présens ces Souverains, ainsi que ceux qui leur furent attachés & que l'on crut honorés de leur confiance.

Par une suite des idées terribles que l'on avoit données sur la Divinité, & pour nourrir dans les cœurs des peuples la crainte, le respect, la soumission, l'ignorance & la crédulité, on plaça communément les Dieux ou leurs images dans des endroits capables d'exciter & d'entretenir ces dispositions dans les ames. Ce fut dans de sombres cavernes, dans le fond des forêts, dans des lieux redoutables par leur obscurité que l'on conduisit les mortels pour adorer les

Dieux & pour recevoir leurs oracles. La superstition, dont l'inquiétude, la terreur & la mélancolie sont les vrais alimens, doit éviter le grand jour; les Dieux ne doivent point se familiariser avec les hommes; ils ne doivent leur parler qu'obscurément & dans des lieux qui les disposent à trembler; ce n'est que dans les ténébres qu'il faut adorer des êtres que l'on ne peut concevoir & dont il n'est point permis d'approfondir ni l'essence ni les décrets (*i*).

Les hommes une fois parvenus à fixer sur la terre le séjour des objets de leurs craintes & de leurs espérances, vou-

(*i*) Nos Eglises Gothiques sont très-propres à nourrir la superstition. Un Auteur Italien a dit avec grande raison que l'horreur saint qu'inspire une caverne sacrée, une obscurité religieuse, un jour peu distingué de la nuit, font des choses très-propres à exciter le respect dans celui qui adore, & à augmenter la majesté *nébuleuse* de l'objet que l'on ne voit qu'à demi." Les oracles se rendoient communément dans des lieux sombres & propres à exciter la terreur. *Voyez Agostino Mascardi discorsi morali pars. I.*

Lucain a dit des habitans de Marseille:

Numina sic metuunt: tantum terroribus addit
Quos timeant non nosse Deos.

PHARSAL. LIB. III.

lurent recueillir les fruits de leurs démarches intéressées ; possesseurs de la Divinité, c'est-à-dire de la Puissance à qui tout est soumis, ils se crurent à portée de se procurer toutes les choses qu'ils pouvoient desirer, d'écarter toutes celles qui leur nuisoient, de fixer leurs incertitudes & même de connoître l'avenir & par le secours des Intelligences qui tenoient dans leurs mains les destinées des mortels. Les Courtisans & les Ministres des Dieux ne tarderent point à les contenter ; on les consulta sur tout, on supposa que des hommes qui jouissoient de la présence & de la familiarité du Souverain caché, devoient être instruits de ses volontés, & que confidens de ses projets, ils ne pouvoient ignorer ses desseins pour l'avenir. Ainsi les Prêtres furent par-tout les interprêtes des Dieux, ils annoncerent leurs oracles, ils prédirent l'avenir, & devenus participans de leur toute-puissance ils opérerent des merveilles dont l'esprit du vulgaire fut surpris & confondu. Les Nations prosternées reçurent en tremblant leurs arrêts ; elles se soumirent sans murmure, elles adopterent sans examen les voies qu'on leur pres-

crivit pour rendre le ciel propice ; des œuvres, que l'on crut ſurnaturelles parce qu'on ignora la façon dont elles étoient opérées, acheverent de convaincre de la légitimité des ordres qu'on annonçoit & paſſerent pour la ſanction de la Divinité. C'eſt ainſi que l'on vit naître une foule d'arts myſtérieux, fondés ſur le commerce intime des Prêtres avec les Dieux, qui ſont connus ſous les noms d'*Aſtrologie*, de *Magie*, de *Théurgie*, d'*Enchantemens*, d'*Evocations*, de *Miracles*, de *Divination*; ils furent exercés par tous les Prêtres du monde, & ces merveilles en impoſeront toujours à la crédulité des peuples ; leur ignorance, leurs craintes, l'amour du merveilleux & la curioſité les diſpoſeront éternellement à écouter & admirer les impoſteurs qui les trompent, & à trouver divin tout ce qu'ils ne pourront concevoir.

Le vulgaire, toujours rempli de l'idée que ſon Monarque céleſte eſt un être redoutable, n'oſa point s'en approcher, il craignit de le voir de ſes propres yeux : ſemblable à un eſclave qui craint de rencontrer les regards irrités d'un maître colere & capricieux ; il

chargea ses Ministres, qu'il supposa ses favoris, de le voir pour lui; le Dieu, caché pour tout le monde, ne se montra d'abord à ceux-ci que sur des montagnes embrasées, au milieu des éclairs & des tonnerres, dans des solitudes effrayantes, dans des forêts ténébreuses, dans des antres & des cavernes; dans la suite il ne se fit voir qu'à ses Prêtres qui seuls purent entrer dans son sanctuaire; ce fut de ces lieux, dont l'accès fut interdit aux profanes, que la Divinité prescrivit ses loix, annonça ses dogmes, régla les cérémonies de son culte, ordonna des rites, des expiations, des sacrifices, & sur-tout fixa le sort de ses Ministres chéris. Ce fut à grands coups de tonnerre que l'on inculqua aux hommes la maniere de servir leur Dieu, & ce fut par le mystere qu'on les retint sous le joug.

Toutes les superstitions du monde se vantent d'avoir quelque Dieu pour fondateur; toutes se fondent sur l'autorité divine, toutes interdisent l'usage de la raison lorsqu'il s'agit des preuves sur lesquelles elles s'appuyent; enfin toutes menacent des châtimens les plus terribles quiconque aura l'audace de

douter des prétendues vérités qu'elles annoncent. En un mot les personnages qui ont prescrit des cultes se sont partout arrogé le droit étrange de se forger des titres & de défendre aux hommes de les examiner. Pour peu que la raison nous parle, nous ne verrons dans toutes les Religions que les ouvrages informes du fanatisme, de l'ambition, de l'avarice & de l'imposture de ceux qui se sont placés entre le genre humain & ses Dieux.

CHAPITRE IV.

Du Sacerdoce.

RIen n'eût été plus avantageux pour les nations que les instructions de quelques citoyens honnêtes, qui ayant consacré leur tems à l'étude de la Nature, à méditer ses voies, à faire des expériences, à s'enrichir de sciences réel- & de connoissances utiles, les eussent ensuite communiquées avec franchise à ceux que leur travail empêchoit de s'occuper des mêmes objets. Si, au lieu

de se repaître de chimeres extravagantes & dangereuses, un certain nombre d'hommes se fût occupé de la morale, des rapports qui subsistent entre les êtres de l'espece humaine, des devoirs qui en sont les suites, les Gouvernemens la Morale, la Législation, la Physique se seroient perfectionnés, & la somme des maux du genre humain eût au moins diminué sur la terre. La Physique & une Morale fondée sur la nature sont les seuls objets dignes de l'attention des hommes; l'une leur apprend à multiplier les biens dont ils jouissent, à repousser ou du moins à soulager les maux qui les affligent ou les menacent; l'autre leur enseigne la vertu, & leur prouve qu'elle est le seul soutien des empires, des sociétés, des familles, & la source unique de la félicité publique & particuliere. Mais quand les hommes furent une fois parvenus à se persuader qu'ils avoient un intérêt plus forts que celui de se rendre heureux dans leur existence actuelle; quand ils ne regarderent plus ce monde que comme un passage qui devoit les conduire à une autre existence bien plus importante que celle dont ils jouissent maintenant,

quand des phantômes furent devenus les seuls objets de tous leurs soins, la réalité fut négligée, & l'on se fit un crime de détourner un instant les yeux de dessus les pompeuses chimeres sur lesquelles on fondoit ses espérances & ses craintes. Dès que les Dieux furent regardés comme arbitre du sort des mortels, ceux-ci s'imaginerent avoir tout fait pour leur bonheur en suivant les voies qu'on leur avoit indiquées comme propres à rendre ces Puissances favorables ou à détourner leur colere. Ainsi leurs Ministres devinrent les seuls instructeurs des peuples; ils n'occuperent leurs esprits que des êtres invisibles dont ils étoient les interprêtes, ils ne leur donnerent que les connoissances obscures qu'eux-même s'étoient formées, & les nations enivrées de superstition & de craintes, ne firent aucun pas vers la félicité. Lorsquelles se trouverent heureuses, on leur dit que leur bonheur étoit un bienfait du ciel, qu'il falloit l'en remercier. Furent-elles infortunées? on leur dit que leurs maux étoient des châtimens visibles des Dieux, dont il falloit en tremblant adorer les jugemens; lorsqu'elles voulurent écarter les obstacles qui s'op-

posoient à leur bien-être, on leur persuada que c'étoit résister aux volontés du Très-Haut ; des citoyens curieux voulurent-ils s'occuper de sciences utiles, on les traita de connoissances frivoles & méprisables, peu nécessaires à des mortels, qui ne doivent avoir que l'autre vie devant les yeux. Enfin des nations heureuses voulurent-elles étendre la sphere de leurs plaisirs ? on leur dit que tout ce qui pouvoit leur plaire exciteroit la fureur de leur Dieu, qui les condamnoit en ce monde aux larmes & aux soupirs.

C'est ainsi que la Religion, jalouse de tout ce qui pouvoit détourner l'attention des hommes, voulut les occuper seule ; elle s'empara exclusivement de l'éducation ; elle influa sur la législation ; la politique lui fut subordonnée ; la morale fut réglée par ses caprices ; la paix des sociétés fut sans cesse troublée par les dissensions nécessaires qu'elle fit naître ; la raison & l'expérience furent bannies à perpétuité ; la vraie science reçut des entraves ou fut proscrite avec dédain, & les nations privées de lumieres, d'énergie, d'activité, furent tenues dans l'ignorance & dans un en-

gourdissement, dont elles ne se tirerent que pour se battre & soutenir les futiles décisions de leurs guides religieux. En un mot la superstition, uniquement occupée de ses phantômes, ne présenta jamais aux hommes des objets faits pour les intéresser; ses instructions ne formerent que des esclaves ignorans, craintifs, inquiets, qui n'eurent de l'activité que pour se nuire, & qui furent prêts à fouler aux pieds les devoirs les plus saints toutes les fois qu'on leur fit entendre que le ciel le vouloit ainsi.

Tels sont les fruits que les nations ont recueillis des instructions de leurs Docteurs sacrés; ceux-ci toujours ennemis nés de la vérité, de la raison humaine, de la science, furent aveugles eux-mêmes, & prétendirent guider des hommes encore plus aveugles qu'eux, & qu'ils prirent à tâche d'aveugler de plus en plus. Si l'intérêt des hommes, la raison, le bon sens eussent été consultés, les arts se seroient perfectionnés, les travaux auroient été rendus plus faciles, & les nations actives eussent été à portée d'augmenter la somme de leur bien-être; si l'on eût médité la politique, on auroit bientôt senti que le gou-

vernement pour être utile doit être juste, & que les sociétés ne peuvent être heureuses, si elles ne jouissent de la liberté, de la sureté, de la paix; si l'on eût consulté la raison, l'on eût trouvé que sans mœurs & sans vertu les nations ne peuvent subsister, & que la Religion, les gouvernemens & les loix seront toujours inutiles pour contenir les passions des hommes, quand l'éducation, l'habitude, l'opinion, la tyrannie religieuse & politique s'efforceront continuellement de les corrompre, d'égarer les esprits & d'enchaîner les corps.

C'est à ceux qui ont médité ces grands objets qu'il appartient d'instruire les peuples; eux seuls méritent le nom de Sages; & ce sont les Sages qui devroient être les seuls Prêtres des nations. Au lieu de former des superstitieux, des lâches, des fanatiques, leurs instructions formerait des Citoyens généreux, industrieux, éclairés, raisonnables. Par là peu-à-peu l'éducation répandroit des lumieres, des connoissances, des vertus solides; une jeunesse ainsi formée, formeroit à son tour une postérité vertueuse, éclairée; libre. Chaque Pere de famille transmettroit à ses enfans les prin-

cipes, les sentimens, les vertus qu'il auroit acquis lui-même; il développeroit leur raison, il leur montreroit leur intérêts les plus réels, il leur feroit de bonne heure contracter l'habitude de se rendre utile; il leur feroit sentir le prix de l'honneur véritable, il leur inspireroit le desir de mériter la bienveillance de ceux dont l'estime & les secours leur seront un jour si nécessaires; il leur prouveroit qu'ils sont intéressés à servir la patrie, à s'attacher à la grande famille dont l'association les a fait membres, à se conformer à des loix qui ont pour but le bien de tous; en un mot il leur apprendroit à chérir les noms sacrés de vertu & de Patrie.

Au milieu de citoyens imbus de ces maximes, un gouvernement équitable, à l'aide des récompenses & des peines, donneroit de nouvelles forces aux instructions domestique & paternelles; ainsi la législation viendroit à l'appui de l'éducation; elle contribueroit à fortifier les préceptes de la morale; elle encourageroit les talens, elle rendroit la vertu nécessaire; & le Souverain, intéressé lui-même à faire le bien, seroit le Prêtre de la raison, le vrai guide de son peuple,

le centre de tous les mouvemens de la sphere sociale.

Il n'en fut point ainsi chez des peuples que tout concourut à remplir de terreurs & de superstitions; ceux qui les instruisirent dans la Religion abbatitent leur courage; ils ne leur apprirent qu'à trembler devant leurs Dieux, à les appaiser par des présens, à les traiter comme des Rois dont la puissance était à craindre. Imbues de ces idées, les nations, après avoir formé des Cours à leurs Monarques célestes, se persuaderent, comme on a vu, que semblables aux Souverains de la terre, les Dieux du ciel montroient de la prédilection pour ceux qui les servoient & les approchoient de plus près: ainsi l'on s'imagina que les Ministres & les Courtisans des Dieux, les Officiers de leurs palais, les personnes de leur cortege devoient être des hommes privilégiés, bien plus agréables à leurs yeux que le reste des mortels, & qui par leur crédit pouvoit tout obtenir de leurs maîtres.

Dans l'origine des sociétés les Législateurs en furent les premiers Prêtres; ce furent donc eux qui leur apporterent des Divinités, des Religions, des Mytholo

thologies, & toujours ils demeurerent en possession d'annoncer & d'interprêter les volontés de leurs Dieux. Le sacerdoce appartint de droit à ces ambitieux bienfaisans ou rusés qui, après avoir mérité la confiance des peuples, s'emparerent de leur instruction. Ils furent aidés dans leurs fonctions par des personnes éprouvées & choisies, sur lesquelles ils se reposerent des détails du Ministere sacré, & qui partagerent avec eux les respects des nations. Ainsi les Prêtres formerent entre eux un ordre *hiérarchique*, & participerent à l'éclat de la Majesté Divine; en raison des offices plus ou moins distingués qu'ils exercerent auprès de la personne des Dieux; ils constituerent dans chaque Nation une classe distinguée, qui ne fut point confondue avec le vulgaire, dont la familiarité eût diminué la vénération. Des hommes uniquement destinés à servir les Dieux furent regardés comme *Sacrés* & *Divins*; ils ne furent point placés sur la même ligne que les autres, qui, dégradés à leurs propres yeux, se crurent des *profanes*. Les Prêtres uniquement occupés de leurs soins importans, se renfermerent avec leurs

Dieux dans leurs temples, ils vécurent dans la retraite, ils se rendirent inaccessibles au vulgaire, & leurs sanctuaires devinrent impénétrables : ce que l'on voit tous les jours perd bientôt le pouvoir d'en imposer. (*k*)

Anéanti devant son Dieu, objet constant de ses dédains, le peuple ne se jugea plus digne de présenter lui-même ses offrandes & ses hommages à ce Monarque redouté, qu'il voyoit renfermé avec ses Prêtres dans le fond d'un sanctuaire, il se crut obligé de recourir à l'intercession de ses favoris ; ceux-ci furent seuls en droit de lui parler, de lui présenter les dons du vulgaire, de prier

(*k*) Le Grand-Prêtre des Juifs n'entroit qu'une fois l'année dans le Saint des Saints. Il s'y présentoit tout seul, & non sans une crainte vraie ou simulée d'en mourir. Quelle devoit être l'idée que le peuple d'Israël pouvoit avoir de son Dieu si redoutable pour le Pontife lui-même. Chez les Payens il y avoit des temples qui ne s'ouvroient pareillement qu'une seule fois dans l'année. En matiere de Religion les hommes furent toujours traités comme des enfans ; *tremblez devant mon Sanctuaire, dit* Jehovah. V. LEVITIC. CH. 19. *Quiconque approchera du Tabernacle du Seigneur sera frappé de mort.* NOMBRES CHAP. XVIII vs. 31. *Votre Dieu est un feu dévorant.* V. DEUTRON. CHAP. V. VS. 24. &c.

& de sacrifier pour lui, & d'expier ses fautes. Seuls dépositaires des loix qu'ils avoient reçues des Dieux mêmes, ils furent seuls en droit de les interprêter. Ceux qui avoient le privilége exclusif de voir & d'entretenir la Divinité ou d'être inspirés par elle, étoient sans doute, les seuls qui connussent ses véritables intentions & l'esprit de ses ordonnances. Des fonctions si nobles & si importantes firent partager aux Prêtres la vénération de l'Être invisible dont ils étoient les organes : médiateurs entre lui & les hommes, ils commanderent aux nations ; leurs décrets ne rencontrerent plus d'obstacles, qui eût en effet osé leur résister ? Les Rois, soumis comme les derniers de leurs sujets à l'empire des Immortels, furent toujours forcés de plier sous le joug du sacerdoce ; le choix d'un peuple superstitieux pourroit-il être douteux entre ses Maîtres célestes, ses guides sacrés & ses Souverains profanes dont la gloire est éclipsée par celle du Très-Haut ? (l).

(l) *Nulla res efficaciùs multitudidem regit quam superstitio ; alioqui impotens. sæva, mutabilis, ubi vana religione capta est, meliùs vatibus quam ducibus paret.*

QUINT. CURT. LIB. IV. CAP. [illegible]

Les connoiſſances, les talens, la ſcience donnent une ſupériorité néceſſaire à ceux qui les poſſèdent. Ce fut ſouvent en apportant des découvertes utiles à des nations ignorantes & ſauvages que les Légiſlateurs mériterent leur confiance, leur firent adopter leurs Dieux, leurs cultes & leurs loix, & parvinrent à les ſubjuguer. Lorſque les cultes furent une fois établis, & les Prêtres ſéqueſtrés du vulgaire, ceux-ci ſe bornerent au ſoin des autels, & dégagés par la générosité des peuples de l'embarras de ſonger à leur propre ſubſiſtance, ils eurent le loiſir de ſe livrer à la contemplation, ils méditerent pour les autres, & découvrirent ſouvent des choſes avantageuſes à la ſociété. Les uns étudierent les vertus ſecrettes des plantes, les maladies du corps humain, les moyens de les guérir; d'autres obſerverent le cours des aſtres & prétendirent bientôt y lire les deſtinées des mortels; d'autres trouverent dans la nature des moyens d'étonner leurs concitoyens & d'en impoſer à leur crédulité. Les Prêtres furent les premiers Médecins, les premiers Juriſconſultes, les premiers Légiſlateurs, les premiers

Juges, en un mot les premiers Savans des sociétés naissantes (*m*); nous y voyons la Poësie, la Musique, la Médecine, l'Astrologie, la Magie, la Physique exercées par eux, & quelquefois même la Morale & la Philosophie; leur savoir les fit considérer de tout le monde. Le souverain se servit d'eux dans ses entreprises; le soldat les respectait au sein même du carnage. Chacun eut besoin de leurs secours; chacun trouva dans son Prêtre des ressources, & le crut un homme divin, parce qu'il ne connut pas les secrets de son art. Aussi le sacerdoce eut-il soin de ne point communiquer la science; en passant par ses mains les connoissances les plus simples, contracterent toujours un ton énigmatique & mystérieux qui en retarda visiblement les progrès; jamais les Prêtres ne consentirent à découvrir la vérité toute nue, elle fut toujours masquée par eux sous des allégories,

(*m*) En Egypte les Prêtres étoient Juges; leur chef portoit au col un Saphire qu'on appelloit *Vérité*. *V. Ælian. var. Histor. Lib. XIV. Cap.* 34. Les Druïdes exerçoient les fonctions de Juges parmi les Celtes.

exprimée par des hiéroglyphes, couverte des ombres du mystere, réservée à un petit nombre d'hommes éprouvés & défigurée pour les autres par l'alliage du mensonge & du merveilleux. (*n*).

Nons n'en serons point étonnés quand nous réfléchirons que ce qui est simple, familier & connu, perd ses droits sur l'admiration des hommes, au lieu que le mystere irrite leur curiosité, le merveilleux fait travailler leur imagination & ils sont stupéfaits à la vue des choses

(*n*) L'allégorie consiste à énoncer une chose de maniere à en faire entendre une autre. L'antiquité nous atteste que *l'allégorie* étoit une invention d'Egypte ainsi que les *hiéroglyphes*: les Prêtres, jaloux de leurs découvertes, les imaginerent comme des moyens de les transmettre à leurs successeurs, sans les faire connoître au vulgaire. Tous les Prêtres furent toujours mystérieux; parmi les Druïdes il étoit défendu de coucher leur doctrine sacrée par écrit, de peur qu'elle ne fût examinée. C'est par le même principe que les plus rusés des Prêtres Chrétiens, ont voulu ôter des mains du peuple les livres sur lesquels leur croyance est fondée; il est évident que rien n'est plus absurde que d'imaginer qu'un Dieu bon & sage, voulant faire connoître ses intentions aux hommes, puisse se servir d'allégories, c'est-à-dire d'un langage inintelligible pour le plus grand nombre d'entre eux.

qui ſurpaſſent leur entendement. Tout homme qui ſe dit poſſeſſeur d'un ſecret important, devient conſidérable aux yeux du vulgaire, acquiert de la ſupériorité, eſt regardé comme un être favoriſé des cieux. C'eſt ſur ces diſpoſitions que furent toujours fondés les myſteres; les Prêtres par leur moyen ſe firent conſidérer, & ne communiquerent leurs ſecrets qu'après s'être, par des épreuves multipliés, aſſurés de la diſcrétion de ceux dont ils avoient irrité la curioſité. (*o*).

Comme les Dieux furent réputés les auteurs de tous les événemens qui arrivent dans ce monde, il fut naturel de conſulter leurs miniſtres dans toutes les entrepriſes & de ne rien faire ſans leur

(*o*) Strabon Liv. XVII. dit que Platon & Eudoxe, après un ſéjour de treize ans en Egypte, pendant leſquels ils ne ceſſerent de faire leur cour aux Prêtres d'Héliopolis & de ramper devant eux, ne purent en rien obtenir que la découverte par laquelle on leur apprit que la vraie meſure de l'année étoit de ſix heures plus longue que celle qui étoit en uſage chez les Grecs. Le ton myſtérieux & fanatique de la Doctrine de Pythagore & de Platon eſt dû viſiblement aux Prêtres Egyptiens, dont tous deux avoient pris des leçons.

aveu ; par-là les Prêtres devinrent les arbitres du ſort des Etats, tantôt ils encouragerent les nations par des oracles favorables, tantôt ils les abbatirent par des prédictions & des préſages ſiniſtres. De-là cette foule d'Inſpirés qui, ſous les noms de *Devins*, de *Voyans*, de *Prophêtes*, d'*Haruſpices*, déciderent de toutes les entrepriſes, rendirent ſouvent inutiles les projets les plus avantageux, furent toujours ſûrs de commander à la ſtupidité des peuples & d'allumer dans leurs ames les paſſions les plus contraires aux intérêts de la ſociété. (*p*).

Les connoiſſances ſublimes & variées des Prêtres les rendirent plus chers, plus précieux, plus reſpectables aux nations ; les reſſources continuelles qu'elles crurent trouver en eux, leur crédit auprès des Dieux, la ſupériorité néceſſaire que l'expérience leur donna ſur les autres citoyens, les fit regarder comme

(*p*) Euripide dit que *celui qui devine le mieux eſt le meilleur Prophête*. Les Prophêtes des Hébreux étoient évidemment des Jongleurs, des Devins, des diſeurs de bonne avanture, tels que ceux qu'on trouve dans tous les pays du monde, vivans de la ſimplicité des peuples.

l'ordre le plus important de toute société. Le merveilleux vint encore à leur secours ; plusieurs d'entre eux étudierent la nature & mirent à profit ses phénomenes pour étonner, éblouir, intimider le vulgaire ; celui ci toujours ignorant, crut ces effets surnaturels, & son imagination prévenue vit sans cesse tout ce que ses Prêtres voulurent lui faire voir (q). De-là cette foule de prodiges, de prestiges, de miracles, que l'on regarda comme des signes indubitables de la volonté du ciel, qui s'expliquoit par le désordre ou la suspension que les Dieux à la voix de leurs Prê-

(q) Tous les tours ou miracles, que la Bible attribue à Moyse & aux Sorciers de Pharaon, semblent prouver que les Prêtres d'Egypte possédoient un grand nombre de secrets de physique & de chymie, que leur génie mystérieux a fait perdre depuis. Peut-être que Moyse, dont la face parut resplendissante aux Israëlites, avoit connoissance du *phosphore* de Godefroy. Quels miracles les Prêtres du Paganisme n'auroient-ils pas pu opérer à l'aide de la poudre à canon & du magnétisme ; &c ! Moyse avoit, sans doute, beau jeu avec les Israëlites puisqu'il leur faisoit croire qu'une colonne de nuée les conduisoit, tandis que cette colonne, n'étoit réellement qu'un brasier qu'il faisoit porter à la tête de l'armée, suivant l'usage des Orientaux.

tres mettoient dans les loix de la nature. Ces merveilles prétendues assurérent de plus en plus la puissance sacerdotale, confondirent la raison des peuples, & les disposérent à croire aveuglément tout ce qu'on voulut proposer à leur crédulité. En effet comment résister à des hommes auxquels la nature elle-même est forcée d'obéir ? Comment douter de la vérité de leurs paroles, tandis que le ciel & la terre leur rendoient les plus éclatans témoignages ? Comment refuser de soumettre sa raison à des personnages capables d'opérer des merveilles si propre à la confondre ? C'est à force de prodiges que l'on peut venir à bout de dompter la raison ; une œuvre surnaturelle, qui n'est jamais qu'un effet dont le peuple ne connoît point la vraie cause, sera toujours pour lui un argument plus fort que les raisonnemens les plus sensés ; la raison ne parle souvent qu'à des hommes incapable de l'entendre & de suivre les preuves dont elle s'appuie ; un miracle parle aux yeux des hommes les plus grossiers, & porte la conviction avec lui.

La plupart de ceux qui ont donné des

Religions aux hommes ont donc prouvé leurs missions par des miracles; mais toutes les Religions du monde datent des tems d'ignorance; plus les peuples sont ignorans plus le merveilleux a de pouvoir sur eux, & plus on est en droit de récuser leur témoignagne; cependant dès que nous doutons de la vérité d'une Religion, on nous ferme la bouche en nous citant les merveilles que ses fondateurs ont opérées aux yeux d'une multitude, dont on reconnoit l'ignorance & la stupidité: on veut que des prestiges, dont une populace sans lumiére fut témoin, servent encore de preuves à des hommes plus éclairés que la réflexion & l'expérience ont détrompés du merveilleux. Ce ne fut jamais que dans les tems de ténébres que les Prêtres eurent le pouvoir de faire descendre du ciel les titres de leur grandeur, mais ces titres s'effacent, s'anéantissent, & peuvent difficilement se renouveller, lorsque les nations sont parvenues à s'éclairer. Dans les sociétés instruites il ne se fait plus de miracles; alors le sacerdoce, faute de pouvoir en opérer de nouveaux, est

réduit à faire usage des miracles anciens. (*r*).

(*r*) On voit par-là pourquoi les Prêtres ont toujours été ennemis de la science & des nouvelles découvertes. A mesure que les hommes deviendront plus instruits, la puissance sacerdotale doit nécessairement diminuer; l'étude de la nature doit sur-tout déplaire aux Prêtres, elle est propre à renverser leurs systêmes métaphysiques, & à leur ôter à jamais le pouvoir de faire des miracles.

A l'égard de l'esprit mystérieux que l'on voit régner dans toutes les Religions tant anciennes que modernes, il est fondé, comme on a dit, sur ce que les hommes se font communément une haute idée de ce qu'ils ne comprennent pas; les choses qu'on leur cache font travailler leurs cerveaux. Synésius dit avec raison „ *que le peuple méprise toujours ce qui est facile à comprendre, & par conséquent il faut que la Religion lui présente quelque chose de surprenant & de mystérieux pour frapper ses yeux & pour exciter sa curiosité* ". La Religion Romaine est bien plus populaire que la Religion Protestante, vu que la premiere est plus absurde & plus hérissée de Mysteres, tandis que la seconde s'est rendue difficile sur quelques Dogmes insensés, quoiqu'elle en admette tant d'autres, aussi contraires au bon sens. Peut-être que l'obscurité, la bizarrerie, l'absurdité mystérieuse du Christianisme sont les causes de l'avidité avec laquelle il fut reçu. En matiere de Religion la plus divine est la plus merveilleuse, la plus inconcevable, est la meilleure.

CHAPITRE V.

De la Théocratie ou du gouvernement Sacerdotal.

TElles sont les armes avec lesquelles le sacerdoce est parvenu à conquérir les nations, & à se placer sur le trône de l'univers, à côté des Dieux devant lesquels il faisoit trembler les hommes. Les erreurs du genre humain se sont diversifiées ; des superstitions vieillies & tombées dans le mépris ont fait place à des folies nouvelles ; les Dieux eux-mêmes ont changé, mais quel que fût leur sort, les artifices, les ressources & le pouvoir de leurs Ministres furent toujours les mêmes ; les espérances & les craintes des peuples, leur ignorance & leur crédulité, leur passion pour le merveilleux rendirent les Prêtres en tout tems les maîtres & les guides des nations ; toujours ils commandérent à leur imagination, ils enchaînérent leurs esprits, ils partagérent le pouvoir & la majesté des Dieux qui furent en régne.

Si, comme on a vu dans le chapitre précédent, les Législateurs des peuples en furent les premiers Prêtres; par une suite néceſſaire ils en devinrent souvent les premiers Souverains. Plus on s'enfoncera dans l'antiquité plus on y verra le ſacerdoce & le pouvoir ſuprême exercés par les mêmes hommes. Rien en effet ne fut plus naturel que de ſe ſoumettre en tout & ſans réſerve à l'autorité de ces perſonnages reſpectables dont on avoit reçu tant de bienfaits, que l'on ſuppoſoit les favoris des Dieux, qui opéroient tant de merveilles, par le miniſtere deſquels on recevoit les volontés du ciel. Que de titres pour leur accorder la ſoumiſſion la plus aveugle, la confiance la plus entiere, la vénération la plus profonde! quels aſcendant ne doivent pas donner à ceux qui les poſſedent ſur une multitude ignorante, la connoiſſance des ſecrets de la nature, le talent de la parole, l'art d'allumer l'imagination, le ſecret d'abbattre l'ame & ſur-tout le privilege de faire parler les Dieux! Rien ne peut, ſans doute, égaler le pouvoir qu'une ame forte ou ruſée, à l'aide de l'enthouſiaſme & des prodiges, ſçait prendre ſur

des ames foibles, tremblantes, dénuées d'expérience & de la faculté de penser.

Ne soyons donc point surpris si nous trouvons presque par-tout des vestiges plus ou moins marqués du gouvernement sacerdotal; il dut être absolu & despotique parce que la volonté des Dieux doit être la régle des hommes & n'est point faite pour rencontrer des obstacles; il dut être illimité dans son pouvoir, parce que ce seroit un crime que d'oser faire un pacte ou des conventions avec un Dieu, que sa puissance suprême dispense de toute obligation, & qui ne peut s'asservir à aucuns devoirs. Les loix pénales durent être effrayantes, parce qu'il n'est point de plus grand crime que de désobéir à son Dieu ou de se révolter contre lui; ce gouvernement dut être violent & tyrannique parce que la terreur en fut la base; il dut être insensé parce qu'il eut pour régle & pour modele des êtres fantasques & déraisonnables, copiés d'après les plus méchans des hommes; enfin l'impunité enhardissant sa licence, il dut tout se permettre & faire éclore les abus les plus crians.

Tant que le gouvernement sacerdotal n'eut point de concurrent, on lui donna le nom de *Théocratie* ou du gouvernement divin. Dieu fut censé gouverner par lui-même toutes les fois qu'il n'eut que ses Ministres pour représentans, des Prêtres pour Interprétes de ses volontés; cependant à la longue des profanes ambitieux, respectant peu les droits du sacerdoce, sont presque partout parvenus à lui ravir une portion de sa puissance divine. Ce fut, sans doute, l'abus que les représentans de la Divinité firent de leur pouvoir, ce furent l'indolence présomptueuse & les excès des Prêtres souverains, qui engagérent les peuples & les soldats à consentir à ce partage de l'autorité souveraine. (s).

(s) Les livres des Hébreux nous montrent un Législateur envoyé par un Dieu tout sacerdotal uniquement occupé de ses Prêtres qui veut que son peuple choisi n'obéisse qu'à des Prêtres. Ce ne fut qu'à la longue que les Hébreux, devenus guerriers, arracherent aux Prêtres leur pouvoir & forcerent le Dieu & son Prophête de leur donner un *Roi qui combattît à leur tête.* Le Dairi des Japonois fut longtems le Pontife & le Roi de ce pays; à la fin la puissance civile fut arrachée de ses mains par un Général ambitieux. La Théocratie subsista fort longtems chez les Mahométans, dont les *Califes*, ou suc-

cess

Le sacerdoce fit une faute irréparable pour avoir négligé de toujours réunir la force des armes à celle de l'opinion, ce qui auroit rendu son empire éternel.

Ainsi la tyrannie sacerdotale se détruisit elle-même en grande partie; des guerriers actifs, ambitieux, arracherent peu à-peu le sceptre des mains trop foibles pour le soutenir, ou qui en avoient visiblement abusé; ils dépouillerent les Dieux & leurs Ministres d'un pouvoir trop étendu, ils laisserent à ceux-ci le soin de gouverner les esprits, & se chargerent eux-mêmes de l'administration politique; par-là il s'établit deux Légi-

cesseurs de Mahomet, furent des despotes spirituels & temporels, jusqu'à ce que la puissance civile fut otée à des hommes trop indolens pour l'exercer. Dans l'Indostan la Caste des *Bramines* ou prêtres de l'Indostan, se prétend supérieure à celle des *Rajas* ou Prince : il fut un tems où le sceptre étoit entre les mains de ces Prêtres. La Théocratie subsista longtems en Europe; le Pape au nom de son Dieu, dont il se dit le Vicaire, y exerça le pouvoir le plus absolu sur les Rois de sa secte. Son insolence & son avidité révolterent peu-à-peu les Souverains & dégoûterent quelques peuples de son joug; cependant l'on ne peut douter que les Gouvernemens Chrétiens ne soient encore par-tout honteusement soumis aux Prêtres.

flateurs & deux Puissances dans toutes les nations. Mais le sacerdoce conserva toujours le droit de parler au nom des Dieux & de faire chanceller les Rois mêmes sur leur trône ; sa puissance *spirituelle*, fondée sur l'opinion, fut toujours assez forte pour ébranler les Empires jusque dans leurs fondemens.

Les Prêtres néanmoins, peu contens du pouvoir qui leur étoit resté, chercherent toujours à remonter sur le trône dont une force profane les avoit chassés ; dans toutes les nations, la puissance spirituelle fut la rivale l'ennemie de la puissance temporelle : le prêtre n'oublia jamais que ses droits venoient du ciel ; jamais il ne fut véritablement soumis aux Souverains de la terre. Toutes les fois qu'il se sentit trop foible pour combattre l'autorité politique à visage découvert, il cabala sourdement contre elle, il regarda toujours les Rois profanes comme des usurpateurs, & il ne leur pardonna que lorsque ceux-ci se laisserent guider par lui, & lui permirent de régner sur eux-mêmes.

Les annales d'un grand nombre de peuples nous fournissent des exemples mémorables de l'ascendant que le sacer-

doce sçut prendre sur les Rois. Diodore de Sicile nous apprend que les Prêtres de Méroë ordonnoient à leur Monarque de se donner la mort, dès qu'il avoit eu le malheur de déplaire à la Divinité ; le Souverain, sans répliquer, étoit obligé de se conformer à ce terrible arrêt. Nous voyons chez les Hébreux un conflict perpétuel entre les Rois d'un côté, & les Prêtres, les Inspirés, les Prophêtes d'un autre ; tout Prince qui ne fut point aveuglément dévoué aux Ministres du Très-Haut fut communément traversé dans toutes ses entreprises, & n'eut pour l'ordinaire qu'une fin tragique à espérer. Parmi les Chrétiens le sacerdoce donna dans tous les siecles des preuves fréquentes de son pouvoir ; souvent les hommes de cet ordre ont jugé & déposé leurs Souverains. Aujourd'hui même encore dans les pays qui se flattent d'être les plus éclairés, le levain de la superstition est toujours assez fort pour embraser l'imagination des peuples fanatiques, disposés à vanger les outrages prétendus que la puissance souveraine ose faire à leur Dieu ; ce Dieu fait cause commune avec ses Ministres ; il est bien rare qu'il laisse im-

punies les injures qu'on leur fait ou le mépris de leurs ordres.

Tout favorisa le sacerdoce dans ses entreprises, ses prétentions, ses attentats; les préjugés qui lui attachoient le vulgaire furent bien plus forts & plus enracinés que ceux qui les soumettoient à leurs souverains temporels. Il n'est gueres de contrés où l'intérêt des Prêtres n'ait fait couler à grands flots le sang des nations. Les peuples plongés dans l'ignorance eurent communément dans leurs guides spirituels une confiance opiniâtre, fatale à leur propre tranquillité. L'intérêt du Prêtre fut toujours l'intérêt de son Dieu, les droits du Prêtre furent les droits de ce Dieu, ses prétentions furent fondées sur l'autorité divine, ses opinions passerent en tout tems pour des oracles du ciel, ses crimes mêmes furent sacrés & les loix civiles n'eurent point le droit de les punir. Ainsi le ciel & la terre s'armerent de concert lorsqu'il fut question des intérêts du sacerdoce; les Rois eux-mêmes n'y toucherent point impunément, ils furent obligés de se soumettre comme les autres à ses décisions; ils s'exposerent à une perte certaine dès qu'ils

voulurent y résister. Quels droits plus incontestables que ceux que la Divinité a formellement donnés ? quelle force peut résister à l'épée du Seigneur ?

Toutes les fois que des Souverains essayerent de limiter le pouvoir de ces hommes indomptés, mépriserent leurs opinions futiles, voulurent arrêter leurs excès & dompter leur opiniâtreté, en un mot crurent devoir les empêcher d'abuser de leur puissance, aussitôt mille clameurs s'éleverent de toutes parts. La majesté de l'être suprême se trouvoit outragée, le culte étoit en danger, les fondemens du temple étoient ébranlés, les nations étoient menacées des plus affreux désastres. Les noms d'*impies*, de *sacrileges*, d'ennemis du ciel, d'usurpateurs, de tyrans, furent prodigués aux Monarques qui n'eurent point pour l'*Ordre sacré* la déférence qu'il exigeoit. *Vous allez tous périr ! le ciel est irrité ! les Dieux sont attaqués ! le temple est profané ! la puissance civile met la main à l'encensoir* ! tels sont les cris de guerre du sacerdoce ; à ces mots effrayans, dans les tems d'ignorance & de vertige, le fanatique aiguisa ses couteaux, les peuples se souleverent, ils suivirent sous

leurs guides ſpirituels l'étendart de la révolte, & mille bras ſe préſentetent pour ſervir contre le trône la vengeance des miniſtres des autels. Le ciel fut toujours prêts à prendre parti pour ſes ſerviteurs irrités; tout Prince qui leur réſiſta ſe révolta contre Dieu même, il devint dès lors indigne de vivre ou de régner.

Ne ſoyons point ſurpris de ces maximes ſi nuiſibles aux repos des Etats, ni des excès qui en furent les conſéquences néceſſaires; dès que les Dieux ſont les maîtres des Rois ainſi que des ſujett; dès que rien n'eſt plus important que leur culte; dès que la Religion eſt ſuppoſée d'inſtitution divine; dès que les Prêtres ſont les ſeuls dépoſitaires des volontés du Très-Haut, la puiſſance temporelle doit être en tout ſubordonnée à la puiſſance ſpirituelle; tout Prince qui lui réſiſteroit ſeroit un rebelle inſenſé, qui méconnoîtroit la ſource de ſa propre autorité. Si le pouvoir des Rois n'eſt, comme tant de Souverains ont follement prétendu, qu'une émanation de celui du Très-Haut, ſi c'eſt à Dieu ſeul qu'ils reconnoiſſent devoir leur autorité, & ſi d'un autre côté les Prêtres

font les uniques interprêtes des volontés de ce Dieux, il n'eſt point douteux que d'après ces principes un Monarque eſt déchu de ſon pouvoir dès que le ciel déclare ſa volonté par la bouche de ſes Miniſtres; ſi ſur leurs ordres il refuſoit de dépoſer le ſceptre & la couronne, il ne ſeroit plus qu'un uſurpateur; ſi c'eſt Dieu qui fait les Rois, Dieu doit avoir en tout tems le droit de les défaire.

D'où l'on voit que les Souverains en prétendant n'être redevables de leur pouvoir qu'à Dieu ſeul, & n'être comptables qu'à lui de leurs actions, ſe ſont mis dans une dépendance réelle du caprice des Prêtres, toujours ſeuls en droit de faire parler la Divinité; mais lorſque celle-ci ſe ſera une fois expliquée, lorſqu'elle aura rejetté ou proſcrit le Souverain qui lui déplait, quel parti prendront les peuples? Combattront-ils contre Dieu même? S'expoſeront-ils à ſa colere éternelle? Non, ſans doute; *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Les Rois ne ſont à craindre qu'en ce monde, la vengeance divine s'étend au delà même du trépas. D'après ces notions les peuples ne peuvent donc héſiter à ſe déclarer pour leurs Prêtres, &

chaque fanatique religieux doit se persuader qu'il fait une action méritoire en détruisant le Prince que ses Prêtres lui désignent comme un rebelle, un tyran, un être proscrit par son Dieu même. Dans un pays superstitieux le sort des Rois doit être perpétuellement dans les mains du sacerdoce; si les peuples étoient conséquens, les Théologiens seroient toujours les seuls arbitres des Empires & de ceux qui les gouvernent; ceux qui parlent au nom des Dieux sont faits pour être les vrais maîtres des Nations & pour n'en point reconnoître ici-bas. (*t*).

En

(*t*) Les Prêtres dans les nations modernes ne portent point les armes; le Papisme (c'est-à-dire la secte la plus sacerdotale & la plus sanguinaire du Christianisme) à pour maxime que l'Eglise *abhorre le sang*; il est vrai que ses Prêtres ne le répandent guères par eux-mêmes; ils ont communément à leurs ordres des Princes & des Magistrats qui les dispensent de cette peine; ceux-ci se trouvent trop heureux d'être les vils exécuteurs de leurs vengeances divines. Les Druïdes, chez les Gaulois & les Germains, exécutoient les criminels & les immoloient aux Dieux. Les Prêtres du Paganisme & du Judaïsme étoient de vrais bouchers, que leurs sacrifices dégoûtans devoient familiariser avec la cruauté;

En effet le pouvoir sacerdotal est par-tout établi sur les fondemens les plus solides ; il a pour lui les craintes & les espérance des hommes ; l'éducation, l'habitude, l'ignorance & la foiblesse viennent continuellement à son secours & affermissent son empire. Cébes nous représente l'imposture comme assise à l'entrée de la porte qui conduit à la vie, & faisant boire à tous ceux qui s'y présentent la coupe de l'erreur. Cette coupe c'est la superstition ; ses Ministres s'emparent des premieres années de la jeunesse, l'éducation des citoyens est par-tout confiée aux interprêtes des Dieux ; elle n'a pour objet que de les infecter de la contagion sacrée, de les prémunir contre les remedes afin de les mettre pour la vie sous la dépendance de leurs Charlatans spirituels. Ainsi dès l'enfance l'homme s'accoutume à ne rien voir de si grand que son Prêtre ; les premiers soins des instituteurs de la jeunesse se bornent à lui inspirer un attachement servile pour des chimeres utiles au sacerdoce, une soumission profonde à ses ordres, une confiance aveugle dans ses décisions, un respect insensé pour ses Mysteres, une aversion très-forte pour

la raison. Ces Instituteur sentent que c'est dans un âge tendre & dépourvu d'expérience qu'il faut semer les idées sur lesquelles l'importance du sacerdoce doit un jour se fonder. C'est ainsi que dans tous les pays les Prêtres se forment une pépiniere desclaves, qui dans l'âge mûr seront prêts à embrasser leur cause, à seconder leurs passions & à produire les révolutions qu'ils se croiront intéressés à exciter. Par l'effet d'une politique insensée l'éducation n'est que l'art de faire des superstitieux, des fanatiques & de mauvais citoyens. (*v*).

La vénération des peuples pour les Ministres de la Divinité ne fut jamais stérile; ils ne tarderent point à combler de présens, de donations & de récompenses les favoris du ciel, aux instructions, aux intercessions & aux importans services desquels ils s'imaginerent qu'étoit dûe la prospérité des Etats. Il

(*v*) Nos deux Universités d'*Ozford* & de *Cambridge* jouissent, comme on sçait, de revenus immenses, qui vont, dit-on, à près de 200000 livres sterlings; cependant personne n'ignore que ces deux Ecoles sont dans des principes très-opposés aux intérêts de notre nation & sont des pépinieres de *Jacobites*, ou d'Esclaves.

ne faut donc point s'étonner des richesses qu'en tous lieux la superstition généreuse des Monarques & de leurs sujets accumula de siecles en siecles sur les Prêtres, dont les sacrifices, les prieres, les méditations, que dis-je! dont l'inaction & l'oisiveté furent regardés comme les causes de la faveur du Très-Haut. On crut enrichir Dieu lui-même encomblant ses amis, & ses serviteurs, d'honneurs, de pouvoir, de bienfaits, & en les faisant nâger dans l'abondance. On ne vit rien de plus légitime que de les faire vivre dans une splendeur qui répondit à la dignité du maître qu'ils servoient. (*w*).

(*w*) La plupart des Monasteres que l'on trouve en Europe, ainsi que ceux qui subsistoient dans notre Isle avant la Réformation, ont été fondés dans des siecles d'ignorance & de superstition par des scélérats puissans, qui après avoir vécu comme des Tyrans & des bêtes féroces, croyoient racheter leurs péchés en dotant richement des Prêtres faineans. Parmi nous, Offa, Prince Saxon très-méchant, s'est sur-tout distingué parmi les riches Donations qu'il a faites à l'Eglise. L'empereur Constantin, qui fut un scélérat, fut le plus grand bienfaiteur du Clergé Chrétien; en récompense le Clergé le montre comme un Saint.

L'oisiveté tranquille, abondante & honorée dont les bienfaits des Rois & des peuples firent jouir le sacerdoce, lui procura le loisir de méditer; une vie dégagée de soins & de travaux dut être favorable à la rêverie: la Divinité fut, sans doute, le principal objet de celle des Prêtres qui lui devoient leur existence, la considération, les richesses dont ils jouissoient. Il fallut s'en occuper, afin de prescrire aux peuples ce qu'ils devoient faire & penser; mais comment s'accorder sur les choses qui regardent un objet si vague que la Religion & que tous les hommes sont forcés de voir si diversement? Il n'y eut donc aucune harmonie entre les systêmes que firent éclore les contemplations sacerdotales; ils furent sujets à des contestations éternelles; on ne put jamais convenir de rien, & la force seule fut capable de terminer les querelles. Les Ministres de la superstition raisonnerent & disputerent toujours entre eux sur le Dieu qu'ils annonçoient aux mortels, sur ses attributs, sur la façon d'entendre ses oracles, sur le culte qui lui plaisoit le plus, sur sa façon d'agir, &c.; ces objets pirent dans les esprits des mo-

difications peu uniformes; les Prêtres, uniquement d'accord ſur la néceſſité de proſcrire la raiſon, ne purent convenir d'aucun autre point, & leurs vaines hypothèſes ne préſenterent en tout tems qu'une mer de conjectures & d'incertitudes, dans laquelle l'eſprit humain fut forcé de ſe perdre. La vanité, l'intérêt, l'entêtement ſont les vraies ſources des ſectes, des héréſies & des diviſions entre les Prêtres. Les brigands ſe battent communément quand il s'agit de partager le butin.

Ces inconvéniens euſſent été peu fâcheux ſi les querelles du ſacerdoce, réſervées aux hommes de cet ordre, n'euſſent point intéreſſé le repos des nations; mais rien de ce qui regarde le ciel ne doit être indifférent aux mortels; ainſi les Souverains & les ſujets ſe crurent indiſpenſablement obligés de prendre part aux diſputes de leurs guides ſpirituels; ils ſe feroient fait un crime de reſter les ſpectateurs indifférens de leurs combats; ils crurent qu'il s'agiſſoit de leur propre bonheur, tandis qu'il ne s'agiſſoit que de l'ambition des Prêtres, de leur vanité puérile, & de leurs offrandes. On ſuppoſa follement que le

L'humanité est révoltée à la vue des vexations, des proscriptions & des massacres que l'ambition, l'orgueil & l'opiniâtreté des Prêtres a produits dans ce monde; la raison est interdite & consternée en parcourant les annales de ces hommes révérés qui, couverts de l'Egide de la Divinité, ont depuis des milliers d'années inquiété, persécuté, exterminé les malheureux habitans de la terre, & qui furent constamment les fléaux des Souverains & des sujets.

De siecle en siecle on vit sortir du sein de l'Ordre sacerdotal des spéculateurs extravagans, qui prétendirent avoir fait de nouvelles découvertes sur la Divinité & ses voyes; ils ne firent que diversifier les erreurs & les rêveries du genre humain, & les Nations payerent de leur sang les systêmes inconcevables qu'ils leur annonçoient comme les objets les plus intéressans pour elles. Les peuples ne fureut jamais que des instrumens aveugles & vils de leurs Prêtres, qui les enivrerent de leurs propres passions, de leurs delires ou de leurs impostures; ils se crurent trop heureux de périr pour une si belle cause; ils ne s'apperçurent jamais que ce qu'on leur

donnoit pour des oracles de Dieu n'étoit véritablement que les folies de quelques mauvais citoyens, enthousiastes, opiniâtres, ambitieux & fourbes.

De toutes les voyes que le sacerdoce a suivies pour retenir les peuples sous le joug, il n'en fut point de plus efficace que l'ignorance, le mépris de la raison & cet abrutissement honteux où toujours il s'efforça de les plonger & de les retenir. Si les Ministres des Dieux furent jamais d'accord sur quelque chose, ce fut dans le projet d'aveugler ceux qu'ils voulurent guider. Le premier de leurs principes fut toujours de décrier la raison, d'en interdire l'usage, de la soumettre à leur propre autorité. Il faut au sacerdoce des esclaves qui ne voyent que par ses yeux. Si en cela il consulta ses propres intérêts, il fit au genre humain une playe profonde & incurable; celui-ci ayant une fois appris à se défier de la seule lumiere que la nature lui ait donnée pour distinguer le vrai du faux, le bien du mal, l'utile de ce qui est nuisible, ne connut plus d'autre régle que l'intérêt de ses Prêtres, & se porta au crime avec ardeur toutes les fois qu'ils l'ordonnerent.

Cessons donc d'être surpris des obstacles que le sacerdoce mit en tout tems aux progrès des connoissances humaines, de la haine invétérée qu'il voua à la Philosophie, & des persécutions qu'il suscita dans tous les siecles contre ceux qui voulurent instruire, éclairer, détromper leurs concitoyens, les arracher à la superstition pour les ramener à la raison. Les vrais amis du genre humain trouvérent toujours dans les Prêtres des ennemis implacables, qui à force de clameurs ou de violences étoufferent les plaintes de la sagesse & de la liberté outragées. Leur amitié n'est réservée que pour les complices de leurs sinistres projets, ou pour des ames abjectes qui auront pour leurs ordres une obéissance respectueuse, faite pour tenir lieu de talens & de vertus. (*x*). Tout homme

(*x*) Socrate mourut la victime des Prêtres; Aristote fut obligé de se condamner à un exil volontaire parce qu'Eurymédon Prêtre de Cérès l'accusa d'impiété. Des Cartes fut forcé de s'expatrier &c. Mahomet se vantoit d'être le *Prophéte sans lettres*. Omar son successeur fit brûler la Bibliothèque d'Alexandrie. S. Grégoire Pape détruisit autant qu'il put tous les ouvrages des anciens. De tout tems la superstition & la politique ont déclaré une guerre éternelle à

tous

qui pense, ou qui fait penser les autres; est l'ennemi naturel de tous ceux dont le pouvoir n'est fondé que sur l'absence totale de la réfléxion. Les siecles les plus avantageux au sacerdoce furent ceux où les nations abrutie & barbares ne virent que par les yeux de leurs Prêtres; ces tems heureux furent pour eux des siecles d'or; ce fut dans ces tems de ténebres & de superstition que l'on vit des Pontifes hautains fouler aux pieds les tétes des Monarques avilis, leur ordonner insolemment de descendre du Trône soulever les peuples contre les Princes assez hardis pour leur désobéir, enfin attirer dans leurs trésors les richesses & la substance des peuples, réduits à l'indigence pour enrichir les favoris de leur Dieu. (y).

tous les auteurs & aux livres qui pouvoient éclairer les hommes. S. Paul nous met en garde contre la science qui, selon lui, n'est propre *qu'a enfler*, c'est-à dire, à donner du ressort aux esprits.

(y) Alexandre III. Pape mit le pied sur la gorge de l'Empereur Frédéric Barberousse Le même Pape fit fouetter le Roi d'Angleterre Henri II. Le Pape Célestin III. se fit mettre une couronne entre les pieds & le pola

L'abus suit toujours le pouvoir, & la licence est la compagne fidele de l'impunité; le Prêtre, regardé par tout comme l'organe du ciel, ne fut jamais celui de la raison; l'orgueil, l'avarice, la vengeance; la fourberie dicterent continuellement ses arrêts; quand le pouvoir sacerdotal fut une fois établi, la Divinité ne fut plus occupée que du soin d'étendre l'autorité de ses serviteurs, d'augmenter leur considération & leurs richesses, de menacer & de détruire tous ceux qui eurent la témérité de leur résister. Que dis-je! la bonté des Dieux s'occupa même de leurs plaisirs; en plusieurs pays la prostitution fut ordonnée en leur nom; les abominations les plus étranges furent couvertes du manteau de la Divinité; les hommes ne raisonnent plus &

ainsi sur la tête de l'Empereur Henri VI. qui se tenoit à genoux devant lui; il la renversa aussitôt pour lui apprendre ce qui lui arriveroit s'il n'étoit pas soumis au Saint Siege. Samuël dêposa Saül, qu'il avoit fait Roi d'Israël, & donna la couronne à David. Les Evêques François déposerent Louis le Pieux dans un Concile tenu à Soissons. Le Grand-Prêtre de Congo est en droit de déposer le Souverain du Pays, &c. &c. &c.

se soumettent à tout dès qu'on leur impose le silence en son nom. (z).

En un mot si l'ambition des Rois dépouilla le sacerdoce des apparences de la souveraineté, il lui resta toujours un pouvoir assez grand pour en imposer aux Monarques eux-mêmes; ceux-ci furent obligés de trembler devant des hommes assez puissans pour les précipiter du trône, pour armer les peuples contre eux, pour rendre leurs projets inutiles. Dans

(z) Chez les Babyloniens la Religion vouloit qu'une fois dans sa vie chaque femme allât se prostituer dans le temple d'Astarté. Les mysteres des Payens n'ont été très-souvent que des scènes d'impudicités. Le Pontife de Calicut a le privilege de déflorer pour son Dieu la femme du Souverain. Chez les Nègres le serpent qu'ils adorent choisit parmi les filles du pays celles qu'il veut honorer de ses embrassemens. Par-tout où les Prêtres ont du pouvoir, leurs mœurs ne tardent pas à se corrompre. Chez les Juifs, les Prêtres enfans d'Héli *dormoient avec les femmes qui venoient invoquer le Seigneur à l'entrée du Tabernacle.* Les Prêtres Espagnols & Portugais vivent, comme on sait, dans la plus grande licence, sans que les maris jaloux osent trouver à redire aux débauches que ces guides spirituels commettent avec leur femmes. Chez les Papistes la confession auriculaire fournit aux Prêtres mille moyens de corrompre les femmes

presque tous les pays de la terre les souverains pour régner eurent besoin de l'attache de la Religion; les peuples ne virent communément dans leurs Princes temporels que des hommes profanes, peu faits pour leur commander; à moins que la Divinité n'eût par la voix de ses ministres annoncé qu'elle approuvoit leur choix; ceux-ci par des cérémonies donnerent leur sanction à la Royauté & rendirent les Rois plus respectables aux yeux des Natiens. (*aa*)

(*aa*) La Cérémonie du sacre des Rois, regardée comme si nécessaire chez quelques Peuples, est une marque indubitable de leur dépendance du sacerdoce; elle annonce au peuple que la Divinité consent à son choix & le ratifie; cet usage, établi chez les Hébreux, subsiste encore parmi nous. Le Roi d'Ethiopie est obligé d'être aggrégé au sacerdoce pour parvenir à la couronne. Le Sultan des Turcs reçoit du Muphti le droit de commander aux Musulmans; ce Prêtre lui ceint le cimeterre. Platon dit qu'en Egypte on choisissoit d'abord les Rois parmi les Prêtres; quand par la suite on faisoit choix d'un homme de guerre il étoit aussitôt aggrégé à l'Ordre Sacerdotal. *V. Plutarch. de Isid. & Osiride.* La même chose se pratiquoit en Perse; les Rois étoient initiés parmi les Mages. *V. Prideaux.* On assure que l'Empereur d'Allemagne a le droit de faire les

Ces réflexions nous montrent la vraie source du pouvoir que l'Ordre sacerdotal sut toujours conserver, de l'aveu même des Souverains temporels. La force de l'opinion est plus grande que celle des Souverains les plus absolus : les Princes se croient obligés de plier genou devant les Prêtres, de fermer les yeux sur leurs excès, de laisser leur crimes impunis, & souvent même de leur donner un pouvoir fatal au reste de leurs Etats. En effet dès que les Ministres du ciel sont armés du pouvoir, ils ne tardent point à devenir les plus insupportables des Tyrans. Dans les contrées où régne la superstition le Prêtre est ombrageux & cruel ; son interêt exige qu'il soit inhumain & impitoyable ; il s'arroge le droit de fouiller dans la pensée, parce que c'est là que son empire droit se fonder : ennemi de la liberté de penser il ne doit jamais la tolérer ; les discours les plus équivoques sont faits pour allarmer ses soupçons ; toujours en défiance il doit éteindre avec célérité le germe des lumieres qui pourroient éclairer ses impostures ; son intérêt

fonctions de Diacre lorsqu'il assiste à la Messe célébrée par le Pape. Les Empereurs Romains prenoient le titre de Souverains Pontifes.

veut qu'il détruise tout ce qui lui fait ombrage; lui devenir suspect est déjà un crime assez grand pour mériter la mort. (*bb*) La pitié; la justice, l'indulgence seroient des qualités nuisibles aux intérêts de ces fourbes, dont l'existence, la considération & le pouvoir sont attachés à l'ignorance de leurs concitoyens; leur politique leur commande d'étouffer la sensibilité & le remors; il faut que les ministres d'un Dieu colére soient terribles comme lui: dès que le Prêtre est méprisé, son idole ne tarde point à l'être, & son temple est désert.

Telles sont les maximes que les ministres de la Divinité mettent en pratique dans les Etats, où la stupidité religieuse des peuples & où la politique fausse & barbare des Souverains laissent au sacer-

(*bb*) La Jurisprudence de l'*Inquisition* n'a pour objet que de trouver des coupables; d'où l'on voit que la Jurisprudence différe des loix civiles, qui sont communément favorables à l'accusé. Elle n'est pas moins contraire à la justice naturelle, qui veut qu'on laisse plutôt échapper un coupable que de punir un innocent. Le tribunal infernal de l'Iquisition fut inventé par le Pape & le Clergé Romain, mécontens du peu de zêle que les Princes seculiers montroient contre les Ennemis de l'Eglise.

doce le droit de juger dans sa propre cause. La vie de chaque citoyen est à la merci de quelques Tyrans impitoyables, qui vigilans & environnés de délateurs, détruisent souvent sur des soupçons légers tous ceux qui leur sont suspects. Du consentement des Rois, des prétendus Peres des peuples, ces monstres disposent insolemment des biens, de la personne & du sang de leurs sujets qu'ils immolent à leur propre sûreté. C'est ainsi que nous voyons les ministres d'un Dieu, que l'on dit humain & rempli de bonté, régner par les prison, les tortures & les flammes, & répandre dans les esprits une sombre terreur, qui avilit les peuples, qui les rend inhumains, qui brise en eux tout désir de s'instruire. Mais qu'importe à la superstition que les peuples soient humains, industrieux ou fortunés, que les Etats soient florissans & peuplés, que les Royaumes passagers de la terre jouissent de l'abondance & de la considération, que les sciences, l'activité & la puissance leur donneroient? Les intérêts du ciel son-ils fait pour céder à des vues si frivoles? Qu'importe au sacerdoce que les peuples soient pauvres, affamés, igno-

rans pourvu qu'il soit lui-même opulent & respecté ?

Le Prêtre & le Tyran ont la même politique & les mêmes intérêts ; il ne faut à l'un & à l'autre que des sujets imbécilles & soumis ; le bonheur, la liberté, la prospérité des peuples leur paroît inquiétante ; ils se plaisent à régner par la crainte, la foiblesse & la misere : ils ne se trouvent fors que lorsque ceux qui les entourent sont énervés & malheureux. Tous deux sont corrompus par le pouvoir absolu, la licence & l'impunité ; tout deux corrompent, l'un pour régner & l'autre pour expier ; tous deux se réunissent pour étouffer les lumieres, pour écraser la raison & pour étiendre jusqu'au désir de la liberté dans le cœur des hommes.

Tels sont les véritables traits sous lesquels dans tous les âges, dans tous les pays, dans toutes les superstitions le sacerdoce s'est montré. On pourroit le définir une ligue formée par quelques imposteurs contre la liberté, le bonheur & le repos du genre humain. Le mensonge, la terreur, l'ignorance & la crédulité furent les vrais soutiens de son pouvoir ; le désir de dominer, l'avarice, l'orgueil,

la vengeance furent ses vrais mobiles ; quelquefois sa politique fut obligée de se prêter aux circonstances & de déroger à ses propres idées. Le Prêtre fut un vrai Protée ; tantôt il voulut séduire ou éblouir les peuples par sa douceur, sa modération, son désintéressement, sa pauvreté, sa tempérance, son aversion pour les plaisirs, enfin par ses mortifications & ses austérités ; tantôt il frappa leurs yeux par de prétendus miracles, par des oracles du ciel, par des extases, des visions ; des inspirations, des prophéties ; tantôt il leur en imposa par son pouvoir, son luxe, ses richesses, par la pompe de ses cérémonies ; mais sous quelque forme que la sacerdoce se soit montré, son projet fut toujours visiblement de tromper & d'asservir les mortels : ses membres tantôt enthousiastes, fanatiques & dupes de leur propre imagination, n'en furent que plus propres à rendre les peuples complices de leurs folies ; tantôt hypocrites & fourbes ils mépriserent au fond du cœur les Dieux qu'ils annoncerent, & se moquérent de la simplicité des malheureux qu'ils dépouilloient & trompoient. L'habitude de mentir les identifia avec l'imposture ; l'intérêt les força

toujours à détester la vérité, l'impunité les enhardit aux plus affreux attentats. Dépourvus souvent eux-mêmes de lumieres & de raison, ils substituerent à la vraie morale une foule de cérémonies, d'expiations, de dogmes & de pratiques avantageuses pour eux seuls; ils mirent des systêmes & des opinions à la place des actions, les Dieux complices & fauteurs de leurs passions n'eurent d'autre fonction que de servir à couvrir leur forfaits, à sanctifier leur fraudes: à justifier leurs crimes, à les mettre à couvert de la vengeance publique. Les Rois & les peuples combattirent pour eux, prirent en main leur cause & se firent un devoir de soutenir la bonté de leurs ridicules décisions: ils ne s'apperçurent jamais que la Divinité qui parloit par leur bouche, souvent en contradiction avec elle-même, ordonnoit & approuvoit dans un tems ce qu'elle avoit défendu & condamné dans un autre. La haine, la discorde, la persécution & les furies évoquées des enfers par le pouvoir magique des ministres du ciel, se répandirent chez les peuples & bannirent de la terre l'affection, la justice, la concorde & la paix. En un mot on peut leur appliquer ce que Virgile dit des Harpies.

Tristius haud illis monstrum, nec sævior illis
Pestis, & ira Deûm stygiis se se extulit undis.

C'est pour récompenser ces bienfaiteurs du genre humain que les nations aveugles ont accumulé des richaſſes & des honneurs ſur ces dépoſitaires des volontés divines, qui ne furent d'accord ſur rien de ce que la Divinité demandoit des hommes. Les peuples ſe ſont réduits à la mandicité pour payer ces perſonnages révérés de leurs ſpéculations incertaines, de leurs prieres ſtériles, de leurs ſacrifices ſuperſtitieux, de leurs opinions variables, de leurs ſubtilités intelligibles, de leur obſtination invincible, de leur révoltes & des déſordres qu'ils excitoient dans les Etats. Par les inventions ſacerdotales l'unité des ſociétés politiques fut rompue, les peuples furent ſoumis à deux Légiſlations impoſſibles à concilier; l'autorité des ſouverains fut preſque toujours en guerre avec celle des Dieux, & lorſqu'elles ſe réunirent les ſujets furent accablés. La morale fut incertaine, celle de la nature ne put jamais s'accorder avec celle des miniſtres inhumains de la

Divinité. Enfin le bien public devint le jouet continuel de quelques mauvais citoyens, qui prétendirent ne tenir que du Ciel les biens que les Nations leur avoient accordés ou qu'ils en avoient obtenus par la fraude. Cependant ces enfans ingrats déchirerent mille fois le sein de la patrie. Tyrans dans le pouvoir & factieux sous l'oppression, suivant que leurs intérêts l'exigeoient, on les vit armer tout à tour les mains des sujets contre l'autorité légitime & cette autorité devenue tyrannique contre ses propres sujets. Ces hommes célestes eurent tantôt la bassesse de seconder les vues injustes des despotes, ils flatterent ces lions, ils nourrirenr leur voracité, pourvu qu'apprivoisés par eux seuls, ils fussent prêts à détruire leurs ennemis. On les vit tout permettre à la tyrannie superstitieuse, & les peuples furent contenus; mais lorsque des Monarques sages ont voulu diminuer leur pouvoir, contenir leurs zèle destructeur, fermer leurs bouches empoisonnées, les faire rentrer dans l'ordre; aussitôt les peuples furent allarmés, & soulevés; la révolte, les assassinats, le poison, la trahison vengerent le ciel des outrages que l'on faisoit à ses re-

présentans Ce fut communérent au nom de Dieu & pour venger sa gloire que les plus grands forfaits se sont commis sur la terre. (*cc*).

Le droite raison & la saine politique nous prouvent que c'est l'utilité qui devroit être; la seule mesure constante de l'attachement, de la reconnoissance; des prérogatives & des recompenses que chaque societé doit accorder à ses membres ; mais cette utilité n'est jamais que relative ; tant que les nations seront nourries dans la superstition, elles ne verront rien de plus utile pour elles que le culte de leur Dieu, & les personnages qu'elles regardent comme ses ministres, ses organes, ses interpretes & ses favoris : ceux-ci, malgré tous leurs ex-

(*cc*) Combien de Princes massacrés par le couteau sacré ! l'Empereur Henri VI. fut empoisonné dans une hostie consacrée par un Moine Dominicain. Ce Prince avoit eu le malheur de déplaire au Pape Clément V. Le Pape Sixte V. prononça devant ses Cardinaux l'Eloge du Moine qui avoit assassiné Henri III. Roi de France. Baronius assure que le Ministere du Pape est double, que l'un consiste *à paître* & l'autre à *tuer*. Ces maximes sont fort anciennes parmi les Prêtres : Samuël coupa lui-même le Roi Agag en morceaux.

cès, feront les plus chéris, les plus confidérés, les mieux récompenfés, les plus fidélement obéis; on croira que leurs crimes mêmes font approuvés du ciel, & jamais on ne diftinguera le Prêtre de fon Dieu, on ne confentira point que la puiffance profane réprime la puiffance facrée, dont le reffentiment attireroit celui du Très-Haut (*dd*) Dans une nation fuperftitieufe le Monarque ne fera jamais que le premier efclave de la fuperftition ou de fes Prêtres; les intérêts de l'Etat feront forcés de céder à ceux de la Religion ou de fes miniftres, & ceux-ci feront toujours en droit d'être inu-

(*dd*) Ce ne fut jamais fans des peines incroyables & fans un courage inflexible que les Souverains font parvenus à mettre les Prêtres à la raifon. Les mots d'*immunités* & de *droit divin* furent des barrieres que la politique n'ofa jamais franchir. Les immunités Eccléfiaftiques confiftent à ne point contribuer comme les autres citoyens aux befoins de l'Etat, & dans le droit de troubler impunément l'ordre de la fociété. Le fameux démêlé de Paul V. Pape avec la République de Venife étoit fondé fur ce que le Sénat avoit défendu aux Prêtres de faire de nouvelles acquifitions, & vouloit punir un Moine pour avoir violé une fille d'onze ans & l'avoir enfuite affaffinée.

tiles & nuiſibles ; ils recueilleront des fruits où ils n'auront ſemé que des ronces & des épines. Ils feront récompenſés de leurs oiſiveté, de leurs inutilité & même des troubles, des guerres & des révolutions qu'ils excitent ſi ſouvent au ſein des nations.

Juſques à quand, Peuples aveugles, nourrirez-vous, carreſſerez-vous réchauſferez-vous des enfans ingrats qui vous dévorent! Juſques à quand, victimes & dupes de vos foibleſſes, ſouffrirez-vous dans vos murs des hommes étrangers à l'Etat dès qu'il faut le ſecourir & qui ne veulent être citoyens que pour l'appauvrir & le troubler? Quels avantages réls la politique peut elle ſe promettre d'un corps qui ſubſiſte aux dépens de la ſocieté, pour laquelle il ne fait rien? Ne vous laſſerez-vous donc jamais de travailler, de vous réduire à l'indigence, de combattre pour entretenir l'ambition, le faſte, l'avarice, l'obſtination de quelques Prêtres hautains, que en échange de votre ſang & de vos tréſors ne vous donnent depuis tant de ſiecles que des inſtructions inſenſées, des ſyſtêmes obſcurs, des myſteres impénétrables, des céré-

mo-

monies vaines, des prieres dont jamais jusqu'ici vous n'avez goûté les fruits? Les sacrifices multipliés, les vœux fervens, les pratiques & les offrandes de ces prétendus médiateurs entre le ciel & vous ont-ils rendu votre destin plus doux? Ont-ils fait disparoître de vos contrées les stérilités, les contagions, les famines? Ont-ils diminués, ou plutôt n'ont-ils pas augmenté le nombre & les fureurs de vos guerres? Leurs exhortations réitérées, leur morale si vantée vous ont-elles vraiment éclairés sur vos devoirs, vous ont-elles rendus plus humains, plus justes, plus indulgens, plus sages? Vos enfans, élevés par leurs soins, ont-ils été plus soumis, plus reconnoissans, plus attachés, plus disposés à servir la patrie? Ces interprêtes respectables de la Divinité, autorisés à parler à vos Souverains, les ont-ils rendus plus équitables, plus actifs, plus vertueux? Ont-ils fait tonner la vérité dans leurs oreilles endurcies? Ont-ils brisé les chaînes de l'oppression, de l'iniquité, de la tyrannie? Hélas! bien loin de-là, ces hommes que vous respectez n'ont fait que troubler votre raison, que vous rendre aveugles, qu'ap-

pésantir le joug affreux du Despotisme sur vous.

CHAPITRE VI.

Alliance de la Tyrannie & de la Superstition.

LA foiblesse, l'ignorance, les vices & la méchanceté des Princes les mirent presque toujours dans l'impossibilité de se passer des secours du sacerdoce; ils en eurent besoin pour tyranniser sûrement & contenir des sujets, que leurs caprices & leurs folies faisoient gémir sans cesse. Privés de lumieres & de talens, engourdis dans la molesse, endormis dans les grandeurs, trompés par la flatterie, & plus souvent encore emportés par des passions auquelles ils n'avoient point appris à résister, les souverains ne connurent presque jamais leurs devoirs, les rapports nécessaires qui subsistoient entre eux & leurs sujets, les mobiles qu'il faloit employer pour les faire concourir aux vues de la politique, les intérêts qui les lioient à leurs

peuples, les loix qui convenoient le mieux à leurs besoins. En un mot ils ignorerent presque toujours en quoi consiste la vraie puissance d'un Etat, & la vraie grandeur d'un Souverain; il falut régner par le préjugé sécondé de la force; le caprice fut leur unique loi; un pouvoir sans bornes fut l'objet de tous leurs vœux; & devenus les ennemis les plus cruels de leurs peuples, il falut chercher des moyens surnaturels pour les contenir, pour les diviser, pour les empêcher de résister au mal qu'on leur failoit éprouver, enfin pour éteindre dans les cœurs l'amour du bien-être & de la liberté. Il n'y eut que la Religion qui pût opérer ces miracles; c'est à elle seule qu'il appartient de triompher de la raison, d'érouffer la nature & de rendre les peuples complices des maux dont ils sont accablés. Par son secours les Souverains pour la plupart devinrent des Tyrans, & crurent n'avoir point à craindre les inconvénien de la Tyranie.

L'expérience nous montre en effet que les mauvais Souverains furent communément les fléaux des nations, les ennemis de leur repos, les destructeurs

de leur félicité, les sources véritables de leurs calamités. Rien n'eût été plus heureux pour les Etats que d'avoir dans leur sein des citoyens privilégiés, respectables pour les Tyrans eux-mêmes; qui pussent sans danger leur annoncer la vérité, réprimer leur licence par la crainte du Très-Haut, & stipuler les intérêts du genre humain. Un Emploi si noble sembloit appartenir de droit à des hommes qui se disoient les organes d'un Dieu juste & terrible. Combien se fussent-ils rendus chers à leurs concitoyens, déjà si prévenus en leur faveur, s'ils eussent voulu leur servir de rempart contre l'injustice & la tyrannie! quelle considération n'eussent-ils pas acquise si, au lieu de s'occuper d'inutiles rêveries, ils eussent avec vigueur prêché l'équité, l'humanité, la paix, & s'ils eussent appuyé les droits du genre humain de l'autorité du Ciel! Qui eût pu leur reprocher leur pouvoir, leurs prérogatives, leurs richesses, s'ils en eussent fait usage pour le bien des sociétés, ou pour contenir ces fiers despotes dont aucune force sur la terre ne peut arrêter les passions? Le Sage eût été entraîné à leur pardonner leurs erreurs, leurs fables,

leurs mensonges mêmes, s'ils s'en fussent du moins servis pour effrayer ces Monarques, que leur inexpérience, & leur aveuglement tiennent, pour ainsi dire, dans une enfance perpétuelle.

Hélas! ce ne fut point-là l'esprit du sacerdoce : content d'obtenir pour lui seul les richesses, la considération, l'indépendances, il ne se servit de ses armes divines que pour contenter ses propres passions ; il aima mieux, & trouva bien plus court de flatter les vices des Tyrans pour obtenir le crédit & la faveur ; il les aida dans leurs efforts pour écraser les peuples ; il asservit ceux ci à leurs maîtres les plus indignes : & les intérêts d'un vulgaire méprisé furent honteusement sacrifiés à leur politique insensée, à leur ambition, à leur avidité.

Le sacerdoce privé, comme on l'a vu, du trône ne perdit jamais l'espoir d'y remonter ; il ne fit que changer de batteries ; les vices, les passions, les folies des mauvais Princes leur rendirent les Prêtres utiles, & la superstition des Tyrans fournit aux Ministres des Dieux les moyens de les tyranniser eux-mêmes : ils régnerent sur eux par leur foiblesse &

Ce fut sans doute en reconnoissance de ces importans services que les Despotes devinrent les protecteurs & les appuis de la superstition ; il y eut presque toujours un pacte entre eux & le sacerdoce ; ils se liguerent contre les peuples & rien ne put résister à leurs efforts réunis. Les mauvais Rois, les Tyrans, les Conquérans, tous ces guerriers inhumains qui firent gémir la terre sous le poids de leurs crimes éclatans, tous ces Souverains voluptueux, indolens, corrompus, dont les vices & les folies furent les vraies causes des malheurs des nations ; en un mot tous ces Princes les sources visibles des malheurs, des stérilités, des contagions, des famines & des guerres qui désoloient les Etats, furent très-disposés à prêter l'oreille à des flatteurs qui, sans gêner leurs passions, expioient tous leurs crimes, calmoient leurs inquiétudes, les réconcilioient avec le ciel, & persuadoient aux peuples que c'étoient les Dieux qui étoient les auteurs des maux, dus aux extravagances cruelles ou à l'incapacité de leurs chefs.

L'on mit donc sur le compte de la Di-

vinité ce qui étoit visiblement l'effet d'une administration inique & violente. Les mauvais succès des entreprises les plus imprudentes, l'agriculture opprimée qui produisit des disettes, les campagnes dépeuplées par la misere & des extorsions sans nombre; des revers causés par le défaut d'expérience & de talens, ne furent jamais attribués à leurs véritables auteurs; on calomnia les Dieux; on leur attribua ces maux; ces événemens furent annoncés comme des châtimens du ciel; les nations, aveuglées par leurs idées religieuses, mé-laitres; elles [illegible] évidente de leurs désinfortunes étoient dues aux chefs insensés, à des conseils extravagans, à des hommes sans vues qui décidoient de leur sort; follement persuadées que leurs maux venoient de la fureur du Très-Haut, elles ne virent point qu'ils ne partoient que du trône sur lequel étoient si souvent assis des hommes indignes de gouverner; elles eurent, comme on a vu, la simplicité d'expier les crimes & les folies de leurs Souverains, qui seuls étoient coupables, & dont les sujets étoient déja les victimes habituelles.

Il est rare que le ciel fasse longtems éprouver sa colere aux peuples dont les chefs sont justes, éclairés, vigilans; de tels Princes parviennent bientôt à réparer ou suspendre les injustices du sort. Plus les peuples sont malheureux & les Souverains pervers, plus les offrandes aux Dieux, les expiations & les prieres deviennent nécessaires: les Prêtres ont donc le plus grand intérêt à faire durer la méchanceté des maîtres & la misere des esclaves. Le Prêtre n'est jamais plus heureux qu'au sein des calamités.

Aussi la Religion & ses ministres justifierent-ils presque toujours les forfaits de la Tyrannie; il aimerent mieux accuser & noircir les Dieux que d'offenser les Tyrans: & comme par une fatalité trop commune les nations furent soumises pour l'ordinaire à des Princes peu dignes de commander, peu capables de rendre les peuples heureux; les calamités n'eurent poins de fin, les maux se perpétuerent. C'est ainsi que le Despotisme & la superstition s'alimenterent réciproquement; les nations, toujours infortunées par leurs gouvernemens, crurent le ciel constamment

irrité; elles appaiserent sa colere, elles furent obligées d'expier, elles devinrent superstitieuses, pour faire cesser les maux que leur faisoit le despotisme autorisé par la superstition; elles ne furent réconciliées avec les Dieux que dans les intervalles très-courts où des Souverains éclairés & raisonnables permirent à leurs sujets de respirer & d'être heureux. (*ee*).

L'éducation que reçoivent, pour l'ordinaire, ceux que la naissance destine au trône les instruits bien moins des vrais devoirs qu'ils auront un jour à remplir que des vaines chimeres de la Religion; ainsi remplis de préjugés, dépourvus de principes, étrangers à la saine morale, ignorant leurs obligations, ils ont de la religion sans jamais

(*ee*) Dès que les nations éprouvent de grandes calamités elles ont recours à des superstitions & leurs Prêtres y remédient par des prieres publiques dont ils sont bien payés. L'inutilité de ces vaines priéres n'en a point encore désabusé les peuples. *Ce n'est point*, disoit Caton, *avec des vœux & des prieres qu'on obtient les secours des Dieux, c'est en veillant, c'est en agissant, c'est en pourvoyant à ses affaires: quand on se livre à la paresse, envain l'on implore les Dieux, ils sont en colere, ils haïssent, ils sont sourds.*

avoir de la vertu. Les terreurs & les menace dont on effraye leur enfance sont communément des barrieres trop foibles contre la furie des passions qui les assaillent dans l'âge mûr, c'est-à-dire, dans un tems où le pouvoir & la flatterie les mettent à portée de se satisfaire; ils se livrent donc au mal, & si quelquefois les remords les tourmentent, c'est bien plus pour des fautes légeres que la Religion leur grossit, que pour des injustices affreuses, pour des omissions criminelles, pour de coupables négligences dont des nations entieres souffrent sans intermission. En effet quels sont les crimes pour lesquels la superstition excite les regrets des Souverains? ce sont des vices causés par un tempérament fragile; ce sont des voluptés, condamnables, sans doute, lorsqu'elles détournent un Souverain de l'attention qu'il doit à ses peuples, mais bien moins criminelles que des guerres inutiles, des rapines journalieres, des extorsions multipliées, des invasions continuelles de la liberté & de la proprieté de leurs sujets. On ne leur apprend point à rougir ou à gémir de leur condescendance funeste pour des favoris in-

dignes, ni même de ces brillans forfaits, pour lesquels le sang & les trésors de leurs peuples sont indignement prodigués. La Religion ou ses ministres ne leur reprochent point l'iniquité de leurs récompenses, l'impunité dont ils laissent jouir ceux qui les approchent, l'injustice qui les guide dans la distribution des graces, les récompenses qu'ils enlevent au mérite, à la vertu, pour les donner souvent au vice & à l'incapacité. On ne leur fait point des crimes de leurs attentats éternels contre leurs voisins; de cette affreuse politique qui tend à tout écraser & à tout envahir; de ces usurpations violentes ou frauduleuses qu'ils décorent du nom de conquêtes; de ces traités violés, ni de ces parjures qui les déshonorent. Tels sont pourtant les crimes que la raison condamne & dont les suites sont funestes à des nations entieres; cependant nous voyons les Princes les plus dévots les commettre sans scrupules, tandis que la transgression de quelque devoir superstitieux, l'omission de quelque cérémonie futile excitent tous leurs remords. Le sacerdoce excuse & pardonne aisément dans les Princes les fautes qui influent sur la

société, il les remet au nom de la Divinité; il n'a point la même indulgence quand il s'agit de ses droits prétendus ou de la transgression des devoirs qu'il a lui-même inventés. Un Monarque superstitieux croit n'avoir rien à se reprocher pourvu qu'il n'ait omis aucune des pratiques insensées que la superstition lui impose; il est sûr de laver par leur moyen ses crimes les plus nuisibles & les outrages les plus cruels qu'il fait à la morale & à la raison.

Les Souverains éclairés, équitables, vertueux, qui s'occupent sérieusement du bonheur de leurs peuples; n'ont point besoin de la Religion pour régner, ni du sacerdoce pour contenir leurs sujets, ni de leurs expiations pour appaiser des remords; ils savent que le premier de leurs devoirs est d'être justes, que leur plus grande gloire est de faire des heureux; assurés de l'affection des peuples ils ne craindront point l'inimitié des Dieux, guidés dans leurs démarches par un amour sincere du bien public, ils n'auront pas besoin que l'on trompe des hommes dont ils font le bonheur réel & actuel. Les Dieux, le sacerdoce & les fraudes religieuses ne sont

utiles ou nécessaires qu'aux Princes qui n'ont ni la volonté ni le talent de bien faire ; des sujets opprimés, mécontens & malheureux ont besoin d'être contenus par des prestiges ; il faut les bercer de fables afin de les endormir sur leurs peines. Des Souverains foibles, ignorans & méchans, méprisés & détestés de leurs sujets, ont recours à l'autorité divine pour se faire obéir & respecter ; ils mandient les secours du sacerdoce pour éblouir les peuples ; il faut qu'ils les trompent par un respect réel ou simulé pour la Religion ; si à leurs vices ils joignent de la dévotion, ils croiront devoir appaiser la Divinité qu'ils offensent avec remords, & ils se flatteront de la corrompre ou de la mettre dans leurs intérêts par des bassesses, par des présens, par des pratiques & des cérémonies, ou bien par un zéle destructeur, qui leur coûtent toujours bien moins qu'une conduite équitable, que des soins vigilans, que des vertus réelles.

Si nous examinons les choses sans préjugé, tout nous convaincra que la Religion ne fut inventée que pour suppléer aux lumieres, aux talens, aux vertus

& aux soins de ceux qui gouvernent les peuples ; incapables pour l'ordinaire de leurs fonctions sublimes, peu instruits des vrais mobiles faits pour agir sur les hommes, nourris dans une ignorance profonde de leurs véritables devoirs, endurcis par l'inexpérience de la misere, enhardis par l'impunité à donner un libre cours à toutes leurs passions, entretenus dans tous leurs vices par la flatterie, corrompus par le luxe & la mollesse, & sans cesse forcés de recourir à l'injustice pour contenter leurs fantaisies continuelles & l'avidité de leurs Courtisans, il fallut emprunter le secours des illusions pour éblouir & faire trembler des peuples qu'ils n'avoient ni le pouvoir ni la volonté de rendre plus heureux. Il fallut que de tels Princes achetassent par des honneurs, des richesses & des graces l'alliance du sacerdoce, qui fut toujours le maître des passions des hommes ; il fallut se fortifier de son secours pour anéantir la raison & le bonheur des sujets.

Voilà pourquoi la Religion fut de tout tems regardée comme le plus puissant des ressorts de la politique. Aristote dit avec raison qu'un Tyran doit pa-

roître inviolablement attaché au culte de ses Dieux, & que son zêle pour eux sert à écarter de lui le soupçon d'injustice. Cette maxime, adoptée par Machiavel, fut toujours fidélement suivie par les Princes qui voulurent plus sûrement tyranniser les peuples; les Rois les plus injustes ne furent point les moins religieux. (*ff*). De concert avec le sacerdoce ils attaquerent la liberté de leurs sujets, & parvinrent à élever leur pouvoir arbitraire sur les ruines de la félicité publique; le pouvoir absolu ou la faculté de tyranniser fut la récompense de leur lâche complaisance pour les Prêtres, de leur honteuse hypocrisie, ou de leur dévotion pusillanime.

Oui, je le répete, c'est à la Religion seule que les mortels sont redevables de l'affreux despotisme qui régne par toute la terre, & qui fait l'objet des désirs de tous les Souverains du

(*ff*) Personne ne fut plus dévot ni plus ami des Prêtres que Louis XI, Charles-Quin, Philippe II, Catherine de Médicis, la Reine Marie, Louis XIV, & Jaques II. Ce sont assurément ces Princes qui ont fait le plus de mal à leurs sujets & à leurs voisins. Je crois qu'en général les nations n'ont point de plus grand fléau à craindre qu'un Despote ignorant & dévot.

monde. Le Mahométan eſt eſclave, parce qu'il prend ſes Souverains pour des Dieux. L'Eſpagnol, l'Indien, le François & le Siamois, l'Africain & le Ruſſe ſont des eſclaves, parce qu'ils croyent que leurs chefs leur commandent de droit divin. Le Briton ſeroit encore eſclave, s'il n'avoit ſecoué le joug de cet honteux préjugé.

Tous les eſclavages ſe tiennent ; les hommes accoutumés à déraiſonner ſur les Dieux, à trembler ſous leur verge, à leur obéir ſans examen, ne raiſonnent plus ſur rien. Perſuadés que les Dieux ſont des Etres jaloux, cruels, méchans, à qui l'injuſtice eſt permiſe, ils ſe perſuadent que leurs Rois jouiſſent des mêmes prérogatives. Les premiers Légiſlateurs ou Souverains des nations furent, comme on a vu, des Prêtres, des Envoyés, des Repréſentans de la Divinité; lorſque le pouvoir temporel fut arraché des mains de ces Prêtres. Rois ou de leurs ſucceſſeurs, les Rois profanes trouverent les peuples déjà depuis longtems accoutumés au pouvoir abſolu, & à l'obéiſſance la moins raiſonnée ; ils continuerent donc à régner ſur les mêmes principes que le ſacerdoce,

& à jouir d'un pouvoir illimité comme le sien : ou bien les Princes profanes s'apperçurent bientôt que, pour opprimer les peuples impunément, il falloit employer l'arme puissante de l'opinion, dont les Prêtres furent toujours les vrais dépositaires. Ceux-ci, en possession de commander à la crédulité des nations, établirent l'autorité des Monarques sur la même base que la leur ; ils les environnerent de l'éclat de la Majesté Divine, ils les annoncerent comme les Représentans & les images de la Divinité, ils en firent des Dieux sur terre, ils mirent les peuples à leurs pieds, & parvinrent à leur persuader que les hommes, auxquels ils consentoient d'obéir pour l'avantage de la société, étoient des Etres d'un ordre supérieur, plus favorisés du ciel, plus éclairés de ses lumieres, qui ne tenoient leur pouvoir que de Dieu seul, qui n'étoient comptables de leurs actions qu'à lui, & dont les ordres, comme les siens, ne devoient point trouver de résistance.

Ainsi à l'aide de la superstition tout Monarque devint un Dieu ; sa nation anéantie devant lui ne fut plus rien ; commander fut le partage de l'un, obéir

sans répliquer a ses ordres infaillibles fut le partage de l'autre. L'imagination ayant formé ses Dieux sur le modele des Rois absolus & souvent déraisonnables, la Religion forma les Rois de la terre sur le modele de ses Dieux; les Monarques divinisés furent des Despotes comme eux, ils ressemblerent aux Etres qu'ils devoient représenter. Le pouvoir & l'impunité firent naitre en eux la licence; leurs passions & leurs caprices furent sans cesse écoutés; la raison écrasée sous le poids du pouvoir religieux & politique n'osa plus se faire entendre; la liberté fut bannie, l'opinion prit la place de la vérité, les erreurs religieuses influerent sur la Politique, & les nations, dupes de leurs superstitions, gémirent sans relâche des maux qu'elles se crurent obligées de souffrir en silence; elles ne cesserent d'adresser des vœux fervens au ciel, & d'appaiser les Dieux pour les crimes que commettoient leurs licentieux Représentans: ceux-ci, contens de jouir d'un pouvoir que l'opinion rendoit inviolable & sacré, n'eurent besoin d'acquérir aucuns des talens & des vertus nécessaires au gouvernement; les peuples de-

vinrent les jouets de leurs fantaisies ou de celles des favoris qui gouvernerent pour eux.

Tels furent, & tels seront toujours, les effets de l'association cruelle que nous voyons subsister entre la Tyrannie & la Superstition ; ces deux fléaux se sont confédérés pour rendre les nations aveugles & malheureuses ; tous deux régnent par la terreur, par l'ignorance & l'opinion ; tous deux sont les ennemis jurés de la raison humaine & de la vérité ; tous deux se donnent un appui réciproque : la superstition égare, enivre les esprits, la tyrannie les subjugue & les terrasse ; la premiere justifie les excès de la seconde ; l'une fait expier aux peuples les crimes qu'elle permet à l'autre ; l'une fait regarder ce monde comme un passage où les mortels sont destinés à gémir, afin que l'autre y puisse librement exercer ses ravages. En un mot nous voyons par-tout que le Prêtre fait trembler & désarme le sujet, afin que le Despote le dépouille impunément. (*gg*).

(*gg*) L'Empereur Justinien établit le premier un Inquisiteur contre les Hérétiques, afin de s'approprier leurs biens. *Voyez Procopii hist. arcana.*

Si les Souverains n'avoient pas trop communément une volonté permanente de nuire à leurs ſujets, de les dépouiller, de les aſſervir, ils n'auroient pas un beſoin continuel de ſe liguer avec des impoſteurs, ni de partager avec eux l'autorité ſouveraine & les dépouilles des nations. Mais quand un Prince ignore ſes véritables intérêts, quand plongé dans la moleſſe il n'a jamais ſongé à ſes devoirs, quand enivré d'encens il s'eſt accoutumé à ne voir aucune de ſes paſſions contredite; quand il n'a jamais appris ni ce qu'il doit à des hommes ni l'art de les gouverner; quand il ſe croit intéreſſé à opprimer des êtres amoureux de la liberté; il eſt néceſſairement forcé de les plonger dans l'ignorance, de les retenir dans leurs préjugés, & de ſe ſervir des phantômes que l'erreur a placés dans leur imagination pour troubler leur entendement, pour les effrayer, pour les rendre complices du mal qu'il veut leur faire, & pour

arcana. Ferdinand V. Roi d'Arragon érigea en 1484. le tribunal de l'Inquiſition en Eſpagne, en Sicile & en Sardaigue, afin d'avoir un prétexte pour s'emparer des biens des Maures & des Juifs, ſans avoir l'air d'un Tyran.

les empêcher de s'élever contre un pouvoir qui les accable. La Religion, je le répete, ne semble faite que pour dispenser les Rois d'acquérir les connoissances nécessaires pour régner ; la protection supposée de la Divinité suffit pour les faire respecter des malheureux qu'ils écrasent ; il est, sans doute, plus aisé de tromper les mortels que davoir la vigilance & les talens propres à les rendre heureux. Le Despotisme est de toutes les manieres de gouverner la plus facile ; il faut des soins, des lumieres, des vertus pour gouverner suivant les régles de l'équité, il ne faut que de la force dans le Monarque & de l'ignorance dans les sujets pour gouverner d'après le caprice.

Il est donc aisé de voir pourquoi la superstition, si favorable aux vues ambitieuses & à l'incapacité des Princes, en fut toujours chérie & protégée, au point même de faire souvent d'un grand nombre d'entre eux les persécuteurs & les bourreaux d'une portion de leurs sujets fideles, & les vils instrumens de la vengeance de leurs Prêtres. Des Souverains crédules, ambitieux, avides, furent sans doute intéressés à soutenir

une Religion qui leur donnoit le droit d'exercer la tyrannie, en les mettant à l'abri de ses conséquences. Leurs esprits rétrécis, leurs ames lâches & cruelles, leur ivresse continuelle les empêcherent de voir que le Despotisme est un vautour qui se déchire lui-même, & qui finit toujours par périr des blessures qu'il se fait; leur peu de sagacité ne leur permit point de lire dans l'avenir les suites de leurs passions momentanées; ils ne virent point que ce pouvoir énorme que la superstition plaçoit dans leurs mains ne leur procuroit que pour un tems le funeste avantage de commander à des forçats mécontens & malheureux, que la même superstition pouvoit à tout moment déchainer & soulever contre eux: ils ne sentirent pas qu'un peuple superstitieux, rendu furieux par l'excès de ses maux, devient souvent un animal féroce, qui à la voix d'un Prêtre fanatique est prêt à s'élancer sur le conducteur rigoureux qui le tient dans ses fers ou qui a provoqué sa fureur: enfin ces Politiques insensés ne virent point que par-tout où le Prêtre a du pouvoir, le Souverain n'est jamais que son premier sujet, son satellite, l'exécuteur de ses

arrêts ; ils ne virent point que les peuples ne ſont ſoumis à l'autorité civile qu'autant que celle-ci l'eſt à l'autorité ſpirituelle ; que le bien-être de l'Etat & ſes intérêts les plus chers ſont ſubordonnés aux principes du ſacerdoce & de la Religion ; que les abus ne peuvent être retranchés parce qu'ils ſont devenus ſacrés ; que le Deſpotiſme Religieux & Politique prive les nations de raiſon, de vertus, de ſciences, de forces, d'activité, d'induſtrie ; & que dès que la ſuperſtition domine, tout tombe dans la langueur, dans le découragement, dans la miſere. Dans un pays ſuperſtitieux il n'y a que le Prêtre qui ſoit puiſſant & conſidéré ; dans un pays ſoumis au brigandage deſpotique, le Tyran n'a de pouvoir que celui que le Prêtre lui laiſſe ; l'union de leurs forces écraſe les peuples ſans reſſource, leur déſunion finit toujours par être fatale au Deſpote.

Plus une Religion dégrade l'homme, plus elle convient aux ſujets d'un Tyran ; tout Prince qui voudra tyranniſer impunément doit régner par les Prêtres & les mettre dans ſes intérêts. (*hh*).

(*hh*). Le Despotisme est l'ouvrage de la Superstition, mais elle le détruit dès qu'il cesse de vouloir se laisser guider par elle. Il ne fallut pas moins qu'une dégradation totale de l'espece humaine, un abrutissement honteux, un renoncement complet à la nature & au bon sens, pour que l'homme, qui par essence desire le bien-être, consentit à se laisser opprimer, souffrit qu'on arrachât de ses mains le fruit de son travail, permit à des hommes comme lui de disposer de son sang, de ses biens, de sa liberté, de sa personne, sans qu'il en résultât aucun avantage pour lui-même. C'est à la Religion que ce miracle fut réservé;

(*hh*) On sait que dans notre isle le haut Clergé fut toujours favoble aux prétentions extravagantes de la Couronne. La haute Eglise a presque toujours prêché la doctrine de l'*obéissance passive*, de la *non-résistance*, du *droit divin* des Rois. Nos Universités d'Oxford & de Cambridge furent toujours dans le parti de la maison de Stuart. Jacques II. n'eût peut-être point été chassé, s'il n'eût pas offensé les Evêques. Mais le Clergé ne reconnoît plus le *droit divin* des Rois, quand les Rois lui en font éprover les effets; pour lors il crie bien fort, d'être traité comme il mérite.

Neque enim Lex æquior ulla est
Quam necis artifices arte perire suâ.

les fables atroces qu'elle débita sur le compte de ses cruelles Divinités persuaderent à l'homme qu'en ce monde le bonheur n'étoit point fait pour lui, & que les décrets de la Providence vouloient qu'il y souffrit. Les menaces du sacerdoce lui firent craindre de travailler à son bien-être, & lui oterent même la pensée de résister aux maux qu'on lui faisoit éprouver; les espérances vagues dont on reput son imagination lui firent oublier ses infortunes présentes; on lui montra dans l'avenir des récompenses qui devoient amplement le dédommager de ses peines. L'éducation l'accoutuma dès l'enfance à porter le joug; l'habitude lui rendit ce joug nécessaire; la tyrannie le força de le porter toute sa vie; l'ignorance l'empêcha de connoître sa propre dignité & d'examiner les droits de ceux qui le fouloient à leurs pieds. C'est ainsi que la superstition rendit l'homme par-tout esclave des Dieux & des hommes. Le Despotisme est le présent funeste que le ciel fit à la terre; c'est lui qui fut la boëte de Pandore d'où les guerres, les pestes, les famines & les crimes sont sortis pour ravager notre triste séjour.

CHAPITRE VII.

De la corruption des mœurs & des préjugés introduits par le Despotisme & la Superstition.

POur peu que nous ayons le courage de remonter aux vraies sources des choses, nous trouverons donc, dans la superstition, ou dans les erreurs sacrées du genre humain, l'unique cause des calamités morales qui les affligent, des mauvais gouvernemens qui les oppriment, des passions qui les tourmentent, des haines qui les divisent & de ces mœurs dont la corruption est presque devenue incurable, parce qu'on en a toujours méconnu les vrais remedes. Vouloir corriger les mœurs des hommes & les rendre plus sages sans changer leurs gouvernemens est un projet impossible; ces gouvernemens dépravés sont fondés sur les notions dont la Religion les nourrit & les abbreuve dans l'enfance, que l'habitude enracine dans leurs esprits, que l'exemple con-

firme & fortifie, que le préjugé rend sacrées & inviolables, & que la violence appuye & rend nécessaires. Il faut donc détromper les hommes de leurs erreurs religieuses, qui influent sur la politique d'une façon si marquée, si l'on veut les conduire au bonheur. La vérité, répandue peu à peu, les empêchera d'attacher du prix à des préjugés dont ils sont les victimes; les intérêts de l'humanité bien connus feront disparoître ces animosités & ce zêle furieux qui ne sont propres qu'à troubler le repos des sociétés: une morale, dont les préceptes ne seront point contredits par des Dieux méchans & des Princes pervers, ramenera les sujets à la vertu sans laquelle les Empires ne peuvent être ni heureux ni puissans.

L'homme, comme on l'a dit, s'est fait un Dieu de la même nature que lui-même, mais cet Etre humanisé ne fut point ainsi que l'homme soumis à des devoirs: il n'eut besoin de personne, par conséquent il ne dut rien; il n'eut d'autre régle que sa volonté, il eut toujours la force de se faire obeir, on reçut ses bienfaits comme des faveurs, on se soumit en tremblant aux calamités les

moins méritées, qu'on crut venir de sa part; même en le craignant on s'efforça de l'aimer malgré les injustices, qu'on n'eut jamais le courage d'oser lui imputer. La Religion, qui semble faite pour renverser toutes les idées, ne permit jamais qu'on jugeât ses principes d'après les notions ordinaires; les hommes furent assez aveugles pour approuver dans leur Dieu ce que la raison les forçoit de condamner dans leurs semblables. Ses proportions gigantesques éloignerent ce Dieu, ou plutôt cet homme divinisé, de tous les autres êtres de l'espece humaine; il eut pourtant comme l'homme des intérêts, des passions, des fantaisies & des vices, mais sa toute-puissance lui donna le privilége de les satisfaire; il n'eut point de décence ni de mesures à garder avec ses créatures; quoiqu'il les eût formées pour lui rendre leurs hommages, elles n'étoient point nécessaires à sa félicité; quoiqu'elles l'offensassent à chaque instant, elles ne pouvoient point mettre des obstacles à ses desseins; malgré ses promesses formelles, elles n'étoient point en droit de rien exiger de lui; sans crime elles ne pouvoient se plaindre des afflictions

non méritées qu'il lui plaisoit de leur envoyer. Ainsi asservir Dieu à des régles, limiter son pouvoir, se plaindre de ses caprices, exiger qu'il eût de la raison fut regardé comme une révolte, comme un crime de *Léze-Majesté* Divine, comme le plus grand des attentats. La toute-puissance fut donc d'un côté, la foiblesse, la soumission, l'anéantissement furent de l'autre; les hommes durent tout à Dieu, celui-ci ne leur dut rien; les premiers furent liés, l'autre fut indépendant.

Cet Etre si peu moral devint pourtant le modele des Rois qui furent ses Représentans & ses images: indépendans comme lui, la société leur dut tout, sans qu'ils dussent rien à la société. Un petit nombre de mortels d'une espece privilégiée reçut donc de droit divin le pouvoir d'être injuste & de commander aux autres; ceux-ci, en faveur de leurs chefs se crurent forcés de renoncer au bien-être, de travailler pour eux seuls, de combattre & de périr dans leurs querelles; en un mot de se soumettre sans réserve eux desirs les plus extravagans & les plus nuisibles des maîtres que le ciel leur avoit donnés dans sa colere.

Par une ſuite de ces fauſſes idées l'art de régner ne fut plus que l'art de profiter des erreurs & de l'abjection d'ame où la ſuperſtition avoit plongé les peuples. La politique ne fut que l'art de contenir les nations même en les tyranniſant, en les immolant aux intérêts les plus faux. Dans chaque Etat le gouvernement ne fut qu'une ligue du Souverain avec un petit nombre de ſujets favoriſés, pour tromper & dépouiller tous les autres. Par-tout les Monarques armés du pouvoir public, ſeuls diſtributeurs des graces, maîtres abſolus de diſpoſer des biens deſirés par les hommes, ſeuls à portée de faire naître les deſirs & poſſeſſeurs excluſifs de la faculté de les ſatisfaire, firent germer dans les cœurs de leurs ſujets une foule de paſſions, telles que l'ambition ou la ſoif de la grandeur, l'avarice ou la ſoif des richeſſes, le luxe, le faſte, la vanité, & toutes ces folies qui naiſſent de l'envie ou de la comparaiſon fâcheuſe de ſon état avec celui d'un autre que l'on ſuppoſe plus heureux que ſoi. (*ii*) Par-

(*ii*) Le Luxe, qui eſt la cauſe de la deſtruction des Etats, & qui fait fouler aux pieds tou-

là les intérêts des Citoyens se diviserent; chacun d'entre eux fut le rival & l'ennemi de tous les autres; plaire à la puissance souveraine fut le suprême bonheur, l'unique but des efforts de tous ceux qui purent en approcher; la jalousie impuissante, la foiblesse & la misere tourmenterent ceux qui ne purent se faire jour jusqu'au trône. Ainsi le Souverain, source unique des graces, éclipsa la société & la divisa pour régner; la nation réduite au néant, & devenue par son imprudence incapable de veiller à sa propre sûreté, de résister au mal qu'on pouvoit lui faire, ou de récompenser les services qu'on lui rendoit, fut oubliée, négligée, méconnue par ses enfans; il n'y eut dans chaque contrée qu'un être unique & central, qui allumât toutes les passions, qui les mit en jeu pour son avantage personnel, & qui récompensât ceux qui lui parurent les plus utiles à ses vues. La volonté du

tes les vertus, prend sa source dans des cours corrompues, dont chacun veut prendre le ton. Il y a plus de luxe dans les pays despotiques que dans les pays républicains; qui ont une idole de moins. Notre grand Milton dit avec raison que *e faste superflu d'une Monarchie suffiroit communément aux dépenses nécessaires d'une République.*

Monarque prit la place de la raison ; son caprice devint la loi, sa faveur fut la mesure de l'estime, de l'honneur, de la considération publique ; il créa le juste & l'injuste ; le vol cessa d'être un crime aussitôt qu'il l'eut permis ; l'oppression fut légitime dès qu'elle se fit en son nom ; l'impôt n'eut pour objet que de fournir à ses folles dépenses & d'assouvir la voracité de ses Courtisans insatiables. La propriété fut envahie par un maître qui prétendit que tout étoit à lui. La liberté fut proscrite parce qu'elle gêna sa licence ; les sujets se persuaderent bientôt que ce qui étoit autorisé par leurs Souverains étoit décent & louable ; les idées de l'équité s'éteignirent dans toutes les ames ; les citoyens applaudirent à leur propre ruine. En servant le Souverain on crut servir la Patrie ; le guerrier crut être utile à son pays en le tenant sous le joug & en le forçant de plier sous les caprices de son maitre ; (*kk*) le concussionnaire se pré-

(*kk*) C'est avec grande raison que nos zélés patriotes se sont fortement élevés contre les armées perpétuelles (*standing armies.*) Les soldats sont partout les ennemis de leur patrie & les satellites des Tyrans, qui les préférent aux au-

tendit un homme très-néceſſaire ; le juge en rendant des arrêts dictés par le crédit, ne fut point deshonoré ; le Repréſentant de ſa nation la vendit pour de l'argent & trafiqua de ſa propriété. Le Miniſtre fut eſtimé en raiſon des moyens qu'il trouva d'étendre les prérogatives du Prince & les miſeres de l'Etat.

C'eſt ainſi que les Souverains diviniſés par la Religion & corrompus par ſes Prêtres, corrompirent à leur tour les cœurs de tous leurs ſujets, les diviſerent d'intérêts, anéantirent les rapports qui ſubſiſtoient entre eux, les rendirent ennemis les uns des autres, & détruiſirent la morale pour eux. Après avoir excité dans toutes les ames une ſoif ardente, que ſeuls ils purent appaiſer, les chefs des nations réſerverent le bien-être, l'opulence, la grandeur & les plaiſirs pour ceux qui ſçurent trouver grace à leurs yeux ; on ne leur plut

autres parce qu'ils les aident à les ſubjuguer. Dans les pays deſpotiques, où le gouvernement eſt militaire, les gens de guerre ſont les hommes les plus diſtingués de l'Etat, & la nobleſſe eſt pour les Princes une pépiniere d'Eſclaves, prêts à tout entreprendre pour lui. Il ne peut y avoir de citoyens vraiment nobles que dans un Pays libre.

t

qu'en servant leurs passions, en flattant tous leurs vices, en faisant plier la sociétés sous leurs volontés déréglées. Dès-lors la justice ne fut faite que pour le misérable; les grands, les favoris, les riches, les heureux furent dispensés de ses rigueurs; tout le monde soupira pour le rang, le pouvoir, les titres, les dignités, les emplois; toutes les voies qui les procurerent furent réputées légitimes & honnêtes; chacun voulut se soustraire à la force pour l'exercer sur les autres; chacun voulut acquérir les moyens d'être méchant sans péril. De cette maniere les citoyens par tout se sont partagés en deux classes; l'une beaucoup moins nombreuse, opprima; l'autre, composée de la multitude, fut opprimée; l'insolence, l'orgueil, le faste, le luxe, les plaisirs furent le partage de la premiere; le travail, le mépris, l'indigence, la faim & les larmes furent le partage de la seconde; l'une eut le privilége de piller, d'outrager, de vexer le malheureux; l'autre n'eut pas même le droit de se plaindre, & fut obligée de digérer en silence le affronts les plus sanglans. (*ll*)

(*ll*) Pétrone dit avec raison: *Quoscunque homines in urbe videritis scitote in duas partes esse*

Les peuples accoutumés à craindre la Divinité tremblerent non seulement devant les Rois, mais encore devant tous ceux qui eurent du pouvoir. Le crédit, la grandeur ne furent plus que la faculté d'opprimer & de nuire ; l'autorité tint lieu de raison & de justice; on envia bientôt ces citoyens privilégiés que leurs Monarques avoient mis à portée de distribuer des graces, ou de se rendre formidables. De même que les grands par des bassesses, des vices & des crimes, s'étoient le plus souvent élevés au faîte des grandeurs, l'homme obscur les imita de loin, leur sacrifia sa conscience, s'avilit devant eux, se rendit le complice & le ministre de leurs extorsions & de leurs infamies. Ainsi peu à peu l'honneur, la probité, la décence furent bannis des nations. Le Monarque fut entouré d'une Cour déréglée, qui de proche en proche corrompit le vulgaire; la vertu ne fut le partage que de quelques ames trop altieres pour ramper sous le vice puissant, ou de quelques Citoyens honnê-

divi os; nam aut captantur, aut captant; videbitis tanquam in pestilentiæ campos, in quibus nihil aliud est nisi cadavera quæ lacerantur, & corvi qui lacerant.

tes, dépourvus d'ambition & contens de leur ſort, qui n'eurent rien à demander à la grandeur, devenue mépriſable à leurs yeux, & dont d'ailleurs ils n'auroient rien obtenu. (*mm*).

Par une ſuite néceſſaire de la perverſité que la licence produiſit dans les chefs, la politique intérieure fut ignorée ou ne fit qu'étendre les plaies des nations. La légiſlation réglée par les fantaiſies d'une Cour vicieuſe, ne fût qu'une gêne impoſée à la liberté des citoyens : la Juriſprudence fut l'art de ſemer entre eux la zizanie à l'aide des idées obſcures & fauſſes qu'elle donna de l'équité. Les récompenſes furent le prix de l'intrigue; les peines ne ſe proportionnerent qu'aux intérêts des puiſſans; en un mot les loix, au lieu d'aſſurer le bonheur de tous, ne ſervirent qu'à mettre les riches & les grands à l'abri des atteintes des pauvres & des foibles que la tyrannie voulut toujours te-

(*mm*) Il eſt moralement & phyſiquement impoſſible que le merite conduiſe à la fortune dans un pays tyrannique, vénal & corrompu. Le mérite y devient une cauſe d'excluſion. La vertu éleve l'ame, elle ne ſçait ni ramper, ni acheter le crédit, ni flatter le vice & l'incapacité.

nir dans l'opprobre & la miſere : l'agriculture fut négligée ; le cultivateur opprimé fut forcé de renoncer à ſon travail ; les Provinces furent dépeuplées, le commerce reçut des entraves de la part d'un gouvernement avide ; enfin le deſpotiſme, au lieu de chercher à contenter les peuples & à conſerver les mœurs, fut dans une défiance continuelle de ſes propres ſujets ; il remplit ſes Etats de délateurs, de ſycophantes, de traîtres, occupés à calmer les inquiétudes des Souverains, des Miniſtres & des Grands, qui eurent la conſcience de la haine & des murmures que leur conduite devoit exciter.

La politique extérieure ne fut pas moins déraiſonnable ; les Princes injuſtes envers leurs ſujets ne le furent pas moins entre eux : ils furent perpétuellement jaloux de leurs avantages réciproques ; les nations ſe virent continuellement en guerre pour des querelles qui ne les intéreſſerent nullement ; elles parurent n'être placées ſur la terre que pour leur deſtruction mutuelle ; on vit par tout & ſans interruption des combats furieux entre des peuples, ennemis ſans ſavoir pourquoi ; ils périrent

successivement des coups qu'ils se porterent; & des plaies inutiles que leur firent le caprice & l'ambition de leurs chefs inquiets, orgueilleux & remuans. Les nations firent consister leur puissance & leur grandeur à mettre de grandes richesses dans les mains des Souverains, afin de leur fournir les moyens de les corrompre & de les asservir ellemêmes.

Que la race humaine cesse donc de chercher dans les fautes de ses peres la cause de la dépravation des mœurs & des calamités répandues dans le monde; l'erreur sacrée est cette faute radicale qui entraîna la corruption, & qui ouvrit la porte aux maux du genre humain; c'est la science de Dieu qui fut pour lui le *fruit défendu*; c'est pour avoir voulu le goûter qu'il s'est perdu. C'est pour avoir formé la Divinité sur le modele des plus méchans des hommes, c'est pour avoir cru que les Rois étoient ses images; c'est pour avoir donné à ces Rois un pouvoir illimité, comme le sien; c'est pour les avoir laissés les maitres obsolus des volontés & des passions des peuples, que les mœurs & la félicité sont

disparues de la terre. Ces Souverains divinisés ont rempli les sociétés de traîtres, d'ambitieux, d'avares, d'envieux, de jaloux, d'ennemis de leur Patrie, sur qui ni la raison ni la morale ne peuvent rien, parce que tout les force d'être méchans, ou de renoncer aux choses dans lesquelles le préjugé leur apprend à placer leur bonheur. Telles furent les suites de l'Erreur qui persuada aux mortels que les Dieux étoient des Rois, & que les Rois étoient des Dieux dont jamais les nations n'avoient droit de condredire les volontés ou de limiter le pouvoir. Les Princes sont par-tout les maîtres des mœurs & de la félicité de leurs sujets; les mœurs des uns & des autres ne seront honnêtes & les Etats heureux & florissans que lorsque les volontés des chefs seront forcées de se conformer aux loix invariables de la nature, de l'équité, de la raison, & non aux modeles déraisonnables que l'ignorance & l'inposture ont placés dans les Cieux.

Les Souverains tiennent leur pouvoir ou de Dieu ou des hommes: s'ils le tiennent de Dieu, il doit être absolu, ou du moins les Prêtres seuls sont en

droit de le limiter; si leur pouvoir est absolu, il doit nécessairement leur corrompre & le cœur & l'esprit; des intérêts aveugles étant souvent les seuls mobiles des actions humaines, quels motifs de bien faire peuvent avoir des êtres indépendans, qui n'ont rien à espérer ou à craindre de la part des hommes qui méprisent leurs jugemens & sont insensibles à leur affection, qui n'ont acquis ni le goût ni l'habitude de la vertu? Si les Rois tiennent leur pouvoir des hommes, ils n'en jouissent qu'à condition de les rendre heureux; manquent-ils à leurs engagemens, les hommes ne peuvent être tenus de remplir les leurs.

Toutes les erreurs se touchent, elles naissent les unes des autres; & si nous remontons à leurs source, nous les verrons toujours sortir des préjugés religieux dont le genre humain est infecté; c'est de la superstition que sortent tous nos préjugés politiques. Trompés une fois dans nos idées sur les Dieux & sur les Souverains qui les représentent, tout le systême de nos opinions n'est plus qu'une longue chaîne de préjugés. En effet sur quoi se fondent

nos ſentimens d'admiration, de reſpect & d'affection pour le rang, la grandeur, la naiſſance, les titres & les honneurs, en un mot pour toutes les diſtinctions que le Gouvernement n'accorde pour l'ordinaire qu'aux ſollicitations, aux intrigues, aux baſſeſſes & aux trahiſons de quelques citoyens plus intriguans, plus adroits, ou plus méchans que les autres? Dans preſque tous les pays la faveur, les préjugées & les intérêts des Cours ſont l'unique meſure des jugemens que l'on porte ſur les hommes; on ne les eſtime jamais d'après eux-mêmes: leurs talens, leur mérite perſonnel, leurs, vertus, les ſervices réels qu'ils rendent à la patrie, ſont comptés pour rien; on ne les juge & ne les conſidere que d'après la place qu'ils occupent auprès du Monarque, d'après l'opinion qu'il en a, d'après les honteux ſervices qu'ils lui rendent trop ſouvent. Que de maux ne découlent par de ces funeſtes préjugés! par eux le crédit n'eſt plus que la faculté d'être injuſte impunément & d'écraſer la foibleſſe innocente; les titres, les emplois, les honneurs ne ſont que des ſignes impoſans, qui cou-

vrent l'ignorance & l'incapacité, & les décorent aux yeux des peuples éblouis : enfin le hazard de la naissance; une prétendue noblesse dans quelques citoyens leur tiennent lieu de talens & de vertus, les appellent aux honneurs, leur procurent des distinctions, leur donnent des privileges au détriment de leurs concitoyens dégradés; ainsi le préjugé & la partialité du Prince leur conferent souvent le pouvoit d'être injustes, de s'élever au dessus des loix, les mettent en droit d'opprimer & de mépriser leurs semblables, qui se croient paîtris d'un limon bien moins pur que ces Grands altiers qu'on leurs fait regarder comme des Demi-Dieux, dans les pays où régnent l'opinion & le délire. (*nn*)

(*nn*) Dans quelques pays de l'Europe il y a autant de distance entre un Noble & un Roturier, entre un *homme de qualité* & un *bourgeois*, qu'entre un homme & un chien. En Pologne, en Allemagne, &c. les Seigneurs sont propriétaires des biens & même de la personne de leurs Vassaux. Les Courtisens & les Grands, dans les pays despotiques, sont des especes de Prêtres, qui écartent avec dédain le vulgaire prefane de leur idole révérée; de même que les Prêtres des Dieux, ils veulent

Les flatteries du sacerdoce & les opinions religieuses rendirent les Souverains licentieux, & remplirent les peuples d'idées fausses dont ils ne sentirent point les conséquences : ceux-ci ne trouverent rien de grand, de respectable, d'estimable que ce que leurs Souverains leur montrerent comme tel ; ils furent à genoux devant la stupidité, l'ignorance & le vice même, lorsque leurs préjugés les leur firent respecter. Si les nations, si honteusement déprimées à leurs propres yeux, eussent été capables de recourir à la raison, elles se seroient, sans doute, apperçu que leurs volonté seule pouvoit conférer la puissance souveraine ; elles auroient reconnu que ces prétendues Divinités sur la terre devant qui elles s'étoient prosternées n'étoient au fond que des hommes, chargés par elles-mêmes de les conduire au bonheur, qui devenoient des brigands, des ennemis & des usurpateurs dès qu'ils abusoient contre elles du pouvoir qu'el-

qu'on leur immole la nature & la raison : tout homme obscur qui ose réclamer contre eux les droits de la justice & de l'humanité, leur paroît un insolent.

les ont déposé dans leurs mains. La moindre réflexion n'eût-elle pas dû leur faire sentir que c'est pour leur bien-être & leur propre sûreté que le gouvernement fut institué; que c'est pour les nations que les Rois sont faits & non les nations pour les Rois? Les peuples ne verront-ils jamais que ces guerres inutiles, ces victoires fatales, achetées au prix de leur sang & de leurs possessions, ne serviront jamais qu'à perpétuer leurs miseres, à les épuiser, à les conduire à la ruine? N'ouvriront-ils jamais les yeux pour voir que la terre est plus grande qu'il ne faut pour nourrir, contenir & rendre ses habitans heureux, & que l'ambition des Princes cherche à étendre leurs domaines, sans jamais s'occuper du soin d'étendre le bonheur des peuples qu'ils gouvernent? Quel bien résulte-t-il en effet de ces guerres continuelles par lesquelles notre globe est devenu le séjour de carnage & un repaire de bêtes féroces occupées à se détruire? Ne voyons-nous pas les nations successivement effacées de la terre par les délire des Souverains qui les mettent aux prises, & périr des plaies [illegible]euses qu'elles se font réciproquement?

Quels fruits retirent-elles de ces intervalles si courts qui suffisent à peine pour cicatriser leurs blessures ? Sont-elles donc bien rassurées par ces traités insidieux que la fraude & l'ambition sont toujours prêtes à violer ? Ne se lasseront-elles jamais d'être les jouets d'une politique odieuse, qui les sacrifie à chaque instant aux futiles intérêts de quelques chefs qui jamais ne songerent à les rendre fortunées, & qui dépourvus de justice & de bonne foi font du monde entier le théâtre de leurs passions effrénées? Désabusées de leurs préjugés religieux & politiques, ne briseront-elles jamais le charme de l'opinion qui, bien plus encore que la force, les tient enchaînées ? Ne lieront-elles point à leur tour les mains de ces Monarques redoutés pour les empêcher de leur nuire ? Seront-elles toujours obligées de gémir pendant des siecles entiers des folies passageres de leurs Maîtres insensés ou de leurs indignes ministres, & s'obstineront-elles à expier leurs fautes & appaiser le ciel pour des forfaits auxquels leur volonté n'a point de part ? Enfin ne reviendront-elles jamais de ces préjugés avilissans qui leur persuadent que

leur sang, leur personne & leurs biens appartiennent à des hommes divinisés, & que le Très-Haut n'a fait tous les peuples de la terre que pour contenter l'orgueil, l'ambition & le faste d'un petit nombre de Princes, devenus les fléaux du reste des humains ?

Si les Souverains eux-mêmes consultoient la nature & leurs vrais intérêts ; s'ils sortoient de l'ivresse où les plonge l'encens des ministres de la superstition, la raison leur montreroit qu'ils sont des hommes subordonnés au grand tout qu'ils gouvernent, au bien-être duquel ils sont intéressés, chargés par les nations de travailler à leur bonheur & à leur sûreté, de veiller à leurs besoins, de réunir leurs forces ; distingués, honorés, récompensés en vertu de ces services, & perdant tous leurs droits dès qu'ils manquent à leurs engagemens. Ils reconnoîtroient qu'ils sont les serviteurs & les guides de ces nations, leurs Représentans & non les images des Dieux ; ils sentiroient qu'un pouvoir établi sur le consentement des peuples, sur leur affection, sur leurs intérêts véritables est bien plus solide que celui qui se fonde sur des prétentions imaginaires,

Ils trouveroient que la vraie gloire consiste à rendre des hommes heureux ; que la vraie puissance consiste à les réunir de volontés & d'intérêts ; que la vraie grandeur consiste dans l'activité, les talens & les vertus. Tout leur apprendroit que la justice est une barriere qui protege également le sujet & le Prince ; que cette justice veut que les hommes soient libres sans être licentieux ; que la liberté peut seule former des citoyens généreux ; que la vérité en fait des êtres raisonnables ; que l'éducation suffit pour les rendre vertueux ; que la loi doit réprimer le crime ; que les récompenses doivent exciter les talens ; & qu'un Roi n'est puissant qu'à la tête d'une nation généreuse & contente. Enfin, au lieu de consulter les flatteurs & les Prêtres qui les trompent, s'ils appelloit la raison à leur secours, ils verroient que la Patrie pour être chère doit procurer le bonheur à ses membres ; que la loi pour être respectée doit être utile & juste ; que l'autorité pour être aimée doit être bienfaisante.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Des Guerres de Religion & Persécutions.

LA Superstition ne servit jamais qu'à corrompre les Princes & en faire des Tyrans soupçonneux, qui devinrent ses défenseurs zêlés; ses ministres n'eurent d'autre emploi que de former aux Tyrans des esclaves, & les Tyrans en échange leur immolerent tous ceux qui refuserent de s'humilier devant eux. En effet nous voyons presque par-tout le sacerdoce, aidé de la puissance temporelle, établir ses dogmes à coups d'épée & faire recevoir ses décisions à force de violences, de proscriptions, de carnage & de flammes.

Indépendamment des intérêts qui lient le Despote avec son Prêtre, nous trouvons dans la Religion elle-même le germe des fureurs qu'elle excite si souvent sur la terre. Tout systême religieux fondé sur un Dieu si jaloux de ses droits qu'il s'offense des actions & des pensées des hommes, un Dieu vindicatif & qui

veut qu'on défende sa cause, une telle Religion, dis-je, doit rendre ses sectateurs inquiets, turbulens, inhumains, méchans par principes & implacables par devoir. Elle doit porter le trouble sur la terre toujours remplie de spéculateurs dont les idées sur la Divinité ne s'accorderont jamais ; elle doit appeller les peuples au combat toutes les fois qu'on leur dira que l'intérêt du ciel l'exige. Mais Dieu ne parle jamais aux mortels que par des interpretes, & ceux-ci ne le font parler que suivant leurs propres intérêts, & ces intérêts sont toujours très-opposés à ceux de la société. Le vulgaire imbécille ne distinguera jamais son Prêtre de son Dieu ; dupe de sa confiance aveugle il n'examinera point ses ordres, il marchera tête baissée contre ses ennemis, & sans s'informer jamais du sujet de la querelle (qu'il seroit d'ailleurs incapable d'entendre) il égorgera sans scrupule ou s'exposera à mourir pour la défense d'une cause dont il n'est point instruit. Sa fureur se proportionnera néanmoins à la grandeur du Dieu qu'il croit intéressé dans la querelle ; & comme il sait que ce Dieu est tout-puissant & que tout lui est permis, il ne mettra

point de bornes à sa propre haine, à sa férocité; il les regardera comme des effets légitimes du zêle que son Dieu doit exciter dans ses adorateurs.

Voilà pourquoi les guerres de Religion sont les plus cruelles de toutes. Aussitôt que l'on fait sonner le nom de la Religion dans l'oreille des peuples, une terreur sombre s'empare des esprits, des inquiétudes vagues les agitent; on écoute le Prêtre ou l'Inspiré dans un morne silence; la crainte est de toutes les passions la plus contagieuse; celle des Dieux n'ayant point d'objet pour se fixer va toujours en augmentant, chacun tremble, sans en savoir la cause; chacun redouble les craintes de son voisin & multiplie les siennes propres, l'inquiétude & la consternation se répandent sur tous les visages, & tandis que le prophête parle à l'imagination, le fanatique aiguise déjà son glaive ou son couteau.

Si à ces dispositions se joignent encore des malheurs publics, des mécontentemens, des calamités, c'est alors que le peuple avale à longs traits le poison du fanatisme; au sortir des leçons de son Prêtre il va détruire sans examen

les objets de son courroux & de ses déclamations. Dans une nation superstitieuse le sacerdoce est toujours maître de troubler le repos de l'Etat, & d'exciter les passions du peuple contre les prétendus ennemis de son Dieu. Les Souverains dont les sujets sont malheureux doivent trembler toutes les fois qu'un Prêtre fanatique monte dans la tribune aux harangues. Il peut de-là ébranler leurs trônes & donner à leurs sujets le signal de la rebellion.

Dans les guerres politiques l'intérêt dont les combattans sont animés est bien plus foible à leurs yeux que dans les guerres religieuses; dans celles-ci chaque soldat se persuade qu'il est personnellement intéressé dans la querelle; il se croit le vengeur de son Dieu, sous les yeux duquel il s'imagine combattre; il voit ce Dieu prêt à le punir, s'il montroit de la molesse, ou s'il ne se battoit point avec l'ardeur qu'il doit au Souverain céleste de qui dépend son éternelle félicité. Enivré de ces puissans motifs, le pere méconnoit son fils, celui-ci méconnoît l'auteur de ses jours; le frere égorge son frere, le citoyen son voisin; tout combattant devient pour l'autre un

ennemi personnel ; chacun croit mériter la remission de ses crimes & se rendre digne des récompenses éternelles à proportion qu'il se montre plus cruel. Il a la folie de se persuader qu'il lave ses péchés dans son propre sang & dans celui des autres : le meurtre, la trahison, la fraude, la violation des droits de la nature se changent en vertus à ses yeux ; les actions les plus noires lui semblent légitimes contre des victimes dévouées à la vengeance céleste ; il cesse de regarder ses semblables comme des hommes, il suppose que leur révolte contre le ciel les a transformés en des bêtes, à qui il ne doit plus rien & sur qui il peut exercer la cruauté la plus étudiée. En un mot toute ame en qui le fanatisme religieux n'a point éteint les sentimens de l'humanité, est brûlée d'indignation & déchirée de pitié à la vue des barbaries, des perfidies & des tourmens recherchés que la fureur religieuse à fait inventer aux hommes ; leur cruauté devint ingénieuse toutes les fois qu'il fut question de leur Dieu. La Religion qui se vantoit d'apporter la paix à la terre a fait éclore elle-même dans le sein des nations des noirceurs & des atroci-

tés plus dignes des Cannibales & des Antropophages que des sectateurs d'un Dieu clément & miséricordieux.

Nous avons vu que les autels de presque toutes les Divinités du monde ont été arrosés du sang humain ; mais ce sang ne fut point toujours répandu dans des temples ; les Ministres d'un Dieu, qui s'appelle à la fois *le Dieu des vengeances* & *des miséricordes*, ont pendant des siecles entiers couvert en son nom la face de la terre de carnage & d'horreurs ; des Royaumes vastes furent leurs autels, les Rois & les peuples se sont chargés du soin d'égorger les victimes pour eux. La Religion moderne, qui se vante d'être l'appui de la politique & de la morale, a couté plus de sang aux habitans du monde que celles qui ordonnoient formellement les sacrifices les plus révoltans. Jusqu'à nos jours les Prêtres du *Dieu de paix*, les Ministres d'une Religion dont on vante la pureté, lorsqu'ils en ont le pouvoir, perpétuent chez quelques peuples des holocaustes ou des sacrifices humains qui ne le cedent en rien pour la cruauté à ceux que des Prêtres barbares offroient chez les Mexicains à leurs Dieux abo-

minables. (*oo*) Lorsqu'ils ne jouissent point du droit de se venger par eux-mêmes, ils ne laissent pas de souffler le feu de la discorde, & d'animer pour leurs querelles les peuples & les citoyens à leur destruction réciproque. Un Dieu sanguinaire ne peut avoir des ministres bien doux : un Dieu jaloux ne peut avoir des sujets pacifiques & tranquiles. Dès qu'il s'agit de la Religion, tous les liens du sang, de la morale, de la politique doivent être rompus par celui qui se persuade que cette Religion est

(*oo*) Le célebre Torquemada, Inquisiteur d'Espagne, se vantoit d'avoir fait périr par le fer & par le feu plus de 50000. Hérétiques. Le massacre de la Saint Barthelemy en fit périr autant dans la seule ville de Paris. Le massacre d'Irlande couta la vie à cent cinquante mille Protestans. Dans la croisade contre les Albigeois on brûla les habitans de plusieurs Villes entiéres. On ne peut lire sans frémir les cruautés exercées par ordre des Princes & du Clergé contre les Vaudois, les Anabatistes, les Protestans de France, de Savoye, de Hongrie. Les Prêtres sont évidemment les plus absurdes & les plus méchans des hommes ; c'est à force de supplices qu'ils veulent faire aimer la Religion, ou plutôt leur maxime est la même que celle d'un Tyran ; *ODERINT DUM METUANT.*

plus importante que la patrie, que la famille, que la vertu. Un superstitieux, conséquent à ses principes, ne doit voir que le ciel, il doit fouler aux pieds son pere, sa mere, ses parens, ses amis, ses concitoyens, pour se faire un chemin vers les récompenses, qui ne seront le prix que des sacrifices qu'il consentira de faire à ce Dieu; tout homme qui lui est sincérement attaché ne peut se dispenser de sentir & de montrer la plus forte antipathie contre quiconque lui paroîtra l'ennemi de sa Religion, la cause de la colere divine, un obstacle à la gloire de son Monarque céleste; s'il en a le pouvoir il doit immoler sans hésiter tous ceux qui s'opposent aux progrès de son régne; ce Monarque ne doit avoir aucun concurrent sur la terre, il ne souffre point que le cœur se partage entre lui & ses créatures.

D'où l'on voit que dans une nation dévouée à la superstition l'Interprete des volontés du Très-Haut doit être l'arbitre du sort de l'Etat, le maître absolu de la vie du Souverain & des sujets, Il lui suffit de crier à l'*impie* pour faire égorger tout Prince qui lui déplaît ou tout mortel qui résiste à ses décisions sacrées.

Le ſuperſtitieux ira-t-il examiner ſes ordres ? non, ſans doute ; il lui ſuffit de ſavoir que ſon Prêtre parle au nom du ciel dont les décrets impénétrables ne ſont point faits pour être examinés ; l'Etat dût-il périr, il faut qu'il détruiſe tous ceux que la vengeance divine voudra lui déſigner ; il faut que ſur l'ordre de ſon Dieu il devienne ſourd aux cris de la nature, inſenſible à la pitié, indifférent ſur le bonheur de ſa patrie, & prêt à troubler ſon repos pour expier ſes propres fautes.

Ne ſoyons donc point ſurpris ſi nous voyons la Religion armer ſi ſouvent les mains des hommes & les rendre inhumains par piété. La ſuperſtition l'emporta toujours ſur la politique, la morale & la raiſon ; ſes terreurs étoufferent la nature, briſerent les nœuds les plus ſacrés & métamorphoſerent l'homme en un tigre affamé de carnage.

Pour ſe convaincre que nous n'avons point exagéré le tableau des effets pernicieux de la ſuperſtition & des ravages quelle a cauſés dans les nations, que l'on jette les yeux ſur nos annales ſacrés : nous y voyons un peuple choiſi par ſon Dieu pour être le fléau, l'extermina-

teur de ses voisins, l'usurpateur de leurs possessions, le perturbateur de leur repos. Consultons nos propres annales; ne verrons-nous pas durant une longue suite de siecles notre Europe engraissée du sang des adorateurs d'un même Dieu? Nous trouverons l'Allemagne & l'Italie couvertes des cadavres de ceux qui ont péri dans les querelles du Sacerdoce & de l'Empire. Nous verrons que c'est l'ambition pontificale & la frénésie religieuse qui firent entreprendre ces Croisades extravagantes, qui, sous prétexte de recouvrer la Terre Sainte, armerent des Brigands Chrétiens, persuadés par des Saints qu'ils laveroient dans le sang des Infideles leurs horribles forfaits. Nous verrons des millions d'hommes assurés d'acquérir par-là la rémission de leurs crimes, se livrer sans pudeur aux plus affreux excès. Par une suite de ce délire nous verrons l'Europe entiere dépeuplée par des Souverains insensés, injustes, usurpateurs, qui transporterent leurs sujets en Asie, où ils trouverent le tombeau que la folie leur avoit creusé. Par-tout nous trouverons les traces ensanglantées de la férocité religieuse. Nous verrons la France déchirée par

d'affreuses guerres civiles; sa capitale dans une nuit inondée du sang de cinquante mille Citoyens; deux de ses Rois successivement égorgés par le couteau de la Religion. Nous verrons dans notre Patrie un Roi, enivré par la Religion de ses fausses prérogatives, monter sur l'échaffaut & devenir la victime mémorable de son entêtement pour d'indignes préjugés. Nous verrons la Tyrannie couverte du manteau de la Religion ordonner la persécution chez le Batave, & l'obliger de combattre contre son odieux Tyran. C'est la Religion, qui servant de voile à l'avarice, alla chercher des victimes dans un nouveau monde. Les nations de l'Amérique écrasées, tourmentées, asservies par les disciples du Dieu de paix, eurent sans doute lieu de regretter longtems les Dieux cruels de leurs Ancêtres.

En un mot c'est la Religion qui depuis tant de siecles est presque seule en possession de faire massacrer les Rois, de soulever & de diviser les sujets, de rompre l'union des sociétés, de leur donner le signal de la guerre, de les lier ou les séparer d'intérêts, de faire éclore par-tout des extravagances & des

fureurs, inconnues dans l'antiquité à des peuples qui permettoient à chacun de ſuivre paiſiblement le culte de ſes peres. Ces peuples que l'on nous peint comme des aveugles, ne ſe ſont point arrogé le droit affreux de tyranniſer la penſée; ils ne trouverent pas à chaque inſtant, comme nous, des motifs renaiſſans pour ſe haïr & pour s'exterminer; ce fut à des nations qui ſe prétendent les plus favoriſées du ciel & inſtruites par la Divinité même, qu'il étoit réſervé de ſubtiliſer ſur la Religion, d'inventer des moyens ingénieux pour mettre les eſprits à la torture, & de porter le trouble juſques dans les conſciences des hommes. (*pp*).

(*pp*) L'Antiquité Payenne paroît avoir ignoré le ſecret de tourmenter les conſciences. C'eſt au Chriſtianiſme qu'il étoit réſervé d'inventer des *ſymboles* de croyance, des *profeſſions de foi*, des *formulaires* &c. que ſous peine d'être perſécutés l'on fit ſouſcrire à ceux dont la façon de penſer étoit ſuſpecte aux Chefs de l'Egliſe. Il eſt aiſé de juger par-là ſi l'Europe a beaucoup gagné en ſe faiſant Chrétienne. L'on pourroit prognoſtiquer avec aſſez de certitude la chute prochaine du Chriſtianiſme; il ne pourra ſubſiſter dès que les hommes auront aſſez de lumieres pour ſentir qu'il leur eſt plus important d'être humains & ſociables, que d'avoir une foi

bien

Si la ſuperſtition permettoit de conſulter la nature, la raiſon, l'intérêt des nations; ſi la Religion ne faiſoit point aux hommes un devoir de fouler aux pieds toutes les conſidérations humaines, ils ſentiroient que l'équité, la modération, l'indulgence & la paix ſont la baſe de toute morale, & les ſoutiens de toutes les ſociétés politiques; ils verroient que leurs idées religieuſes ne peuvent être les mêmes ſur des objets que chacun voit diverſement; ils ſe convaincroient donc que les opinions religieuſes peuvent varier, mais que les devoirs de la morale, fondés ſur leur propre nature, doivent ne varier jamais. Ils regarderoient comme des furieux & des ennemis de leur eſpece ces prétendus organes de la Divinité qui ne font ſervir ſes loix que pour troubler, diviſer, armer les nations; ils impoſeroient un ſilence éternel à ces fanatiques qui prêchent la diſcorde, le zêle & le car-

bien orthodoxe. L'intolérance eſſentielle à cette Religion, plus qu'à toute autre, doit néceſſairement en dégoûter les gouvernemens, dès qu'ils entreverront les premieres lueurs de la raiſon, & dès qu'ils s'occuperont de leurs intérêts les plus évidens.

nage, & qui sous prétexte des intérêts du ciel portent la désolation sur la terre. Si les prestiges de la superstition n'eussent point engourdi & fasciné l'entendement des peuples, ils ne se seroient point rendus les complices, les exécuteur & les victimes des projets insensés de ces Tyrans religieux & politiques, qui de tout tems ont élevé l'édifice de leur grandeur sur les cadavres de leurs esclaves & sur les débris des Empires. Mais aveuglés dès le berceau, le vulgaire fut toujours prêt à recevoir la fureur qu'on voulut lui inspirer de la part de ses Dieux; on lui avoit fait sucer avec le lait la haine la plus forte contre tous ceux qui ne pensoient point comme lui, qui n'adoroient pas le même Dieu, qui ne suivoient point le même culte, ou qui en adorant le même Dieu l'honoroient diversement. Ainsi les nations se devinrent réciproquement odieuses, les sujets d'un même Etat, les membres d'une même société, d'un même corps, d'une même famille, furent les uns pour les autres des étrangers, des ennemis, & se regarderent avec horreur. La Religion *apporta le glaive* entre eux, & les sépara pour toujours;

les Empires furent exposés à des fermentations continuelles; les citoyens furent toujours prêts à se haïr, à se tourmenter, à s'égorger au premier signal d'un Despote ou d'un Prêtre, & chacun se fit un point d'honneur de massacrer ou de périr, de donner ou de recevoir la mort, pour une Religion que l'on ne comprit jamais.

Tout homme raisonnable est consterné & forcé de gémir en voyant combien il en a coûté aux nations pour une foule d'opinions, de dogmes, d'articles de foi, de pratiques arbitraires, ridicules, bizarres que le sacerdoce voulut leur imposer. Aux yeux du superstitieux rien de ce qui touche sa Religion ne paroit indifférent, tout est de la derniere importance, tout intéresse son salut éternel; les moindres innovations dans la doctrine, les moindres changemens dans le culte, les altérations les plus légeres dans une cérémonie, furent toujours pour les peuples des sources intarissables de disputes, de persécutions & de guerres. (*qq*) Il fallut des siecles

(*qq*) Ce fut le desir d'introduire le Surplis & la Liturgie Anglicane en Ecosse qui fit périr Char-

de contestations & de combats avant de pouvoir convenir sur la façon d'entendre les volontés révélées par la Divinité, sur lesquelles ses infaillibles interprêtes ne purent jamais s'accorder. Les Prêtres se disputerent toujours, & leurs sectateurs partagés se haïrent & se firent la guerre, sans jamais avoir d'idées précises des objets qui les divisoient. Il ne faut point en être surpris. Dès qu'il s'agit de phantômes qui n'existent que dans l'imagination, de rêveries qui ne peuvent être uniformes, des siecles de disputes ne peuvent rien terminer; l'éternité elle-même ne pourroit concilier des systêmes qui ne portent que sur des suppositions fausses, & sur des absurdités enfantées par des imposteurs divisés d'in-

Charles I. sur un échaffaut. Au dernier siecle il y eut de grands troubles à Hambourg, à l'occasion de la dispute qui s'étoit élevée entre deux Ministres, dont l'un soutenoit que dans l'Oraison Dominicale il falloit dire *Pere Notre*, au lieu de *Notre, Pere*: toute la ville prit parti dans cette importante querelle. Les Chrétiens ont été en dispute pendant des siecles sur le tems de la célépration de la Pâque, sur des mots, des lettres, des virgules.

térêts, ou par des cerveaux dont les délires ne purent être les mêmes.

Il n'appartient qu'à la vérité de mettre les hommes d'accord; l'expérience & la raison étant pour toujours exclues des disputes théologiques, la force, l'opiniâtreté, la violence restent seules en possession du champ de bataille, & demeurent en droit de décider. Les plus forts, les plus adroits, les plus obstinés finissent par subjuguer les plus foibles, & prescrivent à tous les opinions qu'ils ont à suivre: ceux qui ont les Puissances pour eux prennent exclusivement les titres fastueux de *fideles*, de *vrais croyans*, d'*Orthodoxes*; & pour rendre leurs adversaires odieux ils leur prodiguerent les noms de *blasphémateurs*, d'*impies*, d'*hérétiques*, d'*infideles*. Ceux à qui l'on applique ces dénominations inventées par la fureur théologique, perdent dès-lors tout droit dans la société, qui cesse de les regarder comme des hommes; la superstition anéantit les rapports qui subsistoient entre eux & leurs concitoyens. Le sacerdoce déclara souvent que les Fideles ne devoient ni justice, ni bon-

ne foi, ni indulgence, ni pitié à des êtres qui s'étoient révoltés contre ses décisions (*rr*).

(*rr*) C'est une maxime établie à la Cour de Rome que l'on ne doit point garder les engagemens pris avec des hérétiques; d'où il suit que jamais une nation Protestante ne peut faire un traité solide avec un Prince Catholique.

FIN DU TOME I.